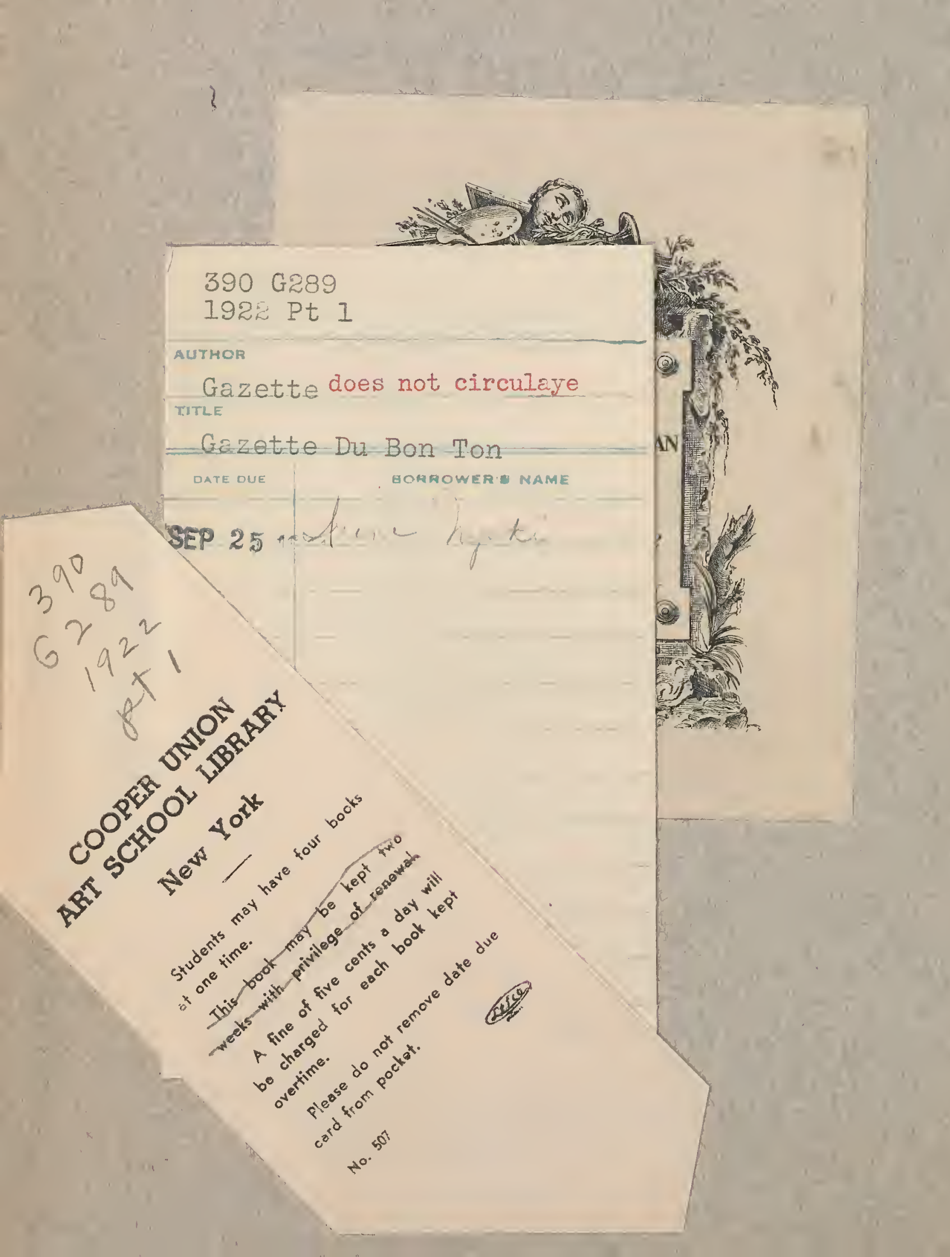

390 G289
1922 Pt 1
AUTHOR
Gazette does not circulaye
TITLE
Gazette Du Bon Ton
DATE DUE
BORROWER'S NAME
SEP 25
390
G289
1922
Pt 1
COOPER UNION
ART SCHOOL LIBRARY
New York
Students may have four books at one time.
This book may be kept two weeks with privilege of renewal.
A fine of five cents a day will be charged for each book kept overtime.
Please do not remove date due card from pocket.
No. 507

# GAZETTE
DU
# BON TON

## ART, MODES
## &
## FRIVOLITÉS

LUCIEN VOGEL, Directeur

1922

Tome I





Paris
*LES PUBLICATIONS LUCIEN VOGEL*
11, Rue Saint-Florentin, 11

# *GAZETTE*

DU

# BON TON

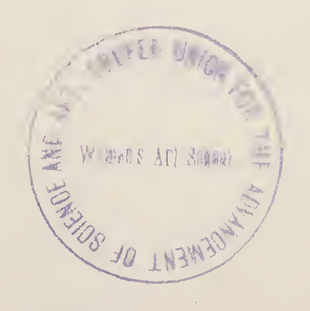
# TABLE DES MATIÈRES

PREMIER SEMESTRE

*(Janvier à Juin 1922)*

## TABLE DES ARTICLES





# TABLE DES PLANCHES HORS-TEXTE



# TABLE DES CROQUIS HORS-TEXTE






# Ermenonville
## OU LE PROMENEUR SOLITAIRE

JE l'ai rencontré ce soir. Il revient, chaque année, avec l'automne, quand l'auberge est vide et que les peupliers montent, autour de son tombeau, comme de minces fuseaux d'or. Il revient quand la nature, après tous les sacrilèges, tous les viols de l'été, est enfin seule à nouveau.

Il marchait au bord du lac, à petits pas et son habit était de la couleur des feuilles. Il est tellement chez lui dans ces lieux, ses amis ont si bien pris l'habitude de le chercher à chaque détour d'allée que, ni l'un ni l'autre, nous n'avons paru surpris de nous rencontrer.

Le lac dormait; le clapotis d'une poule d'eau troublait seul le silence. Au-dessus de la masse sombre des arbres, dans le ciel tout clair, passa le triangle d'un vol de canards.



J-J cueille des simples

Nous nous assîmes, sur l'herbe, près de l'autel de la Rêverie qui semble résumer toute la philosophie de son temps.

Et il parla : « Ermenonville est le plus beau séjour du monde, le seul peut-être où je puisse revenir et rêver en paix. Où irais-je en effet ? Les Charmettes sont envahies par les touristes. Montmorency est trop près d'Enghien. Quant à Genève, une assemblée bavarde et vaine, mais aussi autoritaire, a remplacé ma vieille république calviniste. Tandis qu'ici ! Ma mémoire est pieusement conservée. Ma statue est médiocre, mais elle s'abrite à l'ombre frémissante d'un tilleul. Le curé, à force de vivre dans mon souvenir, a fini par me ressembler d'une façon prodigieuse, si bien que tous les dimanches, c'est le Vicaire savoyard qui paraît monter en chaire.

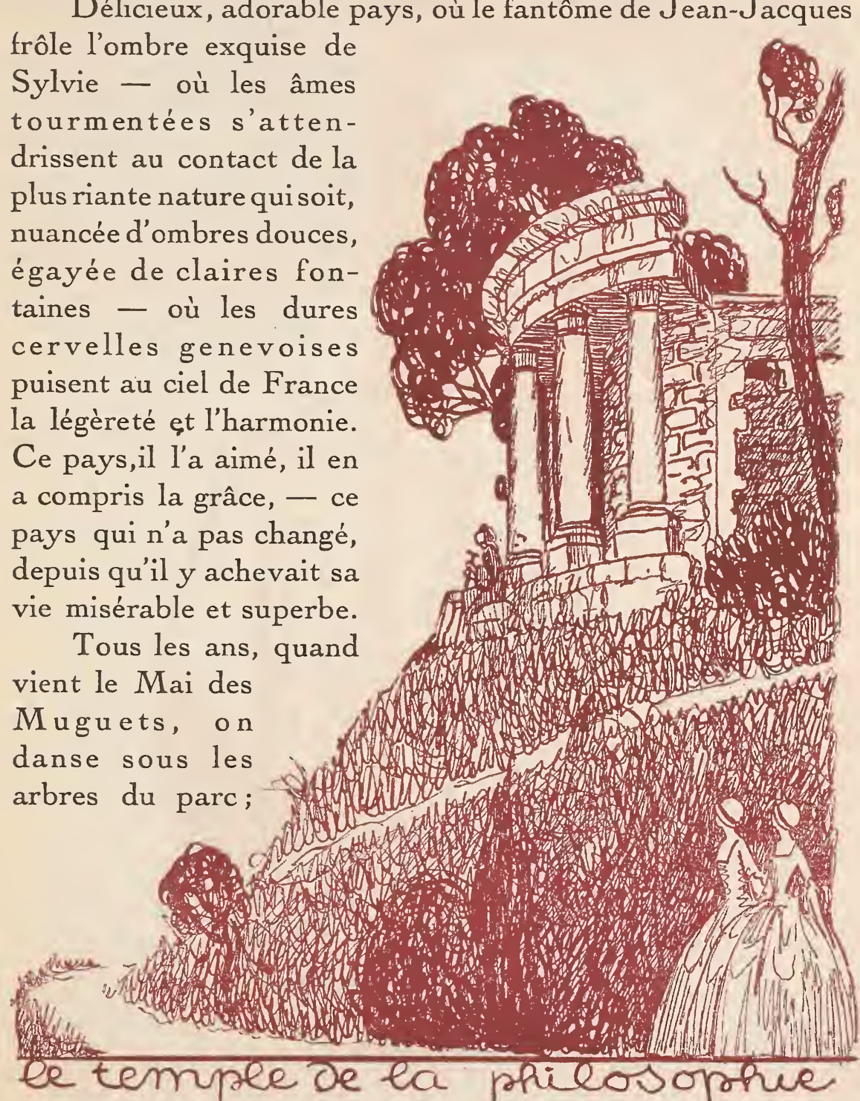
« Monsieur de Girardin, qui planta, suivant mes principes, ce parc enchanté, a été remplacé par le plus aimable des princes. Je ne suis heureux qu'ici. Ici seulement je redeviens l'Homme de la Nature ».

Sa voix était grave, un peu alourdie d'accent provincial. Il se leva bientôt et monta vers ce temple de Philosophie d'où l'on découvre, le jour, un paysage d'arbres et d'eau. Et je suis resté, sur le gazon, à écouter les trompes de chasse sonner

leurs plus belles fanfares, le *Point du Jour,* la *Reine des Landes,* la *Calèche des Dames.*

Délicieux, adorable pays, où le fantôme de Jean-Jacques frôle l'ombre exquise de Sylvie — où les âmes tourmentées s'attendrissent au contact de la plus riante nature qui soit, nuancée d'ombres douces, égayée de claires fontaines — où les dures cervelles genevoises puisent au ciel de France la légèreté et l'harmonie. Ce pays, il l'a aimé, il en a compris la grâce, — ce pays qui n'a pas changé, depuis qu'il y achevait sa vie misérable et superbe.

Tous les ans, quand vient le Mai des Muguets, on danse sous les arbres du parc;



Le temple de la philosophie

les violons jouent des rondes et les compagnons du tir à l'arc criblent de flèches de rudes paillassons. Les filles sont fraîches; les yeux luisent sous les paupières baissées ; des robes blanches passent et repassent...

Pays d'amour, pays d'éloquence — vins d'honneur, à la mode d'autrefois — arbre de la Liberté, tout fleuri de drapeaux — harangues enflammées, discours cadencés et sonores du prince-maire qui a vaillamment gagné, à la guerre, le droit de parler haut, devant la pierre des héros. — Pays d'éloquence, pays d'amour, pays de sacrifice — pays de paix aussi, surtout, où elle semble plus douce qu'ailleurs... pays où j'ai fixé ma vie...

Robert BURNAND.





# LA PARADE DE L'ACCOUCHÉE

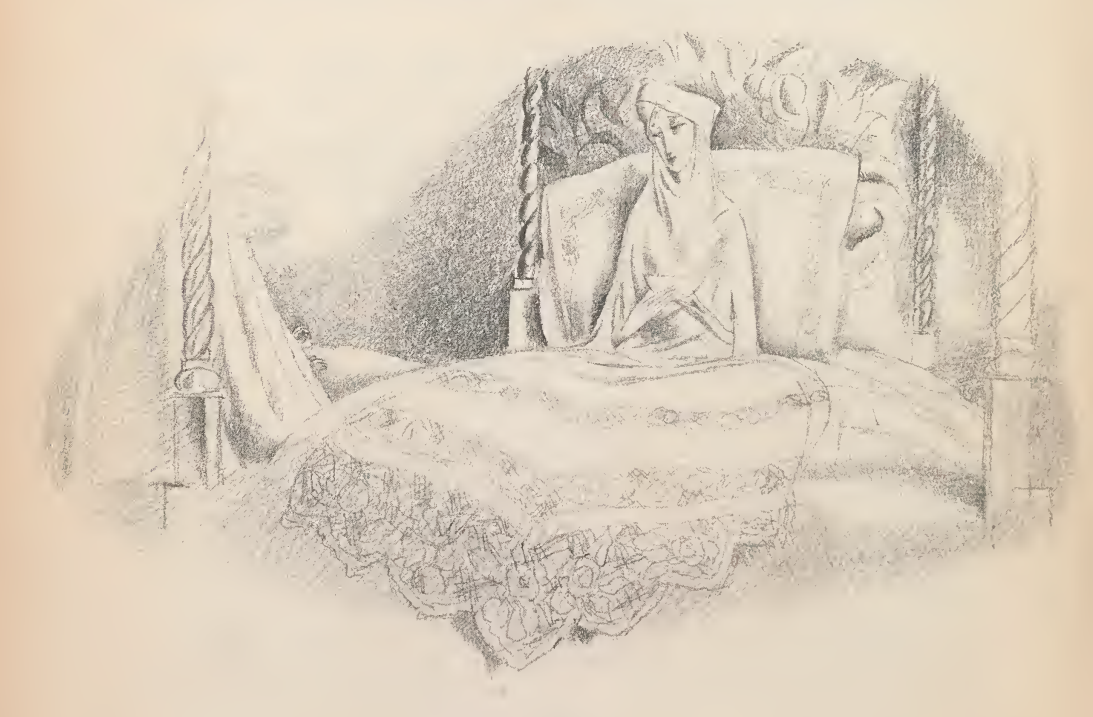
Il y a un roman de Zola (mon Dieu ! est-ce *Une Page d'amour ?* ou *La Joie de vivre ?...* Perplexité ! Enfin, c'est un roman de Zola) dans lequel on raconte pendant bien quatre-vingts pages les péripéties d'un accouchement. C'est à vous donner la chair de poule. Et l'on se demande comment les dames qui ont lu de pareilles horreurs consentent encore à... Mais comme il y a des grâces d'état, il y a des oublis d'état, des aveuglements nécessaires. On va, on va, on ne se rend pas compte. Fort heureusement pour les enfants, qui ont absolument besoin qu'on fasse, d'abord, ce petit sacrifice pour eux.

Et on ne lit pas non plus beaucoup, aujourd'hui, les romans de Zola. Ils sont trop tristes ; ils prennent trop tout au sérieux. La sagesse de l'humanité a toujours été au contraire de ne rien prendre au sérieux et de farder de toutes sortes de gracieux mensonges conventionnels les fatalités... discourtoises de l'existence. Ainsi la guerre, cette chose ridicule et lugubre, que pendant des siècles on a faite avec des plumets,

de beaux costumes et des chansons. Ainsi le mariage, qu'on a couvert de fleurs, de bénédictions et de petits fours.

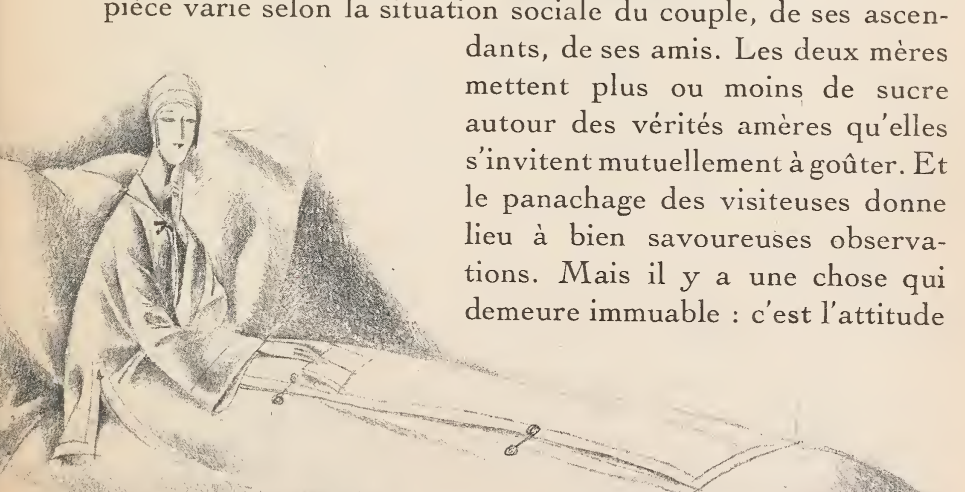
L'accouchement n'aurait su échapper à cette loi. On a tout fait pour que la malheureuse intéressée oublie son triste état. On lui joue une petite comédie charmante, ou plus exactement une parade, dont les numéros sont réglés une fois pour toutes.

Rien que le prologue dure neuf mois. Il est rempli par mainte entrée dansante du plus heureux effet. Les femmes envahissent la scène, qui leur est quasi complètement livrée. Elles vont et viennent, affairées comme des cloportes, brillantes comme des papillons, importantes comme des poules.



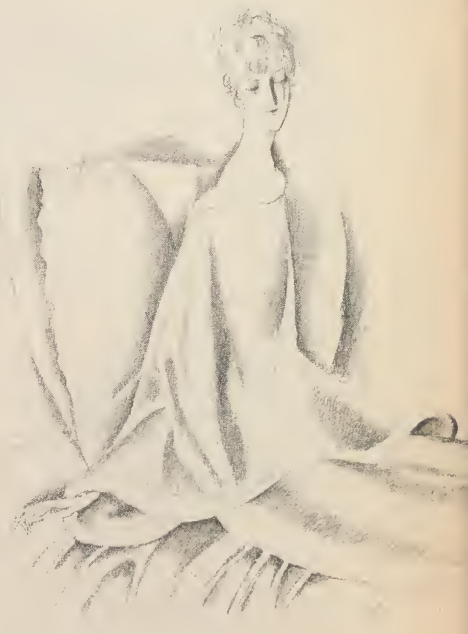
Elles donnent des conseils, elles rappellent des souvenirs. On élabore des projets d'avenir, suivant que l'enfant appartiendra à l'un ou l'autre sexe. Les mères surtout s'en donnent à cœur joie : les deux mères, celle de la dolente épouse et celle du mari. C'est à peu près la dernière occasion qu'elles ont de jouer un rôle — un rôle honorable — dans l'existence. Elles ne le manqueraient pas.

Encore que toujours la même dans ses grandes lignes, la pièce varie selon la situation sociale du couple, de ses ascendants, de ses amis. Les deux mères mettent plus ou moins de sucre autour des vérités amères qu'elles s'invitent mutuellement à goûter. Et le panachage des visiteuses donne lieu à bien savoureuses observations. Mais il y a une chose qui demeure immuable : c'est l'attitude



du mari. Elle est résolument, obstinément, évasive. Comme on dit en style judiciaire, il est défaillant... Et de quelles défaillances, hélas ! souvent.

Il y a aussi l'intermède de la layette. On n'a pas idée de ce que la gracieuse imagination féminine a pu inventer d'aérien, de subtil, de candide, de léger pour masquer la réalité vulgaire de cette pauvre chose qu'on appelle les langes. Je vous jure que c'est touchant.

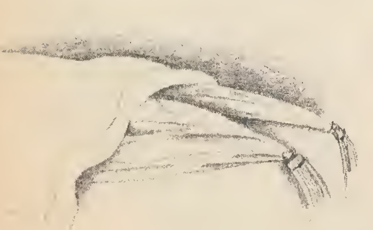


⁂

Enfin, la comédie proprement dite commence. La sage-femme (ainsi nommée sans doute parce que jusqu'ici toutes les autres étaient folles) fait son entrée. Et avec elle, n'est-ce pas ? un rien de vulgarité. M. Benito,

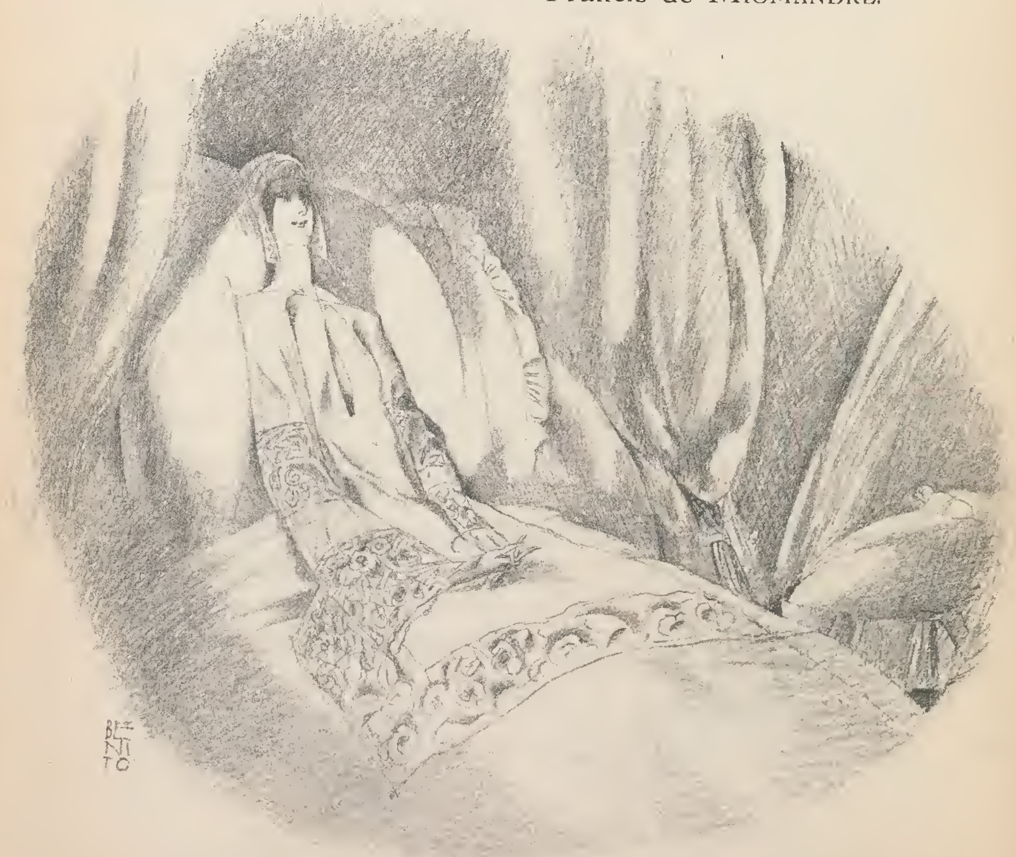
qui a trouvé de si jolis accoutrements pour les accouchées, peut bien donner sa langue au chat et y renoncer pour toujours : il n'y a pas de costume possible pour la sage-femme. Fort heureusement, cette puissante créature en caraco (indispensable, comme la sagesse) n'a qu'un rôle restreint. Comme si elle sentait elle-même à quel point sa présence détonne au milieu de toutes ces fanfreluches, elle s'esquive, aussitôt présenté à l'univers le nouveau venu, elle s'esquive, suivie de l'époux embarrassé, qui retourne à ses défaillances.

Laissons ces tristes comparses suivre leur sort insipide, et le marmot lui-même vagir dans son moïse. Et ne nous occupons que des autres héroïnes. Car, comme dans le prologue, il n'y a plus ici que des femmes. Elles sont toutes revenues. Et elles entourent de leur tendresse bruyante la jeune convalescente, étendue sur son lit dans cette pose charmante où nous l'attendions depuis si longtemps, dans cette pose classique où elle réalise enfin son rôle



d'accouchée. Toute cette longue préparation n'a abouti qu'à cet instant si doux, si reposant. A ce bien-être de délivrance, il fallait bien que correspondît une coquetterie particulière. Comme un bibelot précieux et fragile, voici notre dolente enveloppée de merveilleuses robes et qui semblent faire d'elle une sirène, moitié-femme, moitié-lit, suivant l'expression d'un de nos plus délicieux humoristes. Et elle est si jolie ainsi que, lorsqu'il revient, le défaillant plein de remords sent renaître en lui mille illusions délicieuses et toutes sortes de sentiments qui lui font bien de l'honneur.

Francis de MIOMANDRE.



# Gestes

J'AIME beaucoup les soirées où l'on peut parler entre connaisseurs de la musique des Six avec des dames admiratrices drapées d'une épaule à l'autre de crêpe marocain de telle façon que quoi qu'elles fassent il y ait toujours une épaule dehors.

On n'est guère à ce qu'on dit.



La dame a bien assez à faire à remonter constamment une épaulette qui tombe, à découvrir Jacques pour couvrir Pierre, car quand cela remonte d'un côté il faut infailliblement qu'ailleurs ça redescende. Ce sont même ces jeux de cache-cache qui font, je crois bien, dans les salons, le principal attrait de la musique des Six.

« Ces Six... ils ont du talent comme quatre... Combien de fois



avez-vous entendu déjà les *Cocardes* de Poulenc ? » Ces propos vous permettent de vous enivrer pendant ce temps-là, comme d'un vin capiteux, de la vue, du parfum, de la présence là contre vous d'une splendeur révélée, palpitante, interdite. Le prétexte de la musique meuble les temps de ce dialogue où c'est ce qu'on ne dit pas que l'autre entend. Et c'est pourquoi cette musique est nommée musique d'ameublement.

« Quelle gorge délicieuse ! Je ne puis en détacher mon regard. » Vous le détachez si peu que la dame, gênée, est contrainte de faire le geste de remonter d'un demi-centimètre l'ourlet de son décolleté ; puis, fatigué par cet effort, son bras languissamment retombe.

Cependant Madame Marcelle Meyer, sur le piano tape quelque chose d'Auric.

de VAUDREUIL.



# MODES RENAISSANCE




En ce temps-là, les belles et honnestes dames portaient toutes des vertugadins, appelés aussi hocheplis, qui étaient des cerceaux de fer, de baleine ou de bois, placés sous la robe ; en sorte qu'elles y pouvaient cacher des hommes d'armes tout entiers, comme il arriva à M. le duc de Montmorency, qui trouva ainsi le moyen de sortir de la ville de Béziers bloquée par l'ennemi, sous les vastes atours de la belle Louise de Montagnard, comtesse de Tessan. Elles avaient des corsages fendus, des manches relevées sous l'avant-bras, et des mancherons de satin ; deux robes superposées de couleurs différentes, pourpoints à basquines, jarretières à ramages, et petits manchons, dits *contenances*.

Elles étaient coiffées de chaperons, bourrelets, toques et escofions, sentaient le musc et l'ambre gris, et se coiffaient à la Ferronnière, une perle au milieu du front. S'il arrivait qu'elles fussent chauves, comme Marguerite de Valois, elles portaient perruque, sans vergogne, à l'imitation de celle-ci, qui entretenait à son service cinq ou six laquais blonds que l'on tondait de temps en temps, dit Tallemant, pour faire des mèches. (C'était cette Marguerite qui portait des vertugadins munis de pochettes tout autour, où elle mettait, dans une

boîte, le cœur de ses amants trépassés: "car elle était soigneuse, à mesure qu'ils mouraient, d'en faire embaumer le cœur." Fille de France avec cela : la reine Margot, première femme d'Henri IV.

C'est très joli de se costumer à l'imitation de l'Histoire, et de s'habiller selon Michelet. Encore convient-il de soigner très exactement sa documentation. Les présentes notes sont à l'intention des personnes pressées : ce qu'il faut savoir, en soixante lignes, de la Renaissance, par rapport aux dames.

P.B.

*Bibliographie :* Rabelais, Montaigne, Brantôme, Ronsard, la Pléiade. *Beaux-Arts :* Clouet, Jean Goujon. *Architecture :* Fontainebleau, le vieux Louvre, Blois, Châteaux de la Loire. *Rois:* François I[er], Henri II, III, IV, Charles IX. *Grandes dames :* Catherine de Médicis, Marguerite de Valois, déjà nommée, Jeanne d'Albret, Diane de Poitiers, Marie Stuart, M[me] de Montsoreau. *Jeunes premiers:* Bussy

P.B.

d'Amboise, La Mole, Coconas. *Divers* : Triboulet, Nostradamus, Bassompierre, Montluc, Jarnac, etc.

Arrangez-vous comme vous pourrez, Mademoiselle : mais si vous n'avez pas les jambes longues, rien à faire, le XVI$^{e}$ vous est interdit. Il faut d'abord ressembler aux belles nymphes de Jean Goujon et de Jean de Bologne : les jambes longues, de fortes cuisses de Diane chasseresse, formées pour la course, et nerveuses ; la gorge haute, les épaules bien tombantes, le ventre bombé, le front rond, le visage ovale. Telles voulait la reine Catherine que fussent ses dames d'honneur du fameux " escadron volant ". — " Deux cents filles fort belles et honnestes, assure Brantôme, toutes bastantes pour mettre le feu par tout le monde. " — Et encore : " Douces, amiables, et favorables et courtoises. " Telle enfin Hélène de Surgères, chantée par Ronsard :




*Pressant dessous ses pas les herbes bienheureuses...*

Pour le reste, la *Vie des Dames galantes*, du même Brantôme, fournira d'utiles détails sur les divers usages du siècle de la Renaissance, dont quelques-uns pourraient être avantageusement remis en honneur parmi nous, l'espace d'un matin. Car les modes sont passagères ; et c'est ici l'occasion, ou jamais, de citer encore Montaigne, " sur le suject de vestir " chez la Française. " La façon de se vestir présente, dit-il, luy faict incontinent condamner l'ancienne, d'une résolution si grande et d'un consentement si universel, que vous diriez que c'est quelque espèce de manie qui lui tourneboule ainsi l'entendement. Parce que notre changement est si subit et si prompt en cela, que l'invention de tous les tailleurs du monde ne sauroit fournir assez de nouvelletez, il est force que bien souvent les formes mesprisées reviennent en crédit, que celles-la mesmes tombent en mespris tantost aprez ; et qu'un mesme iugement prenne en l'espace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverses seulement, mais contraires opinions, d'une inconstance et légiereté incroyable. "




Nicolas BONNECHOSE.



# ADAM OU LA BONNE VOLONTÉ

Le Paradis terrestre était situé entre le Tigre et l'Euphrate dans un lieu enchanteur où se trouvaient réunis pêle-mêle tous les animaux de la création; aussi vous pensez quel vacarme! A dix kilomètres de là on était déjà obligé de se boucher les oreilles et le nez aussi.

C'est au milieu de cette confusion qu'arriva Adam. « C'est vous qui êtes le vice-roi, lui dirent les animaux. Eh bien, vous savez, ici c'est la République. Chacun s'arrange comme il veut, se couche, se lève à sa guise. Pas de travail, pas de loi. On grimpe aux arbres; on siffle les airs à la mode. Durant toute la sainte journée on ne fait que s'amuser: les uns, ceux qui ont des ailes, à voleter de-ci et de-là; les autres, les fauves par exemple, à se couler et faufiler à l'abri du soleil sous cinquante mètres d'épaisseur de verdures interposées entre l'humide terre et le ciel des forêts-vierges où se balance, suspendu par la queue, le macaque, et semble, rigide comme du bois, dans chaque arbre une branche supplémentaire, le serpent. »

« Vous faites ce que vous voulez » dit Adam, d'un ton sec. Mais dans son

cœur quelque chose originairement opposé au désordre et amoureux de la hiérarchie s'insurgeait. « Puisque cela marche comme ça » essayait de le raisonner Ève en coulant, frais collier, autour du cou de son mari, ses bras caressants «cesse de te créer du souci. Faisons comme eux, amusons-nous. Cette nature si belle invite au plaisir, à l'oubli. Si nous faisions une partie de cache-cache... C'est toi qui t'y colle ! »

Et la mignonne créature, s'envolant, de s'aller cacher derrière un gros magnolia.

Adam songeait.

— Avec tout cela, où allons-nous coucher ? C'est infesté de serpents partout. Mais en coupant de grosses branches bien droites qu'on entrelacerait en croisillon de bâtons plus petits entre lesquels on tresserait ensuite, branches et feuilles tordues ensemble, une espèce de cloison... n'est-ce pas ainsi qu'on a toujours opéré pour construire les habitations des bois ?

Le travail était créé. Pendant ce temps, Ève se promenait dans le jardin terrestre, liait connaissance avec tout le monde, invitait celle-ci et celui-là à venir passer l'après-midi sous le toit laborieusement construit par Adam. Puis il y eut des disputes amenées par de misérables commérages. Qui avait dit que l'Ours était un ours, la Grue une grue ? — Ève jurait que ce n'était pas elle. Elle pleura tout ce qu'elle savait. Adam, bouleversé, essayait de la consoler. — Non ! Elle ne voulait plus voir personne. Elle se consacrerait à son intérieur, à son mari. On verrait bien.

Ces bonnes résolutions duraient trois jours. Puis il y eut cette histoire de fruit, vous savez bien... quand l'ange, par cette nuit d'orage (le premier qui eût épouvanté la création) vint leur intimer l'ordre de partir...

— Pas tant de bruit, lui dit Adam en pâlissant de colère. On s'en va. Je ne t'abandonnerai pas, petite créature aux longs cheveux et à la peau plus douce que la mienne, que Dieu m'a donnée sans doute pour que ce qui arrive arrive, et que soit créée la vie, ce que sans la douleur elle ne serait pas.

Et c'est alors que les végétations autour d'eux subitement perdirent ce caractère enchanté qu'elles avaient ; et ce ne fut plus le Paradis terrestre mais la Terre, la Terre triste et charmante avec son labeur, son vaste champ d'expériences pour l'industrie des hommes, ses horizons où mourait chaque jour encore un soir.

Ève était devenue tout autre. Ce n'était plus la poupée blonde qui se promenait dans l'Eden. Elle s'était mise à travailler. Et lorsque, le soir, silencieux tous les deux et fatigués, elle posait sa main rafraîchissante sur la rude main durcie par l'outil d'Adam, cela était peut-être plus doux que leurs amours asiatiques du temps de leur vice-royauté.



Et puis, divin bonheur, Ève connut la joie douloureuse de la maternité. Adam se pencha, rêveur extraordinairement, sur toute l'humanité sortant de lui dans la personne du premier petit enfant.

Puis il y eut le premier deuil, qui ne fut pas causé (douleur pire) par la mort du père... Adam ne mourut que de longues années plus tard; dans un tombeau on descendit celui-là qui avait donné la vie à la famille humaine.

Sa race vaillante, cent fois mise en péril, survécut toujours, s'étendit, peupla la terre. Ce fut un de ses fils qui, lorsqu'on vint dire aux deux mille Grecs de Léonidas que les flèches des deux cent mille Perses, lorsqu'ils tiraient, obscurcissaient le ciel, répondit « Tant mieux, nous combattrons à l'ombre ! ».

Ce fut, plus tard, un de ses descendants qui dit que, le ciel tombât-il sur la tête des Gaulois, ils le soutiendraient encore du bout de leurs piques.

Marcel Astruc.





# PLUIE.

JE ne suis pas né d'un roi et d'une reine, tant s'en faut, et quand je fus appelé à pousser mes premiers vagissements dans cette vallée de larmes, on n'avait pas convoqué la moindre fée à mon berceau. Il en vint une cependant : la fée Averse. Elle posa sur mon front ses mains fraîches et me baptisa copieusement, en marmottant une oraison dont le sens m'échappa, mais qui a laissé dans mes oreilles le souvenir d'une musique sembable à ces soli de petite flûte qu'exécutent sotto voce, dans le calme des salles de bains, certains robinets debussystes.

J'étais dédié à la Pluis, comme un lévite à son Seigneur. Je le suis encore, et c'est la raison pourquoi vous me voyez,



tout le long de l'an, chanter dans les revues, en si bémol, en ut, en la, les mérites de la Pluie et de son cousin le Beau Temps. De la pluie surtout, car il suffit qu'il pleuve pour que je chante ; ou si vous voulez, il suffit que je chante pour qu'il pleuve, ce qui fait un cercle sans fin de pluies, de bruines et d'ondées.

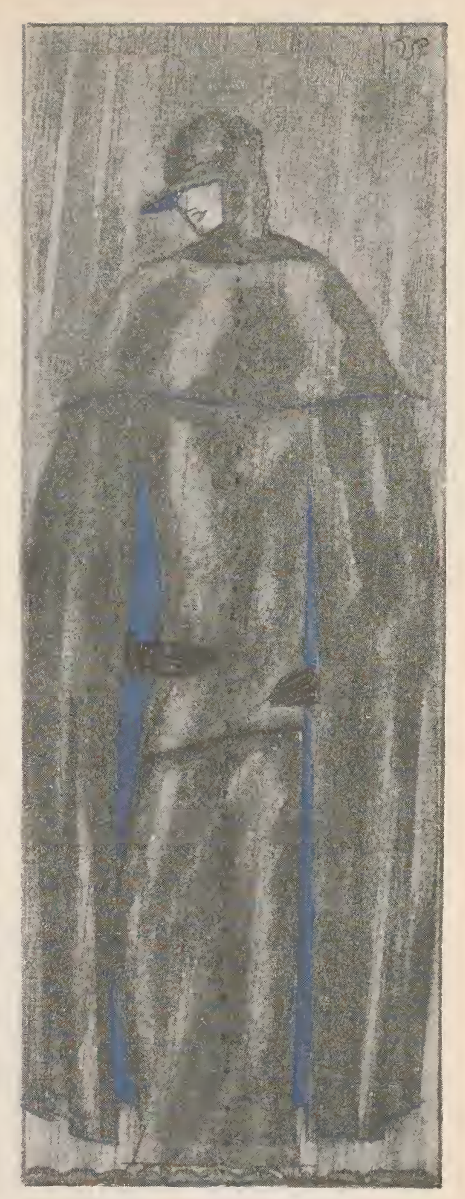
Naturellement, mon sacerdoce m'interdit le port du parapluie. Si l'ombrelle des promenades estivales est une friandise pour mes yeux, à cause des grandes fleurs vives qu'elle pose dans les verdures, le parapluie m'a toujours paru un engin aussi disgracieux qu'encombrant. Je n'ai jamais su tenir élevé au-dessus de ma tête, comme le font certaines gens de qui la virtuosité me déconcerte, cette manière de champignon noir. Les rares fois où je m'y suis efforcé, la bourrasque retourna incontinent l'appareil, que je dus

abandonner au fil du ruisseau.

Je suis bien enchanté d'apprendre enfin que cette burlesque machine est aujourd'hui proscrite par le goût comme elle l'était déjà par le bon sens.

On aime la pluie ou on ne l'aime pas. Si vous ne l'aimez pas, restez chez vous ou ne sortez que dans votre auto. Si vous l'aimez, qu'avez-vous à faire de cet instrument de vaudeville, survivance du siècle de Louis-Philippe, dérisoire parodie des coupoles blindées dont les ingénieurs coiffent leurs fortifications. Qu'on s'abrite contre les bombes ou les obus, j'y donne les mains; mais se protéger de la pluie, quel non-sens ! La pluie n'est pas une ennemie. C'est la plus fidèle des maîtresses. Parfois même on serait tenté de la trouver presque... collante.

Ah! n'auriez-vous pas aimé vivre au temps du



déluge? " De la pluie avant toute chose", soupirait le Verlaine du temps,

*Et pour cela préfère l'imper...*

aussi bien vous n'auriez pas manqué de revêtir l'un de ces grands imperméables comme on en porte aujourd'hui, gandourahs riffaines, manteaux kabyles ou capes Richelieu, qui semblent taillés à même l'averse et où l'on ne fait qu'un avec la pluie délicieuse. Et vous vous abandonneriez aux bras mouillés de mon amie. Respirez-la, plongez vos mains dans ses cheveux doux. Elle a l'odeur de l'inconnu, de la mer où dansent des Korrigans, des routes luisantes et bleues comme des lames, et des forêts un peu moisies. Elle dit les hululements des sirènes sur les canaux, la fièvre pascalienne des marais salants, la plate monotonie des polders. Elle est tout imprégnée de pleurs, de mensonges, d'amours lassés qui s'étirent, de promesses fausses et de baisers qui s'achèvent en bâillements. Qui veut de la rage et des grincements de dents? Qui veut de la tristesse, de la belle tristesse toute fraîche et qui palpite encore? Choisissez, Mesdames, la Pluie en apporte plein ses filets. Quel régal pour nos cœurs pourris de romantisme.



Georges-Armand MASSON

# AUTRES TEMPS

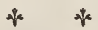
# AUTRES MŒURS

## UN CHRONIQUEUR D'AUTREFOIS

CONNAISSEZ-VOUS les quais, Madame ? " Mais naturellement ", vous me répondrez. " Je suis en pays de connaissance quand je fais une petite balade parisienne, n'importe où ". Bon. La prochaine fois que vous traverserez le pont des Arts, rive droite, examinez bien le contenu des vitrines. Mettez-le à l'étude, et vous ne vous en repentirez pas. Comme le redoutable Colline, vous y trouverez quelques bouquins amusants et instructifs — combinaison assez rare.

✤ ✤

L'autre jour j'y ai trouvé un véritable trésor, un petit mémoire par le capitaine Gronow, un officier anglais qui vivait (et brillait) pendant les premiers trois quarts du dernier siècle. De plus, étant un homme d'un goût parfait et recherché, il habitait Paris de temps en temps. Dans son *Recollections and Anecdotes* il instruit les Parisiens de notre époque, et toujours d'une façon charmante.



Au moment où Louis XVIII monta sur le trône, l'officier-littérateur était à Paris pour la première fois... " Le Bois de Boulogne ", écrit-il,

"n'était qu'un marécage; les jardins des Tuileries manquaient de fleurs... Le pavé était abominable; mais on voyait les jolis pieds des Parisiennes partout... Les jupes étaient merveilleusement courtes ; les grands chapeaux cachaient la figure"... Ayant jeté ce coup d'œil, le Capitaine dirigea ses pas vers le Café Anglais. Voulez-vous savoir, ô gourmets, qu'est-ce qu'il goûta le plus ? Un potage, un poisson, un *beefsteak,* des pommes frites et un petit vin rouge. Le prix ? Deux francs — une bagatelle.

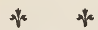
✤ ✤

"Aux Orfèvres du Palais-Royal", raconte l'admirable officier de la Garde anglaise, "on achetait, pour sa *déesse d'occasion,* de la bijouterie... La crème de la crème de la société masculine parlait presque exclusivement des femmes"... Aujourd'hui on parle de ces anges terrestres.

✤ ✤

*ALLIANCE AMOUREUSE-SCHOLASTIQUE*

Plus tard, l'aristocratie anglaise savourait Paris. Les *lords* apportaient leur *four-in-hand,* et les Parisiens raffolaient de ce nouveau sport. Les *ladies* anglaises se dépêchaient de s'habiller à la mode française, et, grâce aux soins des galants Parisiens, elles apprenaient la langue du pays — alliance amoureuse-scholastique. En effet, les égards de ces instructeurs pour leurs pupilles étaient la fondation de "l'entente" d'aujourd'hui.



Cet agréable historien parle des Parisiens belliqueux qui aimaient se battre en duel. Par exemple, il y avait un marquis qui ne pouvait pas



résister au combat à mort, et surtout après le dîner... "J'ai envie de tuer quelqu'un", disait-il, "je vais chercher un antagoniste !... " Un jour, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, il se trouva vis-à-vis d'un jeune gentilhomme, élève de l'Ecole Polytechnique. Le marquis fit des observations offensantes ; l'écolier militaire fit sauter son épée du fourreau ; et les deux adversaires se fendaient et ripostaient. Éclairés par la lanterne du théâtre, l'arme du marquis transperça le cœur du pauvre petit, qui n'avait que dix-neuf ans. Les duellistes qui respectaient les convenances se donnaient rendez-vous chez Tortoni, ou au Café Foy, Palais-Royal.

⚜ ⚜

"Deux originaux voulaient se rendre la satisfaction à la pointe de la lance". Se mettant à cheval, les antagonistes s'avançaient au galop, les lances bien visées. L'un était blessé ; l'autre tombait à terre — mort d'une seule poussée. Survie du moyen-âge...

⚜ ⚜

*LITTÉRATURE ET ESPIÈGLERIES*

En 1822, l'excellent Gronow parisianisé s'abonnait à l'Opéra. Il avait le droit (très précieux) de pénétrer dans les coulisses, où il bavardait avec la belle et séduisante Bigottini. Il parlait le français mieux qu'un de ses compatriotes, à qui la Bigottini posait la question : "Êtes-vous bien placé ?" "Oui, Mademoiselle", répondit celui-ci, "dans une loge rôtie". Le malheureux voulait dire "grillée", mais il pensait à son rosbif national.

⚜ ⚜

Pour Balzac, l'auteur est un peu critique... "Linge sale ; beaucoup de diamants..." Eugène Sue lui plaisait, car Sue, comme





Gronow, était très bien mis... " Il connaissait le monde ; les personnages qu'il créait n'étaient pas des contrefaçons. A son château, à la campagne, il se servait d'une nombreuse suite de belles femmes de tous pays... " Vraiment un homme d'idées.

✢ ✢

Mademoiselle Duthé, courtisane très célèbre, est une des héroïnes de *Recollections*. Un riche Anglais, Lee, avait l'honneur de liquider les dettes de cette Phryné moderne, mais quand elle sortait dans le monde elle était accompagnée par le jeune frère du vieux Lee... " Le jeune Lee est *mon lit de parade* ; le vieux Lee est *mon lit de repos* ", dit-elle...

✢ ✢

*LES GRANDES DAMES — LES " DANDIES "*

A Londres, le Capitaine faisait la carrière militaire et mondaine. " En 1814 ", affirme-t-il, " les *grandes dames* étaient tellement exclusives, que les officiers de la Garde même ne pouvaient pas compter sur leur protection sociale... D'abord, elles ne voulaient pas adopter la valse ; finalement ces arbitres féminins succombaient aux délices du *trois temps*... La Catalini assistait à toutes les fêtes données par ces élégantes, et elle chantait, très volontiers, pour faire plaisir à son hôtesse "... Et l'honoraire ? Cent livres par chanson.

✢ ✢

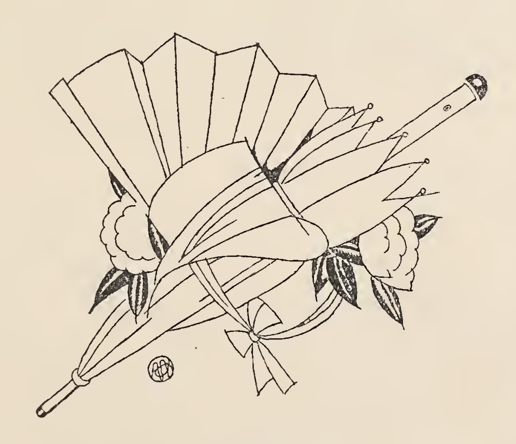
Gronow, l'observateur, connaissait Brummel, fils d'un simple intendant agricole, et d'Orsay, homme de famille. Brummel, étant doué de la beauté et de l'effronterie, ne manquait pas de " bonnes fortunes ". Tout le monde chic l'approuva, et George IV se montrait fier d'être son ami de préférence. Un jour le protégé se moquait de la taille du Roi et du ventre formidable de Sa Majesté : " Mettez-le à la porte ", commandait le gros George.

GEORGE CECIL.

# ALBUM DES
# DAMES, LEURS MODES ET FRIVOLITÉS

*Composé et choisi par la Gazette du BON TON*

OU EST ENSEIGNÉ L'ART
d'accorder parfaitement, dans une toilette, le gant, le chapeau, l'ombrelle et l'éventail



CONTENANT
PLUSIEURS MODÈLES
de parures très artistement combinées

# LA MODE ET LE BON TON



A voir souvent des fêtes comme celles que vient de nous donner la Comtesse Étienne de Beaumont, on devient très difficile et toute réunion pâlit devant la quantité de femmes non seulement jolies, mais merveilleusement habillées qui, dans ce décor unique à Paris, dansaient et soupaient rue Duroc, il y a quelques jours.

J'ai toujours dit que je préférais les robes moulantes aux robes à volants s'évasant de la silhouette; eh bien, la Marquise di Médici m'a convertie. Avec sa tête presque farouche, sans ornement que ses yeux admirables, quelle grâce elle a dans le balancement de sa jupe ballonnée, en dentelle noir et argent! Quant à son corsage, il n'y en avait pas, dans le dos du moins ; aussi, toute sa souplesse juvénile se voyait-elle, et c'était pour le plus grand régal des yeux, croyez-moi.

⚜

J'ai dit aussi que j'étais fatiguée des châles espagnols, mais quand j'ai vu M^lle de Saint-Sauveur et Lady Reeblesdale s'envelopper après danser dans les plus beaux parmi ces châles clairs à fleurs de toutes les couleurs, là encore, j'ai été convertie, mais c'est que peu de femmes savent se draper avec cette crânerie qui n'a rien d'espagnol mais qui a toute la grâce et le charme français. C'est justement à ne pas copier les mouvements des Espagnoles mais à ne vouloir que les leurs, infiniment beaux et aristocratiques, que ces deux femmes savent ne rien faire qui ne soit joli. Exemple à méditer!.....

⚜

C'est très bien de ne pas porter de gants lorsque l'on a de jolies mains, mais je trouve exquise l'idée de cette jeune femme qui a fait faire sur mesure, de façon à ce qu'ils ne glissent jamais de leur place, des gants de Suède noir, collants et montants jusqu'au-dessous du bras presque comme une manche collante ; étant donné que le corsage n'existait presque pas, l'effet était absolument étonnant et réussi. Bravo à cette jeune femme qui, enfin, ne veut pas danser sans gants..... Comme elle a raison!

⚜

Plus jamais les chaussures ne sont noires, le soir : partout, que la robe soit noire ou claire, le soulier-sandale est toujours d'argent ou d'or et c'est là une élégance charmante faisant voleter autour de la danseuse un couple d'oiseaux légers et cambrés, petits et délicieux, car, pour le "shimmy" ou le "one step" quoi de plus adapté que cette note claire sous la robe de dentelle noire à clair sur la jambe?

⚜

Sur les hauteurs de l'Engadine, à Saint-Moritz, après les sports du jour alors que les femmes sont encore plus intrépides que

les hommes, chaque soir, impalpables et diaphanes, descendant dîner, pour danser ensuite, nous retrouvons les femmes de l'aristocratie européenne. Il neige au dehors? Peut-être, mais à coup sûr cela n'inquiète pas ces blondes et brunes danseuses, qui, sous l'ondulation large des cheveux montrent un éclat que jamais ni le Midi, ni la mer, ni la campagne ne leur donna. De gants? Point. De manteau? La cape de velours ou de satin noir, doublée d'hermine, ou bien, fantaisie amusante, une pelisse de vison doublée de civette avec col immense en civette. Ici encore le châle joue un grand rôle car, le hall de l'hôtel, chauffé à outrance, permet que l'on descende en robe décolletée, abritée seulement sous un " Manton de Manila."

⚜

L'ingéniosité ne fait pas défaut à ces femmes coquettes auxquelles on demande, le matin, de dîner le soir même en Pierrot et qui vous apparaissent délicieusement costumées avec le seul recours de la mercière du pays. Au Dîner des Pierrots organisé au Palace, à Saint-Moritz, la Princesse Odescalchi portait avec une audace exquise un serre-tête noir dans lequel elle avait piqué une immense plume de paon d'au moins soixante centimètres de hauteur; sur une robe de bal en satin blanc une cape de velours noir, et, au cou, une collerette en tarlatane pailletée d'argent comme celle de la Princesse de la Tour d'Auvergne, de la Comtesse d'Hautpoul et de Mrs. Wiltsie. Celles qui ne portaient pas la robe de bal avaient revêtu le pyjama rose ou bleu qu'elles dissimulaient sous la cape, de rigueur, (on l'aurait cru du moins). Coup d'œil féerique, quand, à l'heure du champagne, les serpentins s'enchevêtraient pardessus les tables sous la lumière dorée des fleurs électriques.

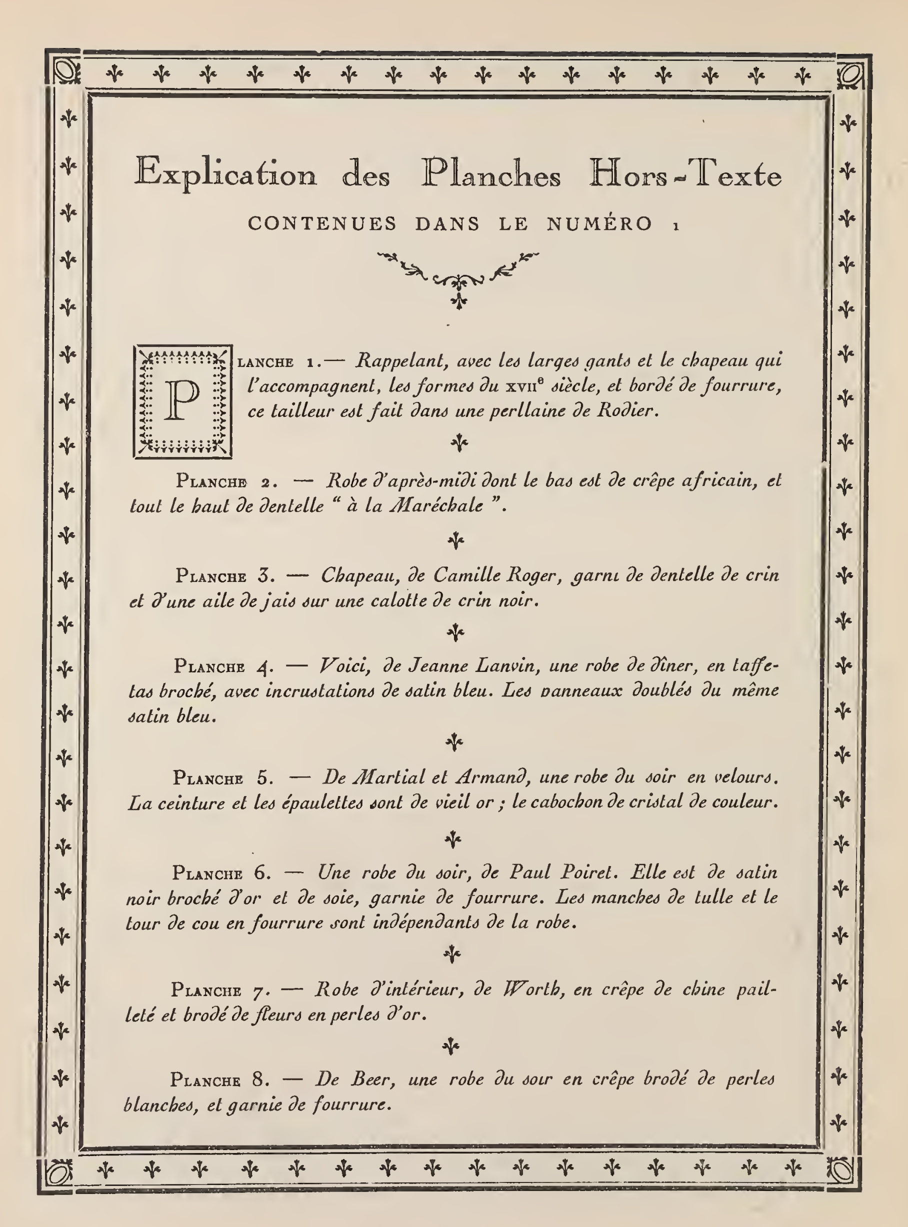
Une Pierrette noire, sous le masque et le tricorne, avait beaucoup d'allure, mais garda son incognito jusqu'au dernier fox-trot, incognito impossible à percer, puisque le matin c'est sous une autre métamorphose que nous apparaissent les femmes partant pour le ski ou la luge, habillées comme un Lapon dont le visage serait riant et attirant!.....

⚜

Savez-vous pourquoi vous admirez cette mère de grands fils, qui, dansant et soupant dans les mêmes bals qu'eux, ne semble pas leur mère? Savez-vous comment elle garde cette sveltesse qui n'a rien de la maigreur mais au contraire, la fait si belle, si séduisante? Son secret, découvert bien malgré elle, le voici: elle reste trois jours par semaine sans prendre autre chose que du bouillon de légumes. Les trois autres jours, elle prend un repas à midi en dehors de son thé du matin et de cinq heures... et voilà comment, boudant aux crises de foie (qui se nourrissent de votre trop grand appétit), cette femme qui a passé la cinquantaine est belle et admirée comme beaucoup de jeunes femmes voudraient l'être!

De sages et vieux parents nous disaient, lorsque nous étions petits: " On ne meurt pas de ne pas manger, mais on meurt de trop manger"; voilà une preuve que "plus ça change, plus c'est la même chose".

Jeanne Ramon-Fernandez.



# Explication des Planches Hors-Texte

CONTENUES DANS LE NUMÉRO 1

PLANCHE 1. — *Rappelant, avec les larges gants et le chapeau qui l'accompagnent, les formes du XVII^e siècle, et bordé de fourrure, ce tailleur est fait dans une perllaine de Rodier.*

PLANCHE 2. — *Robe d'après-midi dont le bas est de crêpe africain, et tout le haut de dentelle " à la Maréchale ".*

PLANCHE 3. — *Chapeau, de Camille Roger, garni de dentelle de crin et d'une aile de jais sur une calotte de crin noir.*

PLANCHE 4. — *Voici, de Jeanne Lanvin, une robe de dîner, en taffetas broché, avec incrustations de satin bleu. Les panneaux doublés du même satin bleu.*

PLANCHE 5. — *De Martial et Armand, une robe du soir en velours. La ceinture et les épaulettes sont de vieil or ; le cabochon de cristal de couleur.*

PLANCHE 6. — *Une robe du soir, de Paul Poiret. Elle est de satin noir broché d'or et de soie, garnie de fourrure. Les manches de tulle et le tour de cou en fourrure sont indépendants de la robe.*

PLANCHE 7. — *Robe d'intérieur, de Worth, en crêpe de chine pailleté et brodé de fleurs en perles d'or.*

PLANCHE 8. — *De Beer, une robe du soir en crêpe brodé de perles blanches, et garnie de fourrure.*




# LA PETITE MADEMOISELLE

TAILLEUR XVII$^{e}$ EN PERLLAINE DE RODIER




# «COMBIEN DE MORCEAUX DE SUCRE?»

ROBE D'APRÈS-MIDI GARNIE DE DENTELLE "A LA MARÉCHALE"



L'AILE DE JAIS

CHAPEAU, DE CAMILLE ROGER




LA SAINTE-CLAIRE

ROBE DE DINER, DE JEANNE LANVIN



SOIR DE PARIS

ROBE DU SOIR, DE MARTIAL ET ARMAND




UN ADMIRATEUR SINCÈRE

ROBE DU SOIR, DE PAUL POIRET




# LE TOMBEAU DES SECRETS

ROBE D'INTÉRIEUR, DE WORTH



LES BIBELOTS DE LA CHINE

ROBE DU SOIR, DE BEER




*N° 1 de la Gazette du Bon Ton.* *Année 1922. — Croquis N° I*


le
Crin
DAVID


la
Dentelle



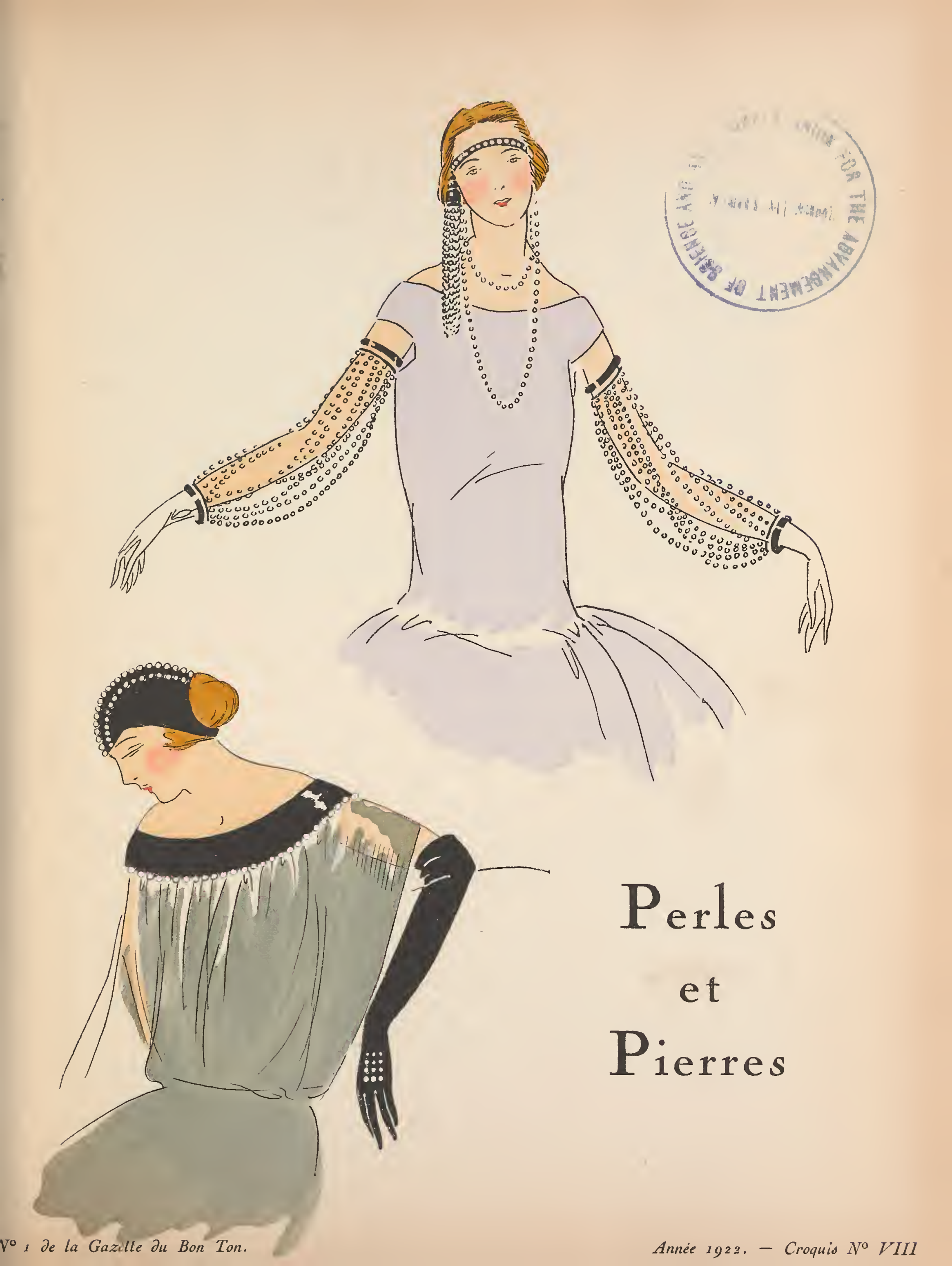
la Peau

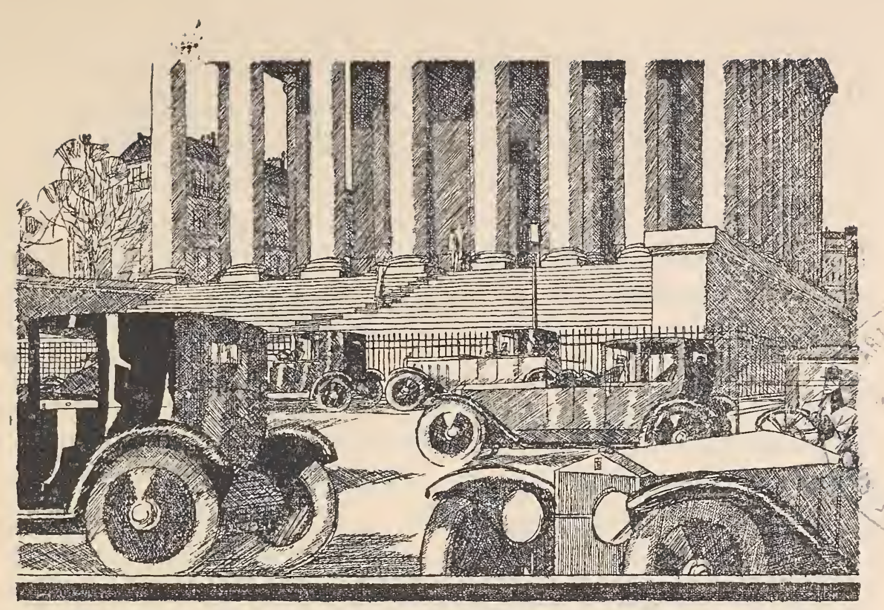

le
Point
de Croix




la
Plume


la broderie
anglaise


Perles
et
Pierres



# LES REMINISCENCES DE M. DE MARSAY

*Qu'importe, après tout, par où l'on commence un portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original.*
(Mémoires de Grammont.)

Si j'avais, comme dut l'avoir Balzac et comme M. Marcel Proust doit en être possédé, l'ambition de peindre un tableau achevé de mon temps, j'apporterais sans doute à cette chronique un autre arrangement. Je l'aurais commencée par un préambule où je vous aurais, peu à peu, amené à mon objet, où je vous aurais exprimé mon dessein, où j'aurais pris mes précautions. Mais je n'ai pas un si haut désir : j'écris pour me divertir et pour essayer de vous communiquer ce divertissement.

Cela m'est venu assez simplement. Je vous dirai la vérité : c'est la faute *à* M. Paul B...... Je rencontre cet homme de lettres illustre dans un cercle de la rue Boissy-d'Anglas. Il y va assez peu : juste ce que doit y aller un homme de lettres qui veut conserver le ton du monde et se tenir au courant de Paris. Il ne fume pas, il ne joue pas : il parle. Il raconte une charmante histoire du temps passé et, en échange, parfois je lui donne une anecdote contemporaine qui longe le scandale, en musant, mais sans y tomber, comme un promeneur au bord de l'eau. Quand je l'écoute sans répondre, bientôt il m'interroge en disant :

— Eh Marsay? Vous êtes muet? Contez-moi un peu aujourd'hui vos réminiscences.

J'aime ce mot élégant dont se servit Horace Walpole. Mes réminiscences? Ce sont plus vulgairement mes potins; mais *réminiscences* m'en fait oublier la vanité et m'assimile aux mémorialistes. Sont-ce ces petites histoires qui m'ont valu l'attachement de ce romancier éminent? Il se peut bien; mais je crois aussi que mon nom y est pour quelque chose. Marsay a séduit ce balzacien. Souvent il m'aborde, en demandant :

— Comment se porte Mme Delphine de Nucingen, Monsieur?

Ou encore, avec un air complice :

— Diane était-elle belle aujourd'hui? Et Rubempré profite-t-il de vos leçons, Monsieur?

Voilà ses taquineries ordinaires. Elles m'amusent, et après réflexion je n'ai point à me plaindre de porter le nom de ce héros de Balzac : dans les cinq mille personnages de la *Comédie humaine* j'aurais pu être moins bien doté.

Donc Marsay séduit M. Paul B...... Et c'est à cette

indulgence que je dois certainement ce jugement qu'il porta l'autre soir sur ma personne :

— Vous contez bien, et vous connaissez bien votre temps, Marsay. Avez-vous écrit déjà ?

— Jamais !

— Essayez ! Pour vous seul si vous répugnez à la publicité. Mais notez vos souvenirs : ce sera le charme de vos vieilles années. Sinon, l'on oublie et c'est tout comme si l'on n'avait point vécu.

Or, voici ces notes, sans ordre, et sans autre but que l'amusement qu'elles me donnent. Je reviens encore à ce savoureux Hamilton dont j'ai épinglé une pensée en tête de ces lignes : " Comme ceux qui ne lisent que pour se divertir, écrit-il, me paraissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un livre que pour y chercher des défauts, je déclare que sans me mettre en peine de la sévère érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres. "

HIER matin j'ai passé une jaquette bordée, un pantalon de fantaisie à rayures claires, une chemise blanche et cravate grise. " Avec une jaquette bordée je vais partout " disait un de mes amis. Moi, je ne vais plus qu'aux mariages. Il me faut semblablement ces cérémonies ou bien encore les dimanches de Longchamp pour sortir mon haut de forme. C'est peut-être d'ailleurs que je n'ai pas le respect du moment ni le sens des réalités. L'autre jour j'ai aperçu, à *l'Épatant,* M. Evremont de Saint-A.... qui taillait avec un huit-reflets. J'en fus positivement étonné. Cela ne lui donnait pas plus de chances mais beaucoup d'allure. Je ne pus m'empêcher de le marquer, le soir même, à M. Arthur M.... qui a un souci peut-être excessif de l'étiquette et un goût public pour le haut de

forme. Il en a porté un presque toute sa vie et sa tête semble s'être modelée sous son chapeau bien plus que son chapeau ajusté sur sa tête.

— Je dois vous apprendre un événement important lui ai-je confié. J'ai vu tout à l'heure M. de Saint-A.... *tailler en haut de forme !*

Alors ce vieux parisien s'est recueilli un instant. Il a d'un geste de main familier caressé du bout des doigts la racine de ses favoris et il a prononcé, d'une voix posée, cette phrase mémorable :

— Ceci prouve que M. Evremont de Saint-A.... a le sens de la victoire !

C'est un mot étonnant : mais si je commence à vous conter les mots de M. Arthur M.... je n'ai pas terminé et il faut que je vous entretienne des mariages, du moins de quelques mariages.

CELUI où je suis allé hier était de peu d'importance. Les mariés arrivèrent à peu près à l'heure, la jeune fille n'avait que deux millions de dot et certains invités sont venus en taxi. Enfin tout était fini à une heure vingt-cinq : petit mariage bourgeois. Nous aurons mieux lorsque la déesse de la parfumerie épousera le fils du quinquina. Ces " petits " sont très gentils d'ailleurs. La demoiselle a le bon goût de ne pas verser sur elle les flots de chypre de son père et on ne ferait pas prendre au fils pour tout l'or de cette terre, à l'heure de l'apéritif, le quinquina dont il porte le nom. Il y a quelque noblesse dans cette discrétion. Mais j'attends ce mariage avec intérêt. Tous ces millions qui vont s'unir, c'est touchant au premier chef. Parfumerie et quinquina : quel mélange ! Il faudra lire *le Figaro*, le lendemain.

J'ai assisté, la saison passée, au mariage qui réunissait en des liens légitimes cet Anglais dont le nom illustre nous a été transmis dès notre enfance par une impérissable chanson, avec cette Américaine qui est la grâce même et dont la sœur a convolé récemment. Le mariage a eu lieu dans l'hôtel d'un parent, place des États-Unis — ce n'est pas M. de Croisset — et, comme cela se voit dans les grands mariages, nous avons d'abord rencontré comme invités les détectives chargés de veiller sur les collections. Ils étaient eux aussi en jaquette (non bordée) en jaquette comme vous et moi et comme le marié qui avait eu le bon goût de ne point se mettre en habit. La robe de Miss Gladys D.... avait coûté, on nous l'a fait savoir, plus de cent mille francs et le cérémonial avait été réglé par le duc. Ce cérémonial protestant ne manque pas de gravité mais manque peut-être de pompe. Le pasteur demandant : " Quel est cet homme ? " en désignant le marié, la jeune fiancée répondant : " C'est celui dont je souhaite porter le nom " ; tout cela est digne, mais n'est point autrement décoratif et ne nous jette pas dans l'émoi. Aussi le duc avait songé, l'union à peine prononcée, à faire jouer par des trompettes, adroitement dissimulées, ce chant fameux :

*Malborough s'en va-t-en guerre*
*Mironton... Mironton... Mirontaine...*
*Malborough s'en va-t-en guerre*
*Ne sait quand reviendra.*

Il y tenait, le duc. Il pensait que cet air rejoindrait à la fois la tradition et l'émotion et les mêlerait justement dans nos cœurs. Une personne de goût et d'esprit consultée pour ces préparatifs lui fit remarquer que si l'air n'était point déplacé, le sens qu'il avait et qui viendrait tout naturellement aux esprits le serait. Il n'était pas question pour le duc de

Malborough de s'en aller en guerre mais de partir pour un voyage de noces, ce qui est beaucoup moins périlleux et plus charmant. Le duc renonça donc à son air, à regret d'ailleurs; mais la cérémonie n'en fut pas moins très pleine. La traditionnelle brioche fut offerte et on jeta dans la voiture des mariés la vieille pantoufle et le riz qui forment les vœux de bonheur les plus patents et les plus sincères que les gens du monde, en Amérique, aient pu donner jusqu'à présent à leurs amis fraîchement mariés.

Je vis cela de mes yeux et je ne me suis pas ennuyé. C'est un mariage dont je garderai le souvenir tout comme de cette union qui réunit vers le même temps sur les bords du Léman une Américaine de marque et un Prince de la Maison royale de Grèce. Cette dame américaine fut d'abord mariée au roi de l'étain et de cette première union il lui est resté comme rentes près de trois millions de dollars. C'est un revenu annuel respectable et qui n'a pas été étranger, paraît-il, à la restauration de la royauté sur le trône de Grèce. Mais ce mariage ne pouvait pas avoir lieu sans que la dite Américaine eût acquis la religion orthodoxe. Or cette religion exige lors du baptême une triple immersion, non symbolique mais réelle. Il n'était pas question (pour personne) de tenir cette dame importante au-dessus des fonts baptismaux et d'ailleurs on n'en aurait pas trouvé d'assez vastes de Lausanne à Montreux. On eut donc recours à la piscine d'un hôtel de Vevey et un cérémonial fut improvisé. Trois fois M^me^ L.... se plongerait dans la piscine entièrement, et trois fois elle en sortirait comme pour se laver à jamais de ses origines protestantes. Elle fit donc comme il avait été prévu. Mais elle jugea qu'entre chacun de ces bains sacrés elle devait rétablir le désordre que lui

occasionnerait un tel plongeon et elle disposa derrière un paravent un coiffeur dans la personne duquel il ne m'eût pas déplu de rencontrer M. Max Dearly. Ce n'était pas lui, hélas! mais cet artiste, le fer en mains, des épingles neige dans une coupe, les manches serrées, entreprit de remettre en place avec vélocité, la chevelure d'Amphitrite. Trois frictions, trois coups de peigne : si la piscine était parfumée à la violette royale rien ne manquait à ces préparatifs princiers.

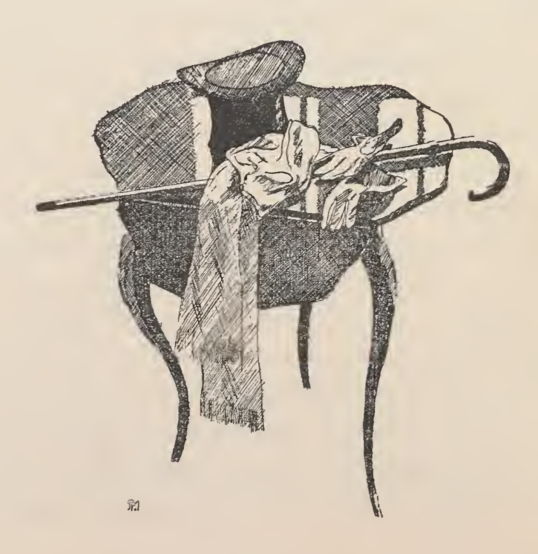
JE l'ai dit : ce mariage ne fut pas sans influence sur les destinées d'un Etat et la carrière d'un homme politique notoire qui, d'un jour à l'autre, fut abandonné avec autant d'ensemble qu'il avait été préalablement suivi. On vit des fidèles changer en une nuit de convictions et des Grecs de Paris se réveiller royalistes alors que la veille au soir, à l'Opéra où ils promenaient leurs plastrons et leur monocle, ils étaient encore venizelistes. La grâce peut vous toucher à distance. Qu'eussiez-vous fait à la place de ce M. Venizelos, célibataire, qu'un mariage venait de jeter loin du Capitole. Vous marier à votre tour avec une riche étrangère : ce qu'il fit. Il a eu bien raison, cet homme.

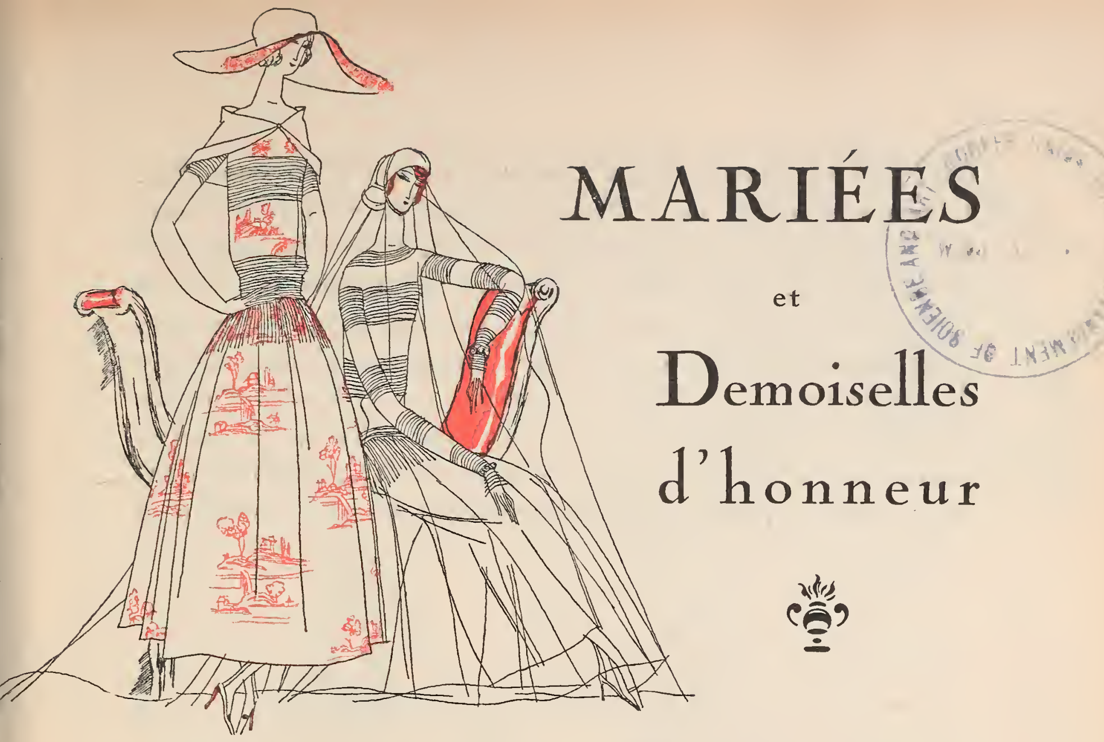
Ce n'est pas tout. Quand on a le sens de la victoire et qu'on en connaît les raisons il faut l'avoir pleinement comme dirait M. Arthur M.... La famille royale de Grèce jugea que l'Amérique avait du bon et voulut parfaire une union si généreuse. Après la mère, le fils : il était aux pays neufs un jeune garçon, frais et blond, qui lui aussi tenait des revenus importants de son père l'étameur. Quoi de mieux pour une jeune princesse de Grèce ? On convoqua l'enfant blond; on l'arracha à ses tuteurs dont le snobisme n'allait pas jusqu'à préférer une Athénienne de sang bleu à une Margaret

de la cinquième avenue. Comment une tendre princesse n'aurait-elle pas été séduite par ce jeune conquérant arrivé d'outre-mer en Hellade? Elle le fut. Cet adolescent fit trois plongeons sans coiffeur. L'orthodoxie commençait pour lui par des exercices sportifs — de quoi séduire à jamais son goût américain.

POURQUOI vous ai-je aujourd'hui parlé de mariages plus que de dîners, de réceptions académiques ou d'infidélités. J'ai entrepris de vous entretenir sans ordre des mœurs de ce temps-ci dans la mesure où la relation m'en divertirait. En fin de compte vous pourrez rassembler les morceaux de ce puzzle : il en apparaîtra peut-être un tableau de notre époque qui pour être peint dans les couleurs riantes n'en sera pas moins vrai. Mais ne me trouvez pas trop ambitieux.

MARSAY.





# MARIÉES et Demoiselles d'honneur

On éveille un matin à neuf heures, heure d'hiver, une jeune fille, presque une enfant, qui jusqu'ici n'a reçu que les baisers d'un seul homme : son père. De la vie que sait-elle ? L'Amour lui-même à sa vue, reconnaissant sa sœur, hésite et renonce à blesser du fer d'une de ses flèches une chair si tendre. Or, au même instant, à l'autre bout de Paris peut-être, prêt une heure d'avance et marchant à grands pas à travers l'appartement, un homme se jette sur tous les sièges, se lève, d'impatience mord ses gants immaculés, regarde dans la glace son visage de meurtrier, vingt fois consulte sa montre, maudit la lenteur du temps... C'est pour les fureurs de ce frénétique que les doigts tremblants d'une mère, en ce moment, autour de la tête de son enfant disposent la couronne dont, au pied des autels, on pare et désigne la victime.

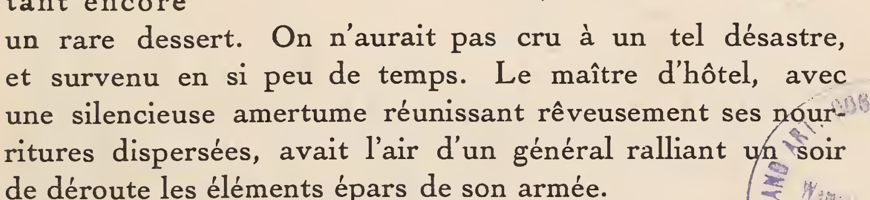
On ne peut, sans larmes, voir l'accomplissement d'un tel forfait. Détournons, détournons plutôt nos regards sur

les candides demoiselles d'honneur que nul péril immédiat, Dieu merci, ne menace. Mon Dieu comme elles sont jolies ! O les belles robes neuves un peu raides, droites à cause d'un léger empois, les grandes ceintures s'étageant en coques majestueuses derrière la taille ? — Et c'est tout ce que vous remarquez, Monsieur qui vous y connaissez si bien en matière de modes ? — !!! — Vous ne trouvez pas que nos robes de demoiselles d'honneur ressemblent à la robe de la mariée, copiées sur elle et la répétant comme un écho affaibli, ruché pour ruché, plissé pour plissé, coquillé pour coquillé et



organdina pour organdina, hormis que le nôtre est imprimé de bouquets de couleurs; car la pureté, la blancheur absolue on sait bien que nous l'avons; mais nous ne devons en faire état et éclat qu'au jour de nos épousailles; vous verrez cela...

Et pendant ce discours, les gens de la noce battaient comme les flots d'une mer furieuse le buffet, pauvre petit îlot totalement submergé qui montrait par instant, lorsque le flot se retirait, quelques assiettes sinistrées portant encore un rare dessert. On n'aurait pas cru à un tel désastre, et survenu en si peu de temps. Le maître d'hôtel, avec une silencieuse amertume réunissant rêveusement ses nourritures dispersées, avait l'air d'un général ralliant un soir de déroute les éléments épars de son armée.

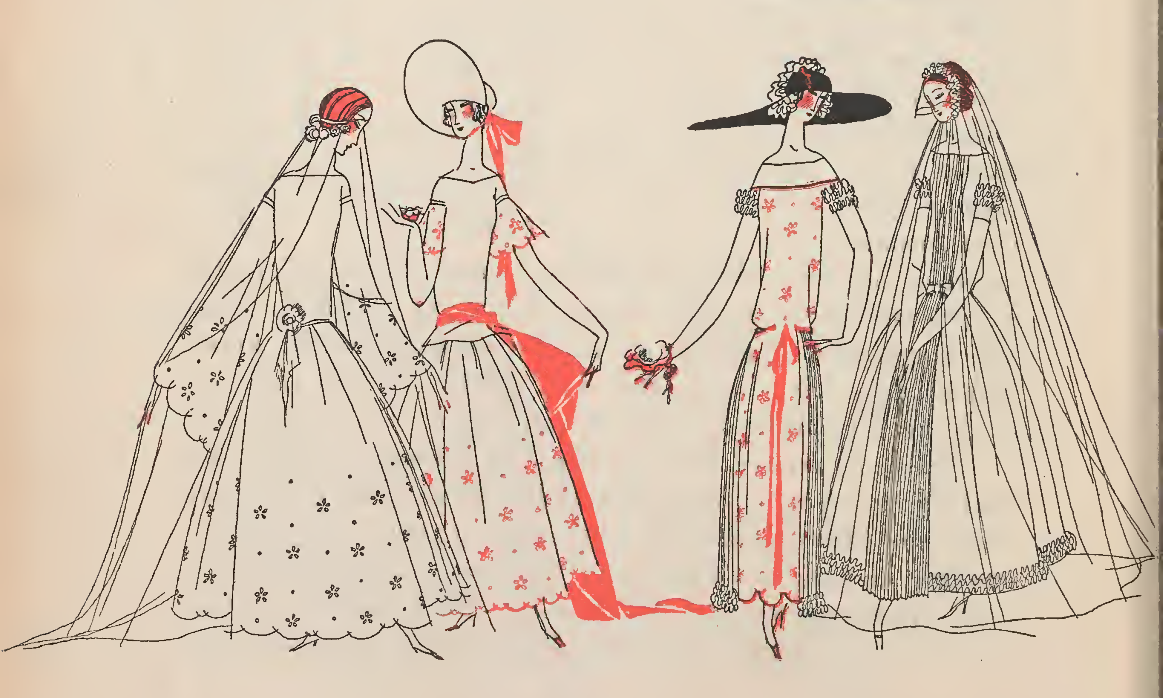


Ce soir, malgré leurs petits airs braves, au fond du cœur, vous savez, ce sont les gentilles demoiselles d'honneur qui seront bien contentes d'en être quittes pour la peur encore une fois, en songeant à leur sœur saccagée, à ces incertitudes, à ces appréhensions quoi qu'on dise, comme pour une opération dont on nous a toujours affirmé que ça ne serait rien.

Mais on est toujours impressionnée la première fois qu'on a affaire à un chirurgien.

De sorte que, tandis que se taira, yeux grands ouverts dans l'ombre de l'auto l'emportant, l'épousée écoutant, droite, raide un peu dans le bras qui l'enlace, la voix de cet inconnu qu'elle saura demain si elle aime — tandis que s'ébauchera ce drame d'une nuit ; dans leur petit lit à elles toutes seules les demoiselles d'honneur serrant des deux mains croisées sur leurs épaules promises à l'étreinte leur drap virginal, goûteront avant de s'endormir, frissonnantes de peur, d'émoi, ce répit que leur laisse, encore une année, leur sort marqué d'avance pour l'hymen.

de VAUDREUIL.





# L'AMOUR DU CONTRASTE

Si je me trouve en face d'un causeur parfait, j'écoute et ne dis rien ; si je contemple un jardin fleuri à l'envi, où toutes les couleurs éclatent en fusées multicolores, je n'ai plus qu'une idée : celle d'effacer la moindre couleur de ce que je porte, tant ce qui émane de la Nature même, doit, à mes yeux, demeurer seul et dans la splendeur de son essor.

Sous le ciel méridional, j'ai un peu la même impression et ne voudrais rien qui heurtât le regard, alors que le ciel est plus bleu que nature, que les arbres sont d'un vert qui semble peint (et par Rousseau encore !) et que les fleurs sont si vives, qu'elles semblent les flammes brûlantes de milliers de cierges devant l'autel du Soleil !

Comparaison amusante,



une de nos amies à laquelle nous devons tant de visions charmantes, a trouvé que pour elle, la vie n'étant plus semée d'imprévus, que marchant sur une route plate et sans tournants, rien ne symboliserait mieux son état d'esprit, que cette teinte liliale, à laquelle aucune note différente ne vient se mêler. Aussi, dans son jardin, au coin du feu d'automne, ou bien marchant dans les bois touffus de Juillet, jamais nous ne la voyons que claire et souple, escaladant les ruisseaux ou sautant les fossés, telle « la chèvre de Monsieur Seguin ». Et cette compréhension de l'élégance a conquis plus d'une femme qui n'a voulu là-bas, en pleine terre de lumière, que le blanc du renard ou de l'hermine, pour réchauffer les soirs des jours éclatants et tièdes !

Ainsi nous voyons revivre de l'élégance qui s'appuie sur une base positive et traditionnelle ; elle est

voulue par des femmes qui, ayant voyagé, lu et quelque peu réfléchi, ont étudié dans le silence des Musées la beauté de Polymnie et d'Athénée, afin de nous donner à contempler de l'harmonie telle celle des lis ou des belles architectures. C'est un repos, une détente exquise que nous devons à ces jeunes silhouettes, dont le blanc des laines et des toisons se reflète dans les légers nuages d'en haut ; dont la transparence des soies immaculées, ressemble aux pétales des tubéreuses, dorées par le soleil; dont toute la parure blanche double sa beauté au contact de la lumière, du bleu





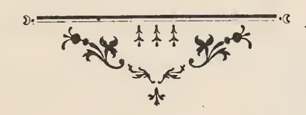
de la mer et des rayons ardents.

Les capes blanches scintillantes de paillettes, gardent les fragiles épaules sous l'épaisseur du renard virginal; aux costumes de drap simple on accroche des manches faites du vulgaire petit lapin blanc; et certain manteau court qui rappelle ceux des nobles amies de l'Impératrice Eugénie est fait d'hermine démouchetée, d'une grâce tout enfantine.

Et, tandis que nos couturiers nous annoncent que tout sera, cet été, aux couleurs, rien qu'aux couleurs, c'est par du blanc, rien que du blanc que les élégantes leur répondent; je vous le disais bien : les femmes ne font jamais qu'à leur tête !

Jeanne RAMON-FERNANDEZ.

# ARMORIAL
## DES ECRIVAINS FRANÇAIS
PAR
## JEAN DE BONNEFON
### Dessins de M. Gaston JOUBERT DE BUSSY



Non ; George Sand n'est pas oubliée. Elle doit être citée car elle fut baronne Dudevant, par son accidentel et arborescent mari. Mais George Sand ne peut pas être dans le flot des dames de lettres. Elle reste le pont naturel entre les vraies femmes et les messieurs sincères.

Son existence amoureuse fut celle d'un amant. Sa littérature est celle d'un homme qui aurait trop écrit, en désordre du verbe comme de l'idée. Elle fut l'apôtre des mauvaises causes, chères aux autres êtres vulgaires. Elle timbrait volontiers tout cela et aussi les cercueils de Musset, de Chopin, artistes qui moururent de ses bras; elle timbrait ses assiettes crasseuses et son encrier lourd de l'écu concédé par l'Empereur, avec le titre de baron, aux Dudevant : "Parti au 1 d'azur à un casque grillé, taré de profil, d'or, surmonté d'une branche d'olivier d'argent en bande; au 2 de gueules à la fasce d'or, accompagnée en pointe d'une étoile d'argent".



Ainsi finissent les femmes. Après elles, au-dessus d'elles, marchent les princes de lettres, je ne veux pas dire les grands seigneurs nés qui écrivent, mais les premiers, les tout premiers de la pensée, ceux dont la gloire domine les temps


GEORGE SAND
(Baronne Dudevant)


PIERRE CORNEILLE


RACINE

et les lieux, pour former l'arbre généalogique du Génie au sol de France.

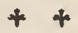
Ce sont les immortels, non au sens académique, mais selon l'universel consentement des lecteurs.



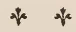
Corneille, enflé parmi les plus grands, par anoblissement de 1637, avait des armes ainsi réglées : "D'azur à la fasce d'or, chargée de trois têtes de lion de gueules et accompagnée de trois étoiles d'argent".

Les supports étaient deux licornes au naturel. Thomas (celui qui n'eut pas de génie) garda les anciennes armes bourgeoises de la famille : "de gueules à deux fasces d'or; au chef d'argent chargé de trois corneilles de sable".

Vraiment, les têtes de lion vont mieux à l'auteur du *Cid* que les trois oiseaux de proie.

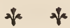


Racine aussi anobli que Corneille, portait en symbole de son doux élan : "d'azur au cygne d'argent becqué et membré de sable". On sait que les Racine vinrent en Ile-de-France, du fond de la Picardie, comme Petitjean.

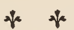


Les bêtes étaient-elles à la mode dans le monde des écrivains ? La Fontaine, qui fut

condamné à l'amende pour usurpation de noblesse et pour inscription de la qualité d'écuyer dans un acte, le bon La Fontaine avait des armes régulièrement enregistrées aux registres bourgeois de Champagne : "Aux 1 et 4 d'or à trois molettes de sable; aux 2 et 3 d'azur à deux lévriers rampants et affrontés supportant de leurs pattes une petite fontaine du même".



Pascal, dont la famille très ancienne dans la bourgeoisie d'Auvergne avait été anoblie dès 1540, était animalier en ses armes, par un jeu de mots. Il portait : "D'azur à un agneau pascal d'argent, la banderolle chargée d'une croix de gueules". Cette famille s'est éteinte dans les mâles. Ceux qui prétendent la continuer se trompent.



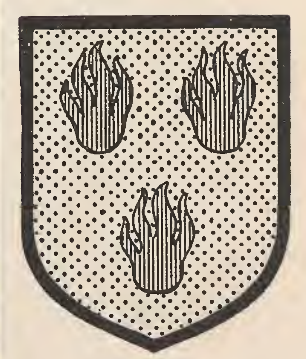
Si l'on passe au XVIII[e] siècle, le nom de Voltaire éclate et les pièces de ses armes aussi. M. Arouet eut soin de faire lui-même le dessin de son écu neuf et d'en surveiller avec minutie la régulière inscription. On ignore pourquoi, possédant trois fiefs nobles, il ne prit aucun de leurs noms et choisit ce surnom de Voltaire qu'il devait rendre grand dans la haine et l'admiration. Les armes se lisent : "d'or à trois flammes de gueules".



*LA FONTAINE*



*BLAISE PASCAL*



*VOLTAIRE*


CHATEAUBRIAND
(Armes anciennes)


CHATEAUBRIAND
(Armes modernes)


VICTOR HUGO

Un cachet ainsi gravé sur émeraude était conservé avant 1914 au Musée de Pétersbourg, petit cadeau projeté par la grande Catherine pour son intermittent ami, mais gardé à la réflexion.

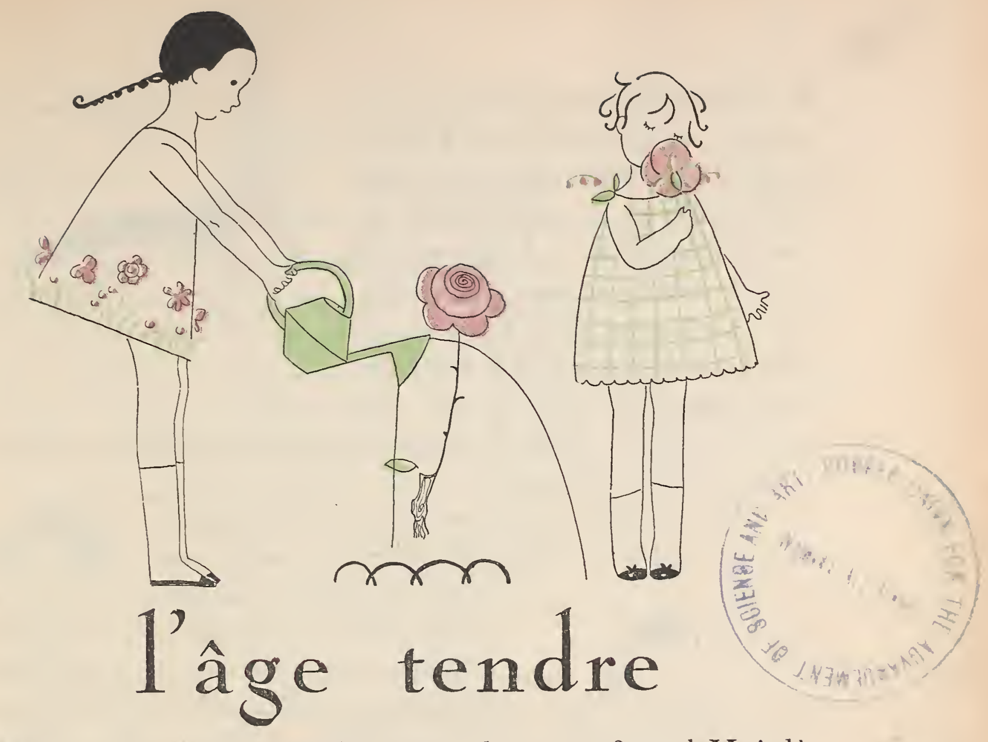
⁂

Chateaubriand qui ferme le XVIII^e et ouvre le XIX^e siècle faisait tout avec zèle. Sa maison, celle des Briand de Chateaubriand, porta d'abord : "de gueules semé de pommes de pin d'or", puis, après avoir sauvé le roi dans la bataille : "de gueules aux fleurs de lis sans nombre". L'auteur des *Mémoires* essaya lui aussi de sauver non le roi mais la monarchie expirante! Il est bon d'ajouter que l'auteur contemporain, couronné de je ne sais quel prix sous le nom de Chateaubriant n'appartient pas à la famille du noble écrivain. Il a un nom flamand déjà oublié.

⁂

Pour finir par le coup de tonnerre du vieux Jupiter de l'Olympe romantique, voyez les armes de Victor Hugo. Inutile d'en faire la longue lecture. Car elles sont de fantaisie. En parfait républicain, Victor Hugo tenait ferme au titre de comte donné, disait-il, à son père par Napoléon. Mais ce ne fut jamais fait. Il faut le regretter pour la gloire de... l'Empire.

Jean de BONNEFON.



# l'âge tendre

MON Dieu ! que je voudrais retomber en enfance ! Mais là, entendons-nous : en enfance pour tout de bon, une enfance enfantine, avec culottes courtes, joues vermillonnées, sucres d'orge et tout ce qui s'ensuit. Vraiment, quand je vois cet horticulteur au petit pied respirer une rose aussi grosse que lui, et cette Belle-Jardinière verser à bout de bras la cascade filiforme de son arrosoir vert pomme, vraiment, je les envie tous les deux et je songe au soupir de Virgile : *O fortunatos nimium*... O trop heureux, s'ils savaient leur félicité ! Mais voilà, les enfants connaissent-ils leur bonheur ?

Cette poupée habillée de fleurs, dans sa robe tout ourlée de cœurs-de-jeannette, de quoi rêve-t-elle ? D'avoir vingt ans de plus, afin d'être une grande actrice dont on décrira la toilette dans les journaux. Ce marmot dont le col de chemise



se ferme par deux bigarreaux, il pense : « Quand est-ce que je serai académicien, pour avoir une belle barbe et un habit brodé de feuilles de chêne. » Ainsi, tout le long de notre vie, nous allons désirant sans cesse de vieillir, parce que nous croyons que le bonheur c'est pour plus tard, et qu'il est là-bas, devant nous, lorsqu'en réalité le bonheur nous suit comme notre ombre.

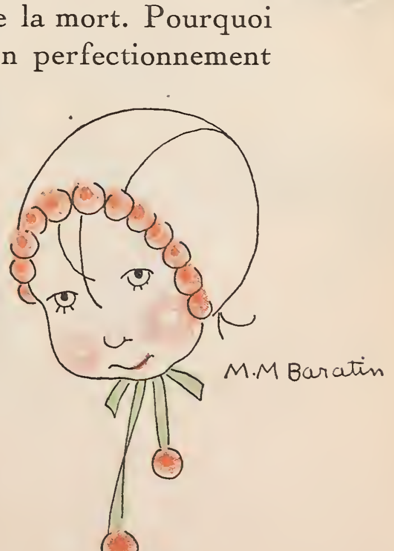
Si je m'efforce de me revoir aux premières années de ma vie, voyons, suis-je heureux? Je suis, tout simplement. Mais au fait, suis-je même? De mon adolescence, j'ai gardé tout un herbier d'images, de décors et de sentiments. Mais mon enfance, qu'est-elle devenue? Elle a filé comme flèche. Tout ce que ma mémoire en conserve tiendrait dans le creux d'une rêverie d'un quart d'heure. J'en viens à me demander avec inquiétude si l'on ne m'aurait pas fait, qui sait? mauvaise mesure, et donné — j'étais si jeune, je ne m'en serai pas aperçu! — dix minutes pour dix années. Peut-être bien qu'il y a eu maldonne! Peut-être bien que je suis né à dix ans... Accordez-moi, pour voir, mon Dieu! de recommencer...



C'est vrai; aussi, comme tout est mal combiné dans ce monde. Le meilleur

de la vie vous est donné précisément à l'âge où vous n'êtes pas capable de le goûter avec discernement. L'enfance, c'est le moment des grandes découvertes. Voir pour la première fois un miroir, une locomotive, la mer, mais voilà qui est aussi grave que, pour les soldats de Cortez, la conquête de l'Amérique. Eh bien! non. L'enfant est comme le bon nègre soudanais qui ne daigne s'étonner d'aucune des inventions les plus inattendues de la civilisation, et, devant un phonographe ou une motocyclette, murmure philosophiquement : « Manière de blancs... »

Ah! si nous pouvions revenir sur nos pas! Hypothèse absurde, je le veux bien. Et pourtant je n'ai jamais pu, pour moi, m'accoutumer à cette idée que la vie humaine ne va toujours que dans un sens, celui de la vieillesse et de la mort. Pourquoi jamais l'inverse? Voilà un perfectionnement que les siècles futurs se doivent d'apporter aux conditions de l'existence terrestre : le rétropédalage. Ou bien encore, il faudrait qu'il y ait dans la vie une ligne montante et une ligne descendante. On pourrait s'arrêter à la station de son choix, ou même revenir



en arrière, comme on le fait dans le Métro, après quelques pourparlers avec la Dame-au-poinçon. Cette notion est tout instinctive et naturelle, si j'en crois la réflexion que j'entendis faire un jour à un bambin de quatre ans. Voyant un bébé nouveau-né, et considérant avec un dégoût non dissimulé l'affreux visage violet de cette étrange créature, il s'écria : « Dis, Maman, est-ce que je serai aussi laid que ça, quand je serai petit ? »

Quand je serai petit, vous me ferez un chapeau pareil, au masculin bien entendu, à la capeline ornée de roses de cette fillette qui n'a qu'un œil (mais combien pénétrant). Alors, avec quelle attention je me regarderai vivre; avec quel soin je tiendrai le journal de mon expérience puérile; avec quelle acuité psychologique j'analyserai mes moindres surprises!

Avec quelle application je tuerai mon bonheur.

Georges-Armand MASSON.






# lettre à la dame QUI VOULAIT "MASQUER"

VOUS voulez, chère Dalinde, "masquer" comme on disait au temps du Président de Brosses et de Casanova, mais je suis bien embarrassé pour vous conseiller. Comment changer l'aspect d'une personne qui chaque jour se transforme et qui, chaque matin et chaque soir, ne s'habille plus mais se costume en odalisque, en maja ou en Martiniquaise.

L'an dernier vous vit avec le tricorne et la jupe en montgolfière des élégantes de Guardi ; Madrilène, vous portiez cet été le châle diapré avec les franges ondoyantes et une dentelle d'écaille piquée au sommet de la tête. Vous avez eu des robes en plumes, en perles, en fleurs, empruntant tour à tour l'aspect d'un Papageno adolescent ou d'une nymphe descendue des

porcelaines de Wedgwood. Hier encore, à Longchamp, vous étiez Chinoise ou Tchèque par le jeu des laines et des soies.



bergère galante.

En quelle contrée, “ où, n'en quel pays ” vous mènerai-je ? Quel album ignoré ouvrirai-je, pour la dame coiffée de cheveux bleus et chaussée de babouches en plumes de colibri, pour la dame aux cent colliers et aux mille ajustements assortis à la couleur de ses caprices.

Je veux d'abord proposer à vos rêveries les trois robes de Peau-d'Ane : la première couleur du temps, la seconde couleur de lune et la tierce couleur du soleil... “ Sa chambre était si petite, écrit le conteur, que la queue de cette belle robe n'y pouvait rentrer. ”

Dans ses Mémoires, apocryphes d'ailleurs, la marquise de Créqui nous décrit deux toilettes assez singulières : l'une garnie de papillons en porcelaine de Saxe, l'autre d'une haute broderie représentant tout un orchestre de singes musiciens, dans le goût folâtre d'un siècle épris des babouins et des magots. La marquise semble trouver ces ajustements fort surannés, mais peut-être,


La belle Impéria

moins sévère, aimerez-vous leur fantaisie.

Ou bien, sous les plus lourds damas, serez-vous la belle Impéria, mêlant aux pourpres et aux violets, l'argent et l'écarlate, toute une opulente symphonie cardinalice, agrémentée de manches fourrées de vair et si lourdes que deux angelots devront les soutenir, et accompagner votre marche accablée par la splendeur.



Camargo.

Préférez-vous représenter la Périchole ? Je vous ferai une robe de mousseline, voltigeant comme un pavot blanc autour de votre torse nu serré dans un fichu de chantilly noir, et semée de bouquets en plumes de perroquet ; à moins que vous ne préfériez les pompons de Piquillo et jeter sur votre épaule une couverture bigarrée.

Que sais-je ? Inspirez-vous de la bergère du Trianon de porcelaine : " frêle, parmi les nœuds énormes des rubans " portant la houlette fleurie et la cage d'où l'oiseau s'est envolé. Cherchons encore dans les vitrines, et soyez la Camargo avec une perruque de soie mauve pareille à une grappe de glycine géante et des paniers de gaze tout fanfreluchés.

Aimez-vous mieux être une dame chinoise ? Vous avez si longuement regardé les panneaux de laque et rêvé de vous y promener accompagnée d'une gazelle, au bord des eaux fleuries... Que votre costume soit vert et bleu avec des éclairs d'argent, de pourpre et d'orange ; vos ongles dorés et votre bouche pareille à un fruit vénéneux, gonflée, luisante et sombre.

Maintenant, choisissez. Que le caprice vous guide ; et puisse, ce soir de fièvre et d'intrigues, l'amour être blotti, tout armé, dans vos falbalas, comme l'abeille au cœur d'une rose à cent feuilles.

George BARBIER.



La Périchole.



# LE PRINCE DE GALLES ET LES INDIENNES

*L'ÉDUCATION INCOMPLÈTE.*

En Angleterre l'éducation des jeunes hommes bien nés commence après leur début mondain. Ils passent quelques années à l'école, où les professeurs leur apprennent les mathématiques, la géographie, l'histoire (de leur pays natal) et un peu de français. S'ils veulent adopter la carrière de Kitchener, il y a des classes spéciales pour l'algèbre, la trigonométrie et l'Euclide. Les autres, qui ne sont pas inspirés par la gloire, prennent leurs grades à l'un des nombreux collèges d'Oxford ou de Cambridge. Plus tard, ces débutants sont libres, et ils commencent à goûter la vie.

✤ ✤

Fortifiés par des bons conseils paternels et maternels, les sous-lieutenants, les rentiers et les ambassadeurs en herbe se lancent. Ils sont des *gentlemen;* leur garde-robe est admirable; comme écuyers ils sont hors concours. Mais il manque quelque chose à leur éducation.

Avec quoi combler cet abîme en miniature? Encore des leçons agaçantes? de la lecture sérieuse? des conversations érudites? Mais non; le remède est beaucoup plus agréable. Le

L'ETERNEL FEMININ

chapitre final (s'il y en a dans la vie) c'est "l'éternel féminin". Une épouse (officielle ou temporaire), une conseillère séduisante; voici la clef du problème. Un moyen pratique et délicieux, en effet.

✣ ✣

Le Roi George et la Reine Mary d'Angleterre, père et mère qui ont ouvert les yeux à la vie réelle, demandent à leur fils, le prince de Galles, de compléter son éducation. Avec la gracieuse permission de ses augustes parents, le jeune Édouard (on l'appelle "David" dans l'intimité du foyer royal) a déjà énormément voyagé. Ce petit "Prince Charmant" a fait la connaissance des Australiennes et des Nouvelles-Zélandaises, qui sont assez jolies. De plus, il a savouré les indigènes des îles de l'Océan Pacifique et celles de la Jamaïque. Aux États-Unis le pimpant "David" a dansé la valse à trois temps avec des belles *New-Yorkers*. Et maintenant le voyageur illustre est aux Indes Orientales, où les femmes ont des yeux remarquables et le caractère bizarre.

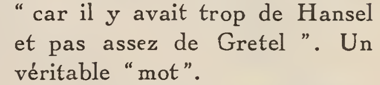
✣ ✣

Bien que les dames du *harem* ne montrent pas la figure à Messieurs les étrangers, le Prince ne sera pas privé de la société féminine. Plusieurs *Rajahs,* par exemple, sont devenus émancipés; et, grâce à l'esprit large du potentat affranchi, la *Ranee* a le droit de faire une révérence devant un visiteur si distingué. *Tempora mutantur...*

✣ ✣

*UN "BON MOT" DU PRINCE.*

Vous vous rappellerez, sans doute, ô lecteurs bien instruits, que le Prince de Galles, fidèle aux vœux de son père et de sa mère, passait quelques semaines à Paris. C'était avant la guerre, et, n'ayant que vingt ans, il était accompagné par son gardien, le très respectable Monsieur Hansel. Au retour de l'élève, le jeune Duc de York, son frère, lui demandait; — "Eh bien, mon vieux, comment trouvez-vous Paris? Très gai?" — "Je ne puis pas vous renseigner, mon cher Albert", répondit lugubrement le pauvre "David", "car il y avait trop de Hansel et pas assez de Gretel". Un véritable "mot".



Heureusement, pendant la présente tournée, il n'y aura rien pour interrompre l'éducation princière. Son Altesse Royale a

causé avec les dames *Parsees* de Bombay, et il a posé des questions aux jeunes filles bavardes de Poonah. Ces enchanteresses, avec la coiffure oléagineuse, ont répondu avec émotion, en se servant de la phraséologie pittoresque des Indes... " Maître de tous les talents ! Seigneur de mille étoiles ! Vous êtes notre père et notre mère, et le protecteur des pauvres ! Impossible de vous renseigner ; Votre Transcendante Majesté sait tout ! " Très flatteur de la part des oléagineuses.



Quand le Prince fait l'aimable aux Mahométanes, celles-ci parlent le suave et sonore *Urdu...* " *I hope you are quite well* ", dit Son Altesse Royale, qui, naturellement, ne sait pas les langues de l'Est, " *Ap ka ghrulam ka dil men umed hai ke ap ka mizaj accha hai* " (dans le cœur de votre esclave il y a l'espoir que votre santé est bonne). Telle est la réponse fleurie.

⚜ ⚜

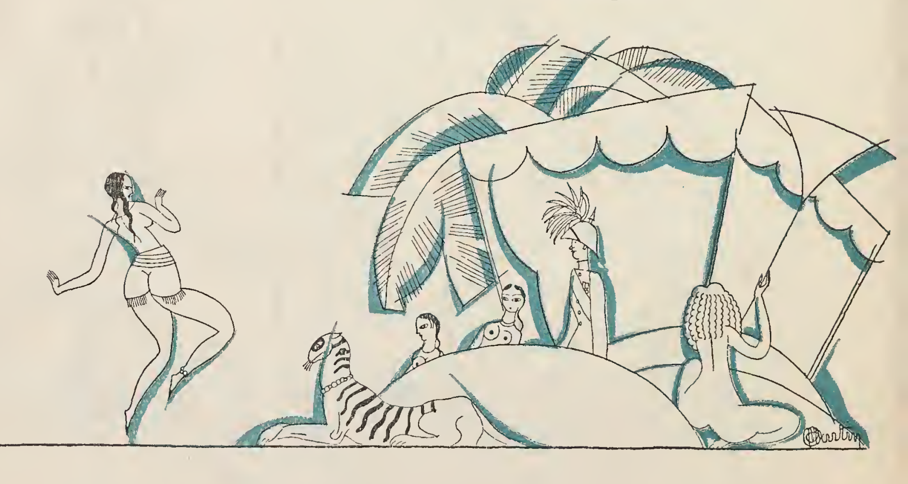
*DANS L'INTIMITÉ.*

L'héritier présomptif à la couronne anglaise est invité par plusieurs *Rajahs* et *Maharajahs* à passer quelques jours à leur grand palais. Puisque ces Princes Hindous et Mahométans sont fort civilisés, ils permettront à leurs femmes et à leurs filles de se promener, causer et danser avec l'hôte distingué. Les Indiennes bien élevées parlent l'anglais ; elles s'abonnent aux journaux illustrés londoniens ; elles ont beaucoup de goût pour la lingerie parisienne. Sans doute, le Prince " David " et ces Princesses aux yeux limpides, aux pieds mignons, et aux mains délicates et souples, s'intéresseront. Peut-être le blond visiteur aura-t-il un béguin pour une de ces brunes exotiques ? Peut-être déjà ?... Qui sait ?...

⚜ ⚜

L'éducation du Prince ne s'arrête pas aux Indes. Le *globe-trotter* royal mettra à l'étude les divinités de Cachemire (qui sont pâles et fines), de la Péninsule Malaise, de Ceylan et du Japon. Éducation complète...

George Cécil.





# LES TISSUS
## DE
# RODIER

## Pour la prochaine Saison d'été

OU DU MOINS QUELQUES-UNS D'ENTRE EUX AYANT SERVI A IMAGINER PLUSIEURS TOILETTES FAITES ENTIÈREMENT AVEC CES TISSUS



## ENSEMBLE

## Neuf modèles avec l'indication des tissus dont ils sont faits

# LA MODE ET LE BON TON



"Croyez-vous que la tarlatane soit admise pour le bal des H...? En tous cas, comme j'ai quatre bals costumés en deux semaines, je ne vais sûrement pas faire la dépense à chaque fête d'un costume de deux mille francs, cela, je vous l'assure, chère amie."

— Avec qui faites-vous l'entrée chez les B..?"

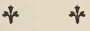
— Moi, je fais partie de l'escorte de la Princesse K..., ce sera étonnant, mais nous ne voulons rien dire à l'avance; c'est une surprise!..."

Et ainsi de suite, à chaque jour et à chaque heure, dès que les gens d'une même coterie se rencontrent, que ce soit au théâtre ou au thé d'une amie, car en réalité il ne s'agit que de bals costumés ou masqués. L'important pour une entrée, est de mettre tout le monde d'accord; or, en la matière, c'est bien la chose la plus difficile, étant donné que la brune un peu forte ne veut à aucun prix de ce que voudra la blonde, grande et mince!

Le domino est assez apprécié par ceux qui en possèdent et qui veulent l'utiliser, mais la maîtresse de maison préfère "le costume"; aussi l'idée nouvelle de cette année, consistant à indiquer sur la carte d'invitation la matière dans laquelle on doit faire son costume, est-elle une très heureuse idée, puisqu'ainsi on sait que le choix se fera entre la tarlatane, le calicot ou le papier... ô joie de ceux qu'affolait la pensée d'un costume ruineux!

En dehors de la préoccupation des bals du Carnaval, on danse et redanse chaque soir dans certains dancings chic: il n'y en a qu'un par mois, ce qui peut vous paraître drôle, mais c'est ainsi : on adopte l'une de ces salles durant un mois, au bout duquel ladite salle est désertée pour donner la préférence à la salle voisine, c'est-à-dire la porte à côté!...

Les surprises-party sont également un passe-temps de la société à la mode; l'amusant est que rarement la personne visée se formalise de ce procédé; car, enfin, quand dans le silence de son petit salon, on lit ou cause à deux ou trois au plus avec l'idée de s'en aller bientôt coucher, et qu'une invasion de trente *masques* brise la consigne et s'installe pour danser en bousculant tous vos meubles, il faut bien avouer que c'est seulement l'invocation du "grand chic" qui peut triompher du mouvement de mauvaise humeur bien excusable de l'hôtesse. Mais rassurez-vous, elle ne l'a pas, ce mouvement, la femme bien élevée, et c'est justement ce qui doit faire notre admiration : dût-elle vous maudire "in petto" elle gardera, jusqu'à cinq heures du matin, ce sourire charmant qui est dans son visage ce que peut être l'éventail dans la main de la grande coquette!



Pour ce qui est de la mode, rien de nouveau à signaler, attendu que ce n'est que

dans un mois que nous choisirons ce que nous voulons pour le printemps.

Mais il y a des privilégiées, celles qui sont admises à voir les collections en même temps que les importateurs et qui déjà ont commandé soit un tailleur, soit une blouse qui sera la note dominante de la saison.

Ainsi nous avons un aperçu de ce que sera notre silhouette de l'été, et nous pouvons en tirer des conséquences importantes.

Nous savons que la cape sera plus en vogue que jamais, que la blouse dépassera de beaucoup la taille ainsi que la généralité des ceintures, et nous savons que, suivant en ce cas le goût de la jolie Madame J. Porel, la belle-fille de notre grande Réjane, nous aurons une série de petits jerseys de coton de toutes les couleurs, qui s'assortiront avec les jupes et les capes que notre fantaisie aura élues d'ici un mois.

Nous savons aussi que nos chapeaux seront si grands que nous ne pourrons que difficilement monter en voiture fermée; la garniture en sera si peu chargée que la plupart du temps nous n'aurons qu'une couronne de fleurs, de ruban en torsade ou de fruits mêlés à des plumes de coq. De voile? Point, sinon sur le côté d'une forme qui est retroussée de l'autre côté; et surtout, ce qui sera très nouveau, ce sera d'avoir des pailles, des crins et des crêpes tendus, laissant la passe transparente; d'où un reflet sur les yeux absolument ravissant. Et puis... et puis... et puis, beaucoup d'autres choses que nous vous dirons quand le moment sera venu!

Ne croyez pas que nous aurons des ombrelles: non. Il sera encore très chic de se brûler au soleil; et les jolis bras paraîtront encore plus jolis quand ils seront couleur d'amande grillée.

Ne croyez pas non plus que vous aurez des manches à vos robes du soir... les robes de jour auront tout mangé... certaines seront si longues qu'elles traîneront par terre; d'autres manches feront des capes ou des manières de capes, dans le dos seulement.

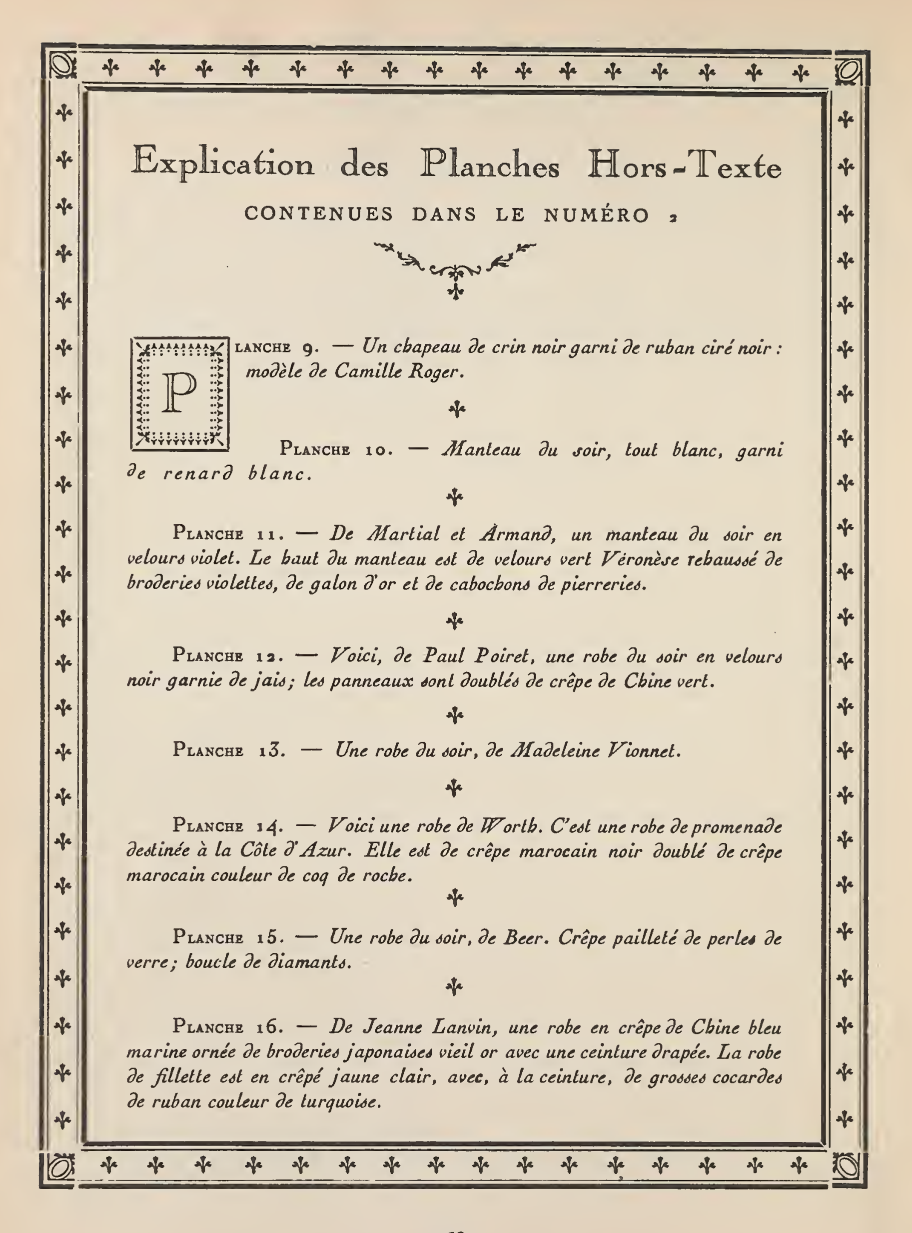
Pour danser, vous n'aurez plus de dos au corsage, alors que par devant, votre décolleté sera si peu marqué que certain lamé passera au ras du cou. Le jeu des bandelettes en jais ou en cristal retenant aux épaules les deux pointes, sans que cela se voie, sera un jeu très subtil.

Maintenant, il faut vous dire que le déshabillé d'antan (il y a seulement cinq ans) est si malade que je le sens prêt à trépasser... dans sa lutte avec le pyjama, sans nul doute il reçut un coup mortel, car, c'est à peine si une ou deux de ces vaporeuses mousselines des drapés en peplum et le plus souvent de la couleur de la chair, font une timide apparition au milieu de centaines de trotteurs d'après-midi!

Est-ce à dire que nous restons moins chez nous? Que nous sommes moins coquettes?

Non, rien de tout cela, mais nous menons une existence plus active; moins de temps est consacré à la chaise longue, et toutes les fois où nous sommes obligées de recevoir avec le chapeau sur la tête, nous ne le disons pas.

Jeanne Ramon-Fernandez.



# Explication des Planches Hors-Texte

CONTENUES DANS LE NUMÉRO 2

PLANCHE 9. — *Un chapeau de crin noir garni de ruban ciré noir : modèle de Camille Roger.*

PLANCHE 10. — *Manteau du soir, tout blanc, garni de renard blanc.*

PLANCHE 11. — *De Martial et Armand, un manteau du soir en velours violet. Le haut du manteau est de velours vert Véronèse rehaussé de broderies violettes, de galon d'or et de cabochons de pierreries.*

PLANCHE 12. — *Voici, de Paul Poiret, une robe du soir en velours noir garnie de jais; les panneaux sont doublés de crêpe de Chine vert.*

PLANCHE 13. — *Une robe du soir, de Madeleine Vionnet.*

PLANCHE 14. — *Voici une robe de Worth. C'est une robe de promenade destinée à la Côte d'Azur. Elle est de crêpe marocain noir doublé de crêpe marocain couleur de coq de roche.*

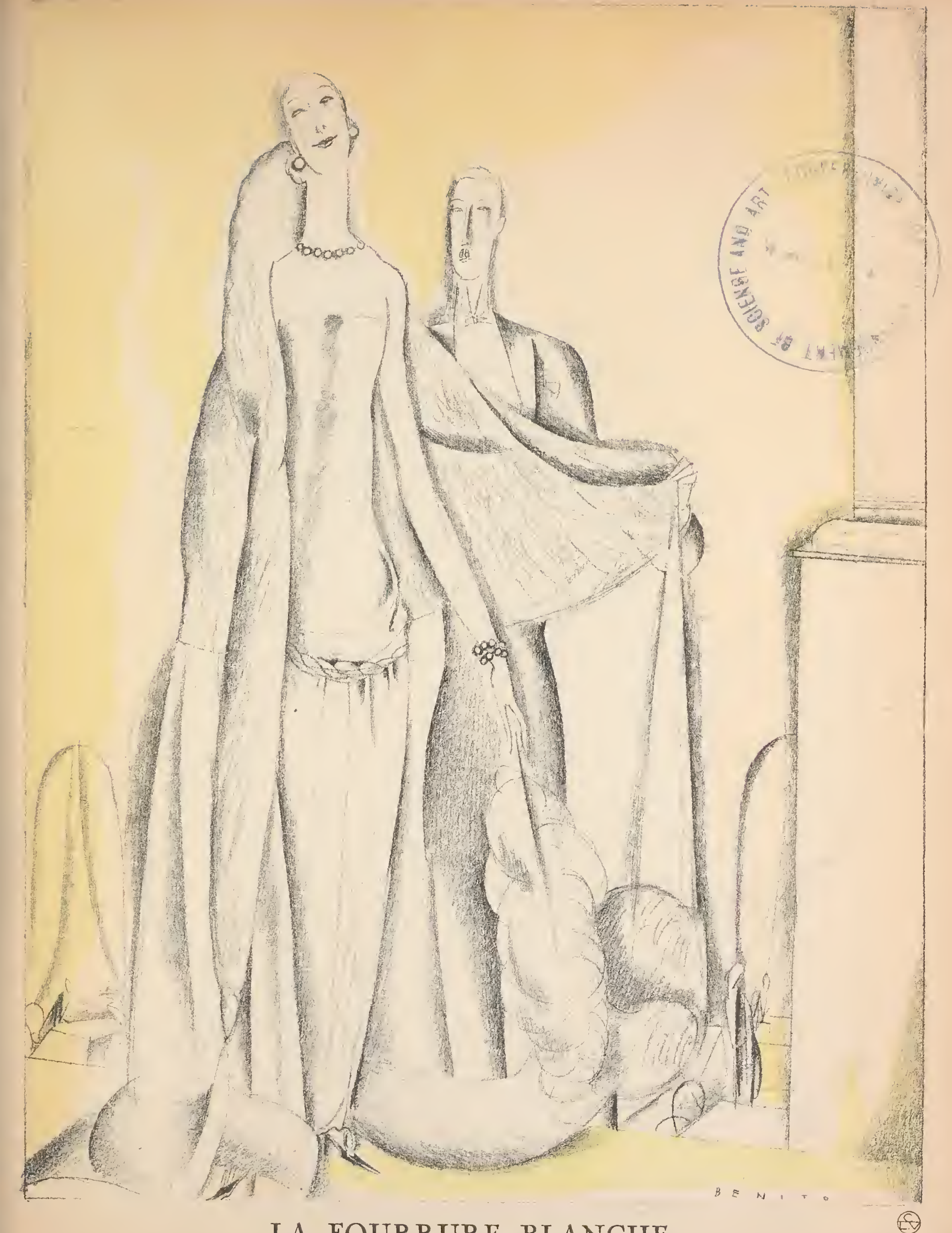
PLANCHE 15. — *Une robe du soir, de Beer. Crêpe pailleté de perles de verre; boucle de diamants.*

PLANCHE 16. — *De Jeanne Lanvin, une robe en crêpe de Chine bleu marine ornée de broderies japonaises vieil or avec une ceinture drapée. La robe de fillette est en crêpé jaune clair, avec, à la ceinture, de grosses cocardes de ruban couleur de turquoise.*



LA JEUNE LOCRIENNE

CHAPEAU DE CAMILLE ROGER




# LA FOURRURE BLANCHE

MANTEAU POUR LA COTE D'AZUR



LA LOGE D'OPÉRA

MANTEAU DU SOIR, DE MARTIAL ET ARMAND



EN PLEIN CŒUR

ROBE DU SOIR, DE PAUL POIRET




DE LA FUMÉE

ROBE DE MADELEINE VIONNET




## L'AVERSE INTEMPESTIVE

ROBE POUR LA COTE D'AZUR, DE WORTH



LE JAZZOFLUTE

ROBE DU SOIR, DE BEER




"VOUS ÉTIEZ HAUTE COMME ÇA"

OU

ÇA NE NOUS RAJEUNIT PAS

ROBE D'APRÈS-MIDI ET ROBE DE FILLETTE, DE JEANNE LANVIN



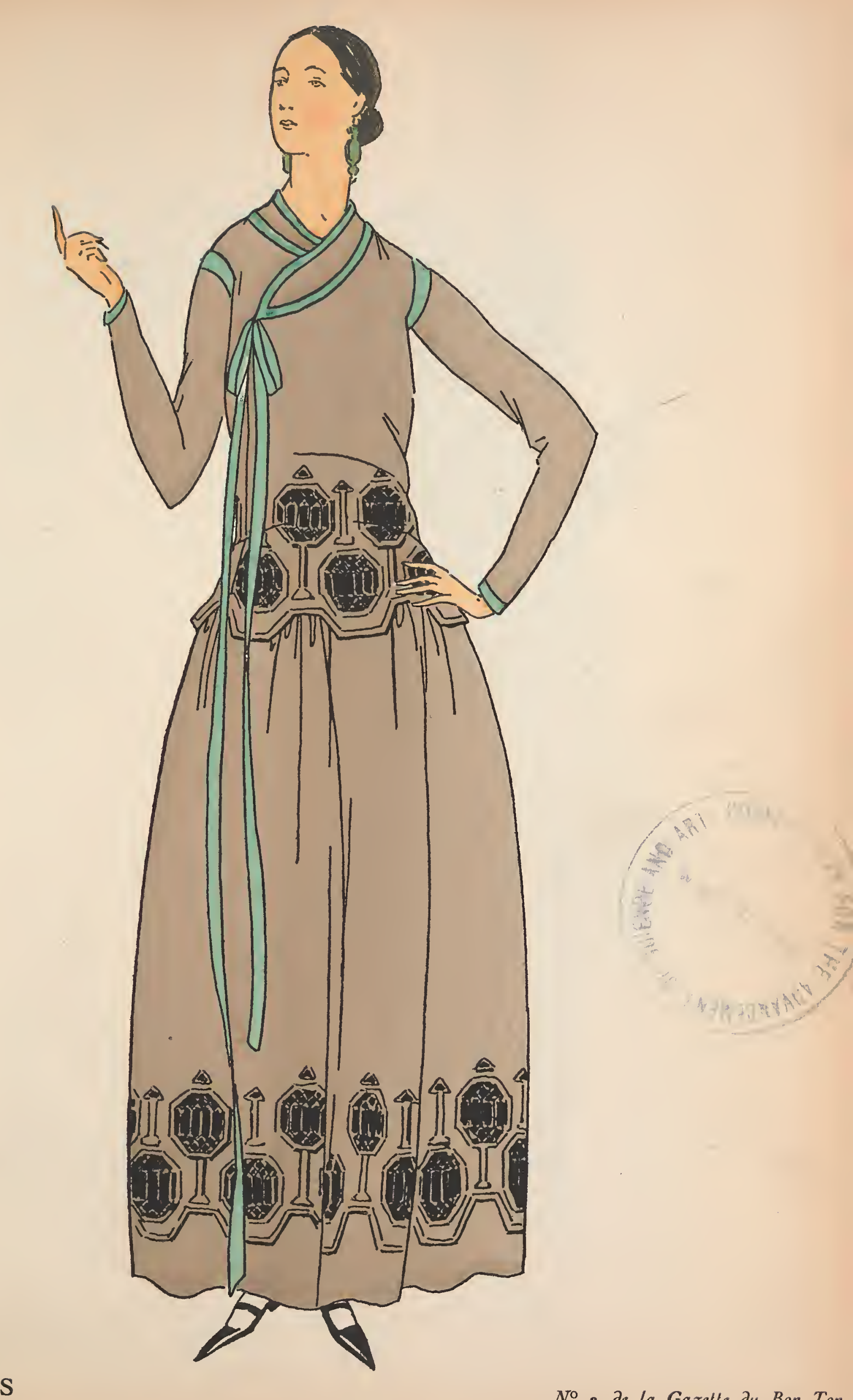
FILS TIRÉS SUR TRANSPARENT

*Nº 2 de la Gazette du Bon Ton*
*Année 1922. — Croquis Nº IX*



OTIFS GRILLAGÉS

*N° 2 de la Gazette du Bon Ton*
*Année 1922. — Croquis N° X*



FILS TIRÉS BRODÉS
SUR TRANSPARENT

*N° 2 de la Gazette du Bon Ton,*
*Année 1922. — Croquis N° XI*




*A GAUCHE :* APPLICATIONS SUR SERGE DE MORCEAUX DE DRAP FIXÉS PAR UNE PERLE. — *A DROITE :* APPLICATIONS SOUTACHÉES SUR CREPELLA

*N° 2 de la Gazette du Bon Ton Année 1922. — Croquis N° XII*

DAVID




ASHAFLORA

*N° 2 de la Gazette du Bon Ton*
*Année 1922. — Croquis N° XIII*



BRODERIE DE LAINE
SUR KASHA

*N° 2 de la Gazette du Bon Ton*
*Année 1922. — Croquis N° XIV*



ERGE GALONNÉE

*N° 2 de la Gazette du Bon Ton*
*Annee 1922. — Croquis N° XV*



SERGE HINDOUE

*Nº 2 de la Gazette du Bon Ton*
*Année 1922. — Croquis Nº XVI*



# AMÉRI
# CAINES

CAROLINE, de Boston, Mary, de Philadelphie, Doroty, de New-York et vous toutes qui avez traversé les mers pour venir prendre une tasse de thé au Ritz, avec des *buns* grillés et de la marmelade, comme je

vous aime ! Je ne comprends pas cet absurde chauvinisme : " Paris aux Parisiens ". Car enfin si vous n'étiez pas là, Caroline, de Boston, Mary, de Philadelphie et Doroty, de New-York, Paris ne serait pas Paris et je ne le reconnaîtrais plus. C'est bien grâce à vous qu'il y a ce bruit de volière dans la galerie, que les maîtres-d'hôtels sont encore un peu respectueux, que le bottier d'à côté fait des souliers pointus à talons rouges et que ce jeune homme, cintré par le tailleur du quatrième (même place), ne désespère pas d'avoir un jour sa Rolls devant cet hôtel où il arrive à pied. Doroty, vous souvient-il de la saison passée où je vous ai accompagnée rue de la Paix et où j'ai vu défiler, tour à tour, à l'automne, toutes les collections d'hiver ? Chaque nouvelle robe, lisse et sombre, qui pouvait plaquer à souhait vos hanches plates, vous excitait. Et vous disiez :

— Celle-là est réellement très jolie. Les modèles qu'on nous envoie à New-York sont différents.. Oh ! la taille baisse... comme le dollar... Vraiment vous allez encore baisser la taille, Madame la couturière ?

Puis vous êtes repartie pour New-York. J'ai reçu des lettres où vous me racontiez des réceptions, qu'il faisait très froid à Riverside-Drive, et que les derniers mariages où vous aviez assisté étaient extraordinairement magnifiques. Un jour, vous avez annoncé votre retour, Doroty. Je vous retrouve, avec une peau de panthère sur les épaules, un chapeau bien enfoncé dont le voile ne laisse voir que votre nez mince et votre menton volontaire. Vous revenez au seuil du printemps comme un oiseau habituel et vous relancez dans la volière de la place Vendôme votre pépiement coloré :

— " Oh ! vous êtes très bien cette fois ; vous avez un visage plus gonflé que l'an passé. Vous êtes reposé n'est-ce pas ?.. Oh ! si vous saviez comme il faut que j'achète des choses ! Et le théâtre ? On joue de belles comédies. Il faut y aller. On a écrit que M^lle^ Renouard était si bien vêtue !... Qui l'habille ?.. Il faut la voir. Mon mari est réellement très occupé, il est resté aux affaires. Il ne viendra que dans deux mois... "

Les désirs qui s'étaient assoupis derrière votre front à New-York, réveillés par Paris, se bousculent et sortent sans ordre avec de petits cris. Ce sont ces désirs couvés outre-mer qui font tant de bruit autour des tables à thé, se cognent aux vitres ensoleillées et égayent nos vieux cœurs. Vous nous distrayez, Caroline, Mary, Doroty, avec de belles images. Vous dites : — " Mon frère est demeuré dans le Sud où il a une ferme avec soixante-dix mille canards et cent vingt mille poules " et l'on évoque une immense omelette dorée couvrant un département. Vous ajoutez : " Mon époux est à son *building* ". Et un gratte-ciel se dresse aussitôt avec ses trente-deux étages de téléphones, de


CHASTEL

globes laiteux, de dactylographes aux lèvres d'enfant, jouant leur symphonie de chiffres sur leur petit orchestre Remington. Vous nous entraînez chez le bottier et on reconstitue, rangés dans la malle spéciale, les quarante et une paires de souliers effilés que jamais une tache de boue ne ternit... (Comme vous m'avez méprisé un soir où je n'ai pas trouvé de voiture quand la vôtre était indisponible!..)

Caroline, Mary, Doroty, un printemps sans vous ne serait plus un printemps de Paris... Eh quoi? vous ne m'apprendriez plus que ce grand garçon aux épaules athlétiques, à la mâchoire glabre, est le fiancé de la maigre Bessie dont les parents sont les rois de l'Arizona, qu'il est lui-même très riche, mais qu'il parle mal avec un horrible accent ; vous ne me conduiriez plus chez l'antiquaire pour trouver un paravent étroit et haut en laque rouge (ce qu'on ne trouve pas) ; vous n'auriez plus pour moi ces prévenances, ces attachements d'une saison et tout en même temps ces *flirts* multipliés qui me donnèrent les premières fois l'envie de vous battre — ce que je ne fis pas, crainte de votre passion. Eh quoi, je ne participerai plus à vos courses gaspilleuses, je cesserai de connaître la mode selon votre goût, les portiers stylés, les magasins ordonnés et je ne tournerai plus vos portes de magasins-coffre-fort, ô Cartier ! ô Lacloche !

Caroline, Mary, Doroty et vous toutes si réfléchies dans votre folie, je vous aime. Lorsque je vous ai offert un livre vous ne l'avez jamais coupé, vous ne m'en avez jamais parlé. Comme c'est doux !

Gérard Bauër.




# Gentil Coq'licot Mesdames

C'EST une vieille chanson de France qui nous revient à la mémoire, tous les ans, aux premiers beaux jours : fine, et tendre, et printanière, une chanson pour petites filles d'autrefois, quand il y avait encore des enfants :

*J'ai descendu dans mon jardin*
*Pour y cueillir le romarin...*
*Gentil coq'licot, mesdames,*
*Gentil coq'licot nouveau...*

Voyez-vous bien le paysage? Un joli pré, bordé de peupliers tremblants, avec un clocher dans le fond, des barrières blanches autour des pâturages, un fin ruisseau entre des saules, et sur le tout un ciel limpide où glissent de légers



moutons. Il y a des jeunes filles, descendues du château voisin, qui baguenaudent en attendant l'heure du thé. L'une herborise, l'autre court après les premiers papillons, et, dans son petit filet de gaze verte, si elle attrapait l'oiseau bleu? La troisième pêche à la ligne dans le ru bruissant, où, à travers l'eau transparente, elle voit les goujons malins virevolter par bancs frétillants, et filer la truite indocile. Le jour est trop clair, elle ne prendra rien. Mais l'eau est jolie, avec ses replis qui la moirent et ses gentils cailloux polis. Près de la patiente pêcheuse, l'indolente Délie, qui aime à ne rien faire, entretient de vagues pensées. C'est à savoir si son cousin le hussard viendra passer sa permission aux champs. — « Ça ne mord pas, répond Passerose : ils viennent regarder le bouchon, et... bon! voilà ma ligne embrouillée... ! » — Et Délie : « Ils sont tous les mêmes. Il y a un tas de femmes dégoûtantes dans ces garnisons... »



— « C'est très amusant, dit Francine. On fait deux pas sur le côté, puis un corte, mais imperceptible, presque sur place ; une intention... Et puis, à la volonté, un pas de double... »

— « Moi je ne danse plus, explique Mary. Depuis que l'archevêque a défendu le shimmy... Il n'y avait que cela de drôle. Maintenant, autant la polka ! »

— « Où est Suzon ? »

— « Elle écrit à son fiancé. » — « Franchement, il te plairait, toi ? » — « ........ »

— « Et Silvanire ? On ne l'a pas revue depuis le déjeuner... » — « Elle fait bande à part. Une idée comme ça. Elle dit qu'elle aime la solitude. Tout à l'heure nous la retrouverons sur la terrasse, un livre à la main. Elle lit beaucoup, c'est une pose. Moi, je trouve que lire, c'est d'un genre !... »



Bras dessus, bras dessous, voici Juliette et Simone. Elles passent, en parlant à voix basse, échangeant les secrets du cœur. Vous voulez savoir à quoi rêvent les jeunes filles ? — « ...de mousseline de soie, avec des manches bouffantes, le fichu croisé... on voit

les épaules... » — « Et lui ? » — « Le mariage s'est fait à la campagne... il était en gris... mais tu sais, j'étais très émue, et... »

Voilà la cloche au loin. C'est pour annoncer le goûter. Les jeunes filles rentrent doucement au bercail. Silvanire est venue les attendre à la petite grille. Elle est appuyée sur la balustrade, entre deux troènes. Mince, blanche, toute claire sur le grand ciel pâle. Il y a longtemps qu'elle cherchait cette attitude. Elle est, ma foi, très réussie. Quant à savoir ce qu'elle pense, Silvanire...

*Gentil coq'licot, mesdames,*
*Gentil coq'licot nouveau !*

Nicolas BONNECHOSE.






# OMBRELLES ET CHAPEAUX

DANS Aristote, au célèbre chapitre des chapeaux, savoir s'il y est fait mention de cette querelle des grands, petits et moyens chapeaux qui préoccupa quelques bons esprits sans compter tant de têtes folles; et savoir, surtout, ce que pensait



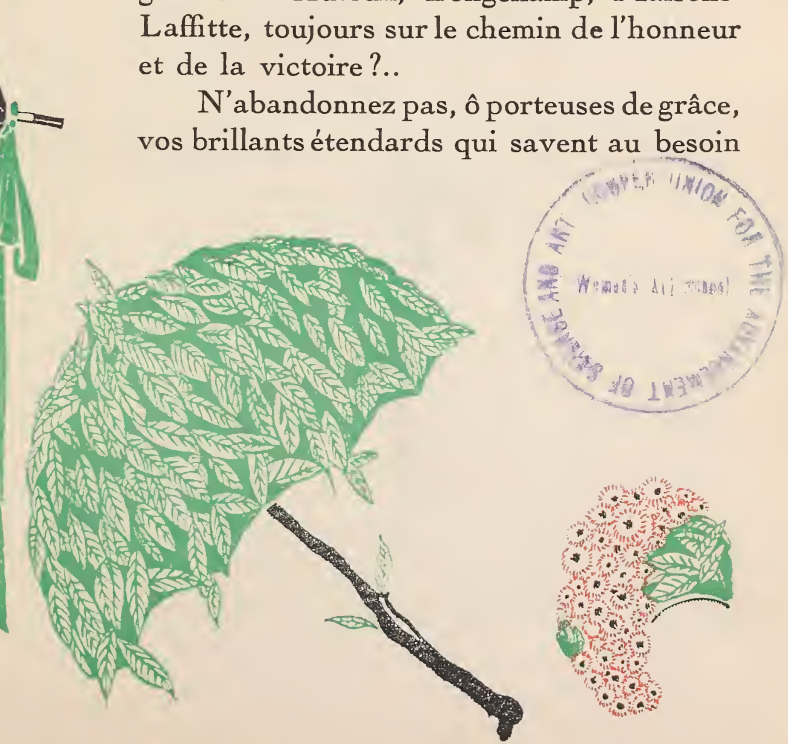
sur la question ce grand philosophe ? Ce qu'il y a de certain, c'est que le chapeau de M^lle^ de Montpensier, s'il eût été moins grand, comme l'a dit, paraphrasant Pascal, M. Henri Bidou, la Fronde était peut-être évitée. Sujet pour les historiens d'établir les rapports qu'il y a entre la taille des chapeaux et la tête qu'ils renferment, et de rechercher si la grandeur de ceux-là ne s'exerce pas en raison inverse du volume de cervelle coiffée, comme il semblerait résulter d'exemples illustres : Louis XI, par exemple, et Napoléon I^er^, ces grands esprits qui portaient de petites coiffures, opposés à François I^er^ dit « Foi-de-Gentilhomme » qui en portait d'immenses.

Moi, je suis avec les grands esprits pour les petits chapeaux. J'ai calculé mathématiquement que le maximum de surface découverte était toujours fonction du minimum de volume couvrant. Et je dois l'avouer : ce que j'aime le mieux dans les chapeaux, c'est le visage qui est dessous.

Croyez-moi, vivent les petits bords ! Un chapeau qui me cache les yeux de la femme que j'aime n'est pas un chapeau ; c'est un bourreau. Quand je veux embrasser ma maîtresse et que je suis obligé, pour trouver ses lèvres, de renverser sa tête en n'évitant qu'ainsi les embûches d'une cruelle armature, je constate avec les philosophes que la grandeur est souvent un obstacle à la félicité.

Que si le soleil arde cet été, ne regrettez pas pour cela vos grands bords ! pour quoi donc sont faites les ombrelles ? Renonceriez-vous à balancer et promener dans les nues rajeunies et bleues ce drapeau de l'élégance, ce gonfalon de votre grâce porté jusques aux cieux au-dessus des têtes, par les plaines de Chantilly, les champs glorieux d'Auteuil, Longchamp, Maisons-Laffitte, toujours sur le chemin de l'honneur et de la victoire ?..

N'abandonnez pas, ô porteuses de grâce, vos brillants étendards qui savent au besoin



(ce que feraient malaisément les nôtres) devenir armes offensives, comme il advint en l'un de ces champs de bataille dont nous parlions plus haut de l'ombrelle de M^lle Jane Renouardt. Elle trouva, rompue, dans le premier choc une fin mémorable. Ce sont de moins héroïques ombrelles que nous vous proposons aujourd'hui. Assorties au chapeau, cela est pour environner d'un charme double, par la répétition et l'allusion, votre visage. A moins que vous ne préfériez de mettre, comme ci-dessous, votre ombrelle sur votre tête.

de VAUDREUIL.






# LA GUERRE A TORQUATE

*Les pages suivantes concernant les singularités de l'Ile Torquate — cette île assez délicalement posée sur l'eau — ont été égarées et retrouvées dans des circonstances assez communes en ce temps où l'on perd familièrement sa fortune dans une voiture automobile de louage. Ces pages ayant paru inutilisables à la personne qui les trouva, celle-ci, espérant une récompense que nous oubliâmes de lui offrir, céda, en nous les rendant, à un geste assez humain. Dont acte.*

La guerre à Torquate s'améliore d'année en année. Elle n'interrompt point la vie publique et pour l'ordinaire attire, à proximité du champ de bataille, les plus extraordinaires baladins que l'on puisse imaginer.



A Torquate, la guerre est toujours civile. On la considère comme une grande fête nationale qu'il faut célébrer une fois l'an pour satisfaire aux goûts traditionnels des hommes et pour enrichir annuellement l'histoire du pays d'une page où l'on célèbre les qualités d'endurance de la race, son courage, son énergie et son aptitude à profiter des plus récentes découvertes de la Science.

Durant toute l'année, l'ingéniosité des savants de Torquate s'applique à découvrir des appareils extraordinaires, uniquement dans le but de servir à la mise en scène de la lutte,

car pour d'autres buts ils sont inutilisables. La malice du jeu consiste à donner aux adversaires en présence des appareils perfectionnés d'une incomparable beauté plastique, mais dont personnne ne connaît l'usage. Ces appareils adroitement posés dans les champs, aux abords des places fortes que l'on reconnaît aisément grâce à des signes conventionnels et aux descriptions littéraires des feuilles locales, font pâmer d'admiration les amateurs d'héroïsme et leurs épouses.

A Torquate, l'armée est représentée par deux soldats, portant chacun un costume différent : les deux ennemis. Ce sont eux qui font la guerre. Ils sont entretenus avec le produit des souscriptions nationales et des aumônes déposées dans des urnes spéciales, en forme de tirelires que l'on casse avec enthousiasme le jour de la déclaration de guerre.

Pour déclarer la guerre, on place les deux soldats dos à dos, l'un tourné vers le nord, l'autre vers le sud. A un signal donné, les deux adversaires partent chacun dans leur direction, avec un air inspiré qui donne à cette cérémonie banale une allure farouche d'une poésie saisissante. On les abandonne à leur sort et les réjouissances s'organisent. L'arrière, représenté par toute la population de Torquate, en profite pour se livrer aux jeux les plus divers. Des acrobates sillonnent le ciel de même que des étoiles filantes, et des danseuses tournent sur les






prairies, leurs jupes arrondies comme le dôme d'un minuscule manège de chevaux de bois. Des musiques éclatantes rythment l'allégresse populaire et bourgeoise. Parfois les réjouissances prennent un aspect confidentiel et les habitants du pays méprisent tout ce qu'on a pu leur conter de bien sur la pratique des bonnes mœurs. C'est durant l'époque de ces saturnales que les familles les mieux unies se désagrègent pour se reconstituer par la suite sur d'autres thèmes, plus au goût du jour.

Mais les deux guerriers, sur le sentier de la guerre, après une journée de marche dans la direction qui leur fut indiquée, commencent réellement à s'intéresser à la question : ils se cherchent. Car tout est là. A Torquate, la règle du jeu de la guerre consiste à chercher son adversaire. Toute la population se met de ce jeu. On prend parti, tantôt pour le bleu, tantôt pour le blanc.

— "N'avez-vous pas vu?..." demande l'un.

— "Oh! dit un quidam, je crois bien l'avoir vu derrière cette maison."

L'on rit. Car en temps de guerre, on rit facilement, et tout devient spirituel. Et les deux aventuriers, sans armes, se poursuivent. La sueur ruisselle le long de leurs joues; ils s'arrêtent souvent pour casser la croûte et chercher une cachette avantageuse afin de sommeiller en paix, avec la certitude de n'être point découvert.

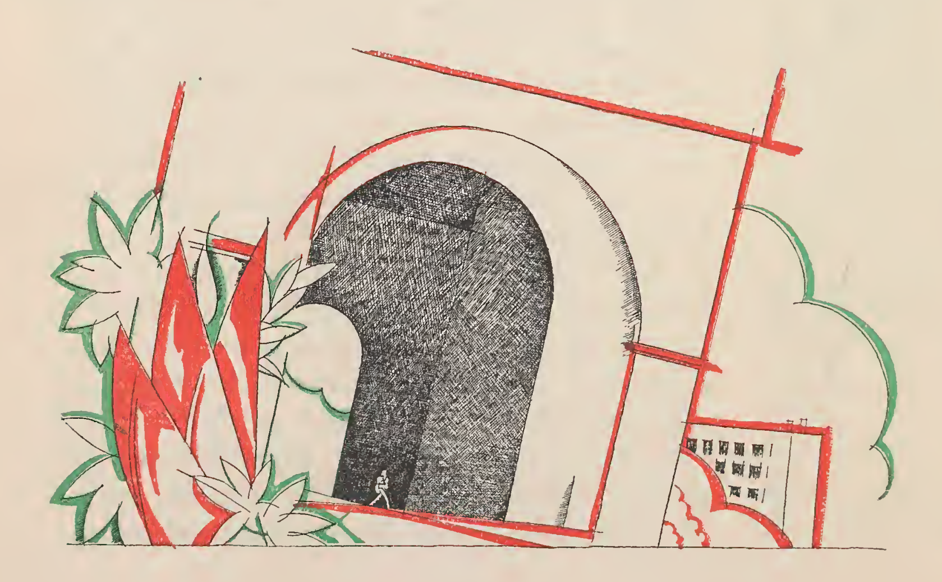
Il suffit de ces deux hommes qui se cherchent

pour exciter toute la vie sociale d'un pays. L'un arrête les trains en marche d'un geste s'il pense trouver dans un compartiment son adversaire, l'autre pénètre dans la chambre où Adèle repose du sommeil de l'innocence. Les parents l'accompagnent d'ailleurs une lampe à la main.

Et la campagne se poursuit aux sons des accordéons, des orgues et des ocarinas. Un bruit merveilleux ébranle l'île qui tourne sur elle-même comme un manège, dont on ne ménagea point l'or dans la décoration.

Jusqu'au jour où l'un des deux ayant trouvé l'autre par surprise, la guerre est terminée. Alors le vaincu endosse le costume du vainqueur. L'île arrête sa giration, les musiques se taisent, et tout redevient comme c'était avant, aussi calme, aussi pur, avec des chants d'oiseaux d'un archaïsme délicat.

PIERRE MAC ORLAN.






É T O F F E S   D E   B I A N C H I

# OU SYMPHONIE DES TISSUS

Les belles étoffes se marient aux parfums dans la mémoire des joies subtiles. Leur commune superfluité les rend également nécessaires à l'harmonie du corps et à sa souveraine liberté. Le parfum est l'évaporation de la chair désirée, et en même temps, par je ne sais quelle contradiction troublante, il est le halo matériel de la grâce et comme son alourdissement. Pareillement, les étoffes rares sont le parfum de la toilette, le libre commentaire de ses lignes, elles l'enlèvent et la libèrent dans l'éther de la fantaisie ; et d'autre part elles la précisent, lui donnent du poids, captivent l'attention flottante par leurs hiéroglyphes mystérieux qui ne prennent un sens que lorsque les mouvements du corps les animent, comme l'encre sympathique n'est déchiffrée qu'à la lumière.

Ce rapprochement me vint l'autre jour comme je regardais les étoffes de Bianchini. Ces tissus illustrés comme des livres précieux, à la souplesse végétale, aux reflets aquatiques ou à



la mate netteté de terre à sculpter, s'étendaient autour de moi pareils aux instruments d'un grand orchestre au repos : quelle symphonie ma fantaisie allait-elle composer, en attendant que cette matière généreuse et docile informât les vivantes statues d'un jour ou d'un soir? Mais en vérité ces étoffes se suffisent à elles-mêmes. Elles satisfont délicieusement les sens. Chacune d'elles est indépendante et complète comme un tableau.

Et d'abord les tons sont d'une richesse étourdissante. Aucun ne domine et toute la gamme est représentée, depuis les tons de cachemire fondus, touffus et harmonieux comme une description d'*Atala,* jusqu'aux rouges et aux bleus tranchés de telles fleurs qui se détachent sur un fond uni d'une façon qui leur donne l'air d'éclater. Il en va de même pour les tissus lamés, dont l'effet est plus direct et plus attendu, mais où l'on s'est plu cette fois à faire jouer la grave sonorité du cuivre. Afin de réaliser une nuance dans sa pureté, on n'a point négligé les soins les plus minutieux : je note, par exemple, une pièce d'*éclatante* marine imprimée dont la couleur a été enlevée sur la surface correspondant aux impressions, pour laisser aux

tons imprimés toute leur fraîcheur. Les dessins s'unissent aux couleurs dans un rythme délicieux. Ainsi, l'idée charmante d'imprimer un motif de dentelle permet, quand le dessin est noir imprimé sur un fond corail, d'interpréter les motifs grecs d'une manière à la fois précise et fantaisiste. En général, la combinaison des lignes et des dessins soutient les tons et les accuse, comme fait pour les images la texture d'un récit. Mais je m'en voudrais de ne pas signaler une trouvaille charmante : la régularité monotone d'un damier est rompue de place en place par des rectangles qui allègent le motif en déroutant l'habitude des yeux. De même, des dessins géométriques d'un pur classicisme s'égarent soudain en des lignes cocassement indépendantes.

L'art des étoffes a ceci de remarquable que l'effet des dessins et des couleurs dépend étroitement non seulement de la qualité du tissu, mais aussi des valeurs que nous révèlent le



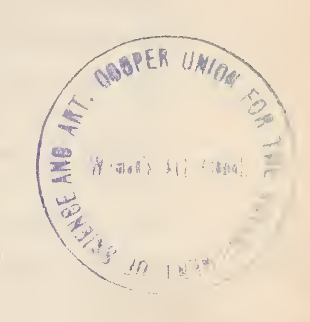


toucher. Par exemple le voile *otarie,* par ses reflets humides, donne une transparence singulière aux fleurs et aux motifs qui le garnissent ; mais sitôt que nous le caressons, sa surface glissante et glacée, qui ressemble à celle des ballons d'enfants, nous donne une impression de légèreté qui s'unit à l'effet de transparence, aux images aquatiques et à je ne sais quelle odeur d'étang pour composer une symphonie exquise où chaque sens joue sa partie. Il est également certain que le parfum de Grèce dont j'ai parlé plus haut m'eût semblé moins pur si la consistance rugueuse du tissu, appelé *crêpe antique,* ne m'eût fait penser à certaine terre de potier. Un exemple encore des heureux effets de la qualité des étoffes : sur de la mousseline *madona* transparente sont appliquées des bandes de pékin sur lesquelles on voit les mêmes fleurs que sur la mousseline ; les fleurs de la mousseline sont effacées, celles du pékin ressortent avec éclat, et voilà une transposition singulièrement juste d'un rythme musical de temps forts et de temps faibles.

RAMON-FERNANDEZ.







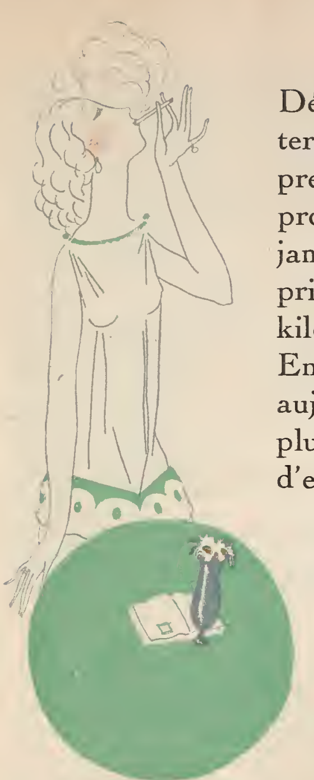

# B L O U S E S

Il a dû se produire cette nuit, pendant que nous dormions, un bouleversement dans les lois de la pesanteur. Une blonde comète aux cheveux dans le dos, peut-être, qui est passée là, tout près de nous, et voilà notre globe terraqué tout détraqué... Voyez l'Arc de Triomphe, là-bas, tout bleu, tout flou, qui oscille dans le poudroiement de ce clair midi. Un instant encore, et il va s'envoler. Jamais je ne m'étais aperçu jusqu'ici que l'Arc de Triomphe fût sculpté dans de la fumée de cigarette. Et ces arbres, et ce jet d'eau !... Remarquez : ils ne sont pas comme d'habitude, ils ont la forme de parachutes, ils se déploient, ils s'épanouissent, et puis, en se gonflant de ce bon vent frais qui sent l'ananas, ils se recueillent un instant, déjà détachés de la terre, avec ce léger balancement qui prélude

aux départs des aéronefs vers d'adorables aventures. L'ombrelle ouverte, — il fait déjà si chaud — une dame vient d'atterrir, légèrement, dans une allée. Une ombre passe sur la pelouse, c'est la marchande de ballons qui nous survole, gracieusement suspendue à sa grappe multicolore.

Comme cela est venu brusquement! On vivait en sages marmottes. L'hiver chaste nous revêtait d'un cilice de brume et de gel. Et tout à coup, une caresse chaude, comme si deux paumes se posaient sur vos yeux, cependant qu'une bouche inconnue vous mettrait un baiser dans le cou. Autour de vous tout tourne, danse, les arbres sont fous, les maisons vacillent. Vous sentez votre cœur se dilater comme une petite montgolfière, et puis hop! vous voilà au milieu de l'azur. Quel mol oreiller que l'espace, pour une tête bien équilibrée, gonflée au protoxyde d'azote! Que les nuages sont délicats au toucher : des blouses de jeunes filles, de légères, fines, transparentes blouses de soie. Mais c'est assez, ne montons pas plus haut. Non! Non ! j'étouffe, j'ai le vertige!





Déroulez le guide-rope. Nous revoici à terre. Pas pour bien longtemps, si je n'y prends garde. Vous connaissez le grand problème des physiciens, que la science n'a jamais pu résoudre : « Par une matinée de printemps, qu'y a-t-il de plus lourd, cent kilos de plomb ou cent kilos de plumes ? » En vérité, je vous le dis, je me sens aujourd'hui plus léger que cent kilos de plumes. Ce soleil frissonnant, ces jeux d'eau, ces yeux de femmes, ce ciel doux comme un air de scottish espagnole, ce fin ronron des limousines parmi les Champs élyséens, il n'en faut pas plus pour la faire chavirer, ma pauvre cervelle frivole, où certainement il manque bien cent kilos de plomb. Rassurez-moi, je vous en prie. Dites-moi que ce n'est pas la folie, ce divin, ce tendre délire, que ce n'est pas grave, que cela va passer, et que l'on ne va pas venir tout à l'heure me mettre une camisole de force. Une blouse comme les jeunes déesses que voici, tant qu'on voudra, mais une camisole, c'est trop laid.

*O Blouses, regonflons des souvenirs divers...* Renée,

Armande, Sélysette... Blouses des champs, blouses des bois, blouses des prés... Nuages roses, nuages blancs... Pétales, pétales, pétales... Et vous voudriez que je vous exprime tout cela, cet impondérable, avec des mots, avec des phrases, avec un quintal de verbes, avec une tonne d'adjectifs ? Ah ! laissez-moi plutôt courir vers cette blouse russe, et lui rappeler les coutumes de son pays, en embrassant sa maîtresse sur la bouche, avec le salut traditionnel : « Avril est ressuscité. »

Georges-Armand MASSON.





# HERMAPHRODITE ET SALMACIS OU LES ÉGAREMENTS DE LA PASSION

Un enfant, né des amours d'Hermès et d'Aphrodite, fut nourri par les Nymphes dans les antres de l'Ida. Il était facile de reconnaître à ses traits les auteurs de ses jours. C'est d'eux qu'il tira son nom. A son troisième lustre, il quitta les montagnes qui l'avaient vu naître ; et, loin de l'Ida où il fut élevé, il se plut à errer dans des lieux inconnus et à visiter des fleuves nouveaux ; sa curiosité allégeait ses fatigues. Il parcourut aussi les villes de la Lycie et celles de la Carie qui l'avoisine. Il y trouva un lac dont le cristal laissait voir le sol au fond des eaux. Là, point de plantes marécageuses, ni d'algues stériles, ni de joncs aigus : l'onde en est limpide. Ce lac est bordé de gazon frais et d'herbes toujours vertes. Une Nymphe l'habite. Inhabile à la chasse, elle n'est accoutumée ni à tendre l'arc, ni à suivre un cerf à la course. Seule parmi

les Naïades, elle n'est point connue de l'agile Diane. On raconte que ses compagnes lui disaient souvent : « Salmacis, prends le javelot et le carquois, et mêle à tes loisirs le rude exercice de la chasse ». Elle dédaigne le javelot et le carquois, et ne se soucie point de mêler à ses loisirs le rude exercice de la chasse. Tantôt elle baigne dans l'onde pure son corps gracieux ; tantôt, avec le buis du Cytore, elle démêle ses cheveux en consultant le miroir des eaux sur ses atours. Quelquefois, couverte d'un voile diaphane, elle repose sur un lit de feuilles ou de gazon. Souvent elle cueille des fleurs. Peut-être en cueillait-elle aussi lorsqu'elle vit le jeune berger. En le voyant, elle désira de le posséder.

Avant de s'approcher de lui, malgré toute son impatience, elle soigne sa parure, l'examine d'un air coquet, et compose son visage de manière à paraître belle. « Enfant, lui dit-elle, tu mérites d'être pris pour un dieu. Si tu es un dieu, tu peux être l'Amour. Si tu es un mortel, heureux ceux qui t'ont donné le jour ! heureux est ton frère, heureuse est ta sœur, si tu en as une ; heureuse est la nourrice qui t'offrit son sein ; plus heureuse encore et plus puissante celle qui est ta compagne, ou pour qui tu allumeras le flambeau d'hyménée ! Si tu l'as choisie, accorde-moi pourtant un bonheur furtif. Si ton choix n'est pas fait, puissé-je le fixer et partager ta couche ? » A ces mots, la rougeur couvre les traits du jeune berger, qui ne connaît pas encore l'amour, et lui donne une grâce nouvelle ! Telle est la couleur des fruits exposés au soleil, celle de l'ivoire empourpré, ou l'éclat vermeil de la lune, lorsque l'airain sonore l'appelle en vain sur la terre. La Nymphe veut au moins obtenir un de ces baisers qu'une sœur reçoit de son frère. Déjà elle allait saisir le cou d'albâtre d'Hermaphrodite : « Cesse, ou je fuis, dit-il, et je te laisse seule en ces lieux. » Salmacis tremble : « Étranger, sois libre et maître de cet asile », répond-elle ; et elle feint de se retirer. Mais, sans détourner de lui ses regards, elle se cache dans un bosquet et s'y tient à genoux. L'enfant, avec la légèreté de son âge, persuadé que personne ne l'observe dans cette solitude, va et revient, baigne dans l'eau transparente la plante de ses pieds et les plonge jusqu'aux talons. Bientôt, séduit par la douce température de l'onde, il dépouille le fin tissu qui enveloppe son corps délicat.

Salmacis tombe en extase devant les charmes qui la frappent et brûle d'une flamme qui étincelle dans ses yeux. Ainsi se réfléchit dans un miroir le disque brillant du soleil. A peine, dans son impatience, peut-elle voir différer son bonheur. Elle veut l'embrasser : elle ne maîtrise plus son délire. Hermaphrodite lui donne un coup léger et se précipite dans l'onde. Ses bras, qu'il agite tour à tour, brillent à travers le cristal des eaux, comme une statue


BENITO

d'ivoire ou des lis éblouissants sous le verre diaphane. « Je triomphe ! Il est à moi ! » s'écrie la Naïade. A l'instant elle rejette ses vêtements, s'élance au milieu des flots, saisit Hermaphrodite qui résiste, et, malgré ses efforts, lui ravit des baisers. Ses mains jouent autour de sa poitrine, qu'il cherche en vain à lui dérober : elle l'enchaîne dans ses bras. Il a beau lutter pour se soustraire à ses embrassements, elle l'étreint comme le serpent enlace la tête et les pieds du roi des oiseaux qui l'emporte au haut des airs, et replie sa queue autour de ses ailes étendues. Tel le lierre embrasse le tronc d'un peuplier ; tel encore le polype saisit au fond de l'onde son ennemi, et l'enveloppe tout entier dans ses flexibles lacets. Le petit-fils d'Atlas résiste et refuse à la Nymphe le bonheur qu'elle attend. Elle le presse, et, dans la plus vive étreinte, suspendue à son cou, elle s'écrie : « Tu résistes en vain, cruel, tu ne m'échapperas pas ! Dieux, ordonnez que jamais rien ne le sépare de moi, ni ne me sépare de lui ! » Sa prière est exaucée. Leurs corps s'unissent et se confondent. Ainsi deux rameaux croissent sous la même écorce et grandissent ensemble. Hermaphrodite et la Nymphe, étroitement embrassés, ne sont plus deux corps distincts. Ils ont une double forme ; mais on ne peut les ranger ni parmi les femmes ni parmi les hommes.



# LE RUBAN

## *EMPLOYÉ DANS LA MODE ET LA COUTURE*

*Ainsi que dans tous les autres arts de l'habillement féminin*

---

CONTENANT
Divers croquis combinés et exécutés à l'aide du RUBAN

# LA MODE ET LE BON TON

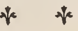


Ne me parlez plus de la Mode, j'en perds la tête car, après avoir vu tout ce que l'on peut voir dans ce sens purement technique, j'en reste ahurie, car, ô fait inexplicable, pour la première fois de ma vie, je suis incapable de vous dire si la saison prochaine verra les bouffants ou les draperies, ou bien encore le style " Belle Gabrielle " s'implanter chez nous.

Et le plus drôle, c'est que la chose ne nous surprendrait pas si chaque femme que nous voyons était marquée d'une personnalité extraordinaire; nous penserions que c'est parce que chaque type veut ce qui lui va le mieux, et nous nous réjouirions de cette marque d'indépendance. Mais, justement, à aucune époque les femmes n'ont eu l'amour de s'habiller avec une uniformité aussi déconcertante !... Jamais, nous n'avons un même modèle reproduit avec une telle abondance, si bien que c'est à désespérer de la personnalité de la femme de 1922. Alors?

Y a-t-il veulerie?

Je ne le crois certes pas, attendu que toutes courent à l'entrée de la saison, disséquer chaque modèle chez le couturier ordinaire et chez les autres ; attendu que les malles de celles qui voyagent sont aussi nombreuses que par le passé. Alors ?



Il est indiscutable qu'après cette série de deux années où la mode n'a pas changé, le revirement se fera plus violent la saison prochaine.

Mais dans quel sens?

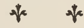
Les toilettes de Marion Delorme que porte M^lle Sorel indiquent-elles la ligne vers laquelle pencheront les femmes, de préférence ?

Les couturiers nous offrent un jeu de ceintures, puis de tabliers, puis de cols qui, avec les manches invraisemblables de fantaisie, laissent le champ libre à toutes les époques de la Mode, à tous les goûts.

Après tout, les draperies grecques et romaines plaisent tellement et avec raison, qu'il se pourrait que nous en arrivions à nous vêtir exactement comme les Romaines ou plus simplement comme les Grecques...

Mais, il y a le couturier, et dame! le couturier compte pour beaucoup, car le simple n'est pas ce qu'il souhaite et la tendance de Poiret, en particulier, à nous montrer quelques corsages à basques et un peu cintrés sur une jupe bouffante, ne serait-ce pas l'indice que nous verrons plutôt des robes évoquant 1880 ?

Jamais, je crois, le plébiscite ne fut mieux souhaité. Qui le demandera ?



On a voulu boycotter le Midi de la Méditerranée, on a eu tort. Du reste, la tentative a avorté car les hivernants sont nombreux sur toute la Côte; sans doute il y a davantage d'Anglais et d'Américains que de Français, mais n'importe, il y a foule dans les casinos, il n'y a pas place pour valser dans les salles de danse de 5 à 7 heures, chaque soir, où que vous alliez. Tout en déplorant que l'hôtelier n'ait pas suffisamment pensé aux Français, il n'en est pas moins vrai que tout est plein, et que l'élégance s'y montre comme elle se montre partout à l'heure actuelle, sous l'apparence la plus simple; les formes ne changent pas et c'est seulement dans le détail que la veste se révèle modifiée, que la jupe montre un mouvement légèrement différent.

Je crois qu'il y a une tendance à porter beaucoup de couleurs pour le soir et sans doute pour les robes habillées que l'été nous demandera ; mais il faut reconnaître que pour le moment, il n'y a que du blanc et encore du blanc sur les routes de la Riviera et à Biarritz, où il devient chic d'aller passer le mois d'avril.

Non seulement les jupes blanches plissées s'accompagnent de vestes blanches, mais encore le renard et l'hermine sont les compagnons indispensables de toute robe blanche, et c'est idéalement joli dans cette transparence lumineuse des promenades, ou sur le pont d'un bateau comme il nous a été donné de voir la jeune et charmante M^me^ Hériot, alors que son yacht quittait le port de Cannes pour celui de Monte-Carlo.

La comtesse de Lenoncourt si jolie l'était plus encore, rencontrée à Beaulieu, dans un ensemble tout blanc, cape et toque en plumes d'oiseau blanc, enfoncée sur les yeux : une merveille !

⚜ ⚜

Vous aimez peut-être les chapeaux "corail" ô vous qui me lisez. Eh bien moi je ne les aime pas et je ne puis plus en voir un seul, tant j'en ai vus, mal portés, confection de pacotille qui vous ferait prendre en horreur le modèle qui servit d'inspiration et qui valait très cher par son originalité et la beauté de ses matériaux !

Voyez avec quelle rapidité les femmes mal vêtues, portant des robes achetées toutes faites, ont sauté sur le chapeau "corail"? Non, portez du vert Véronèse, du violet violent, mais ne portez plus de de chapeaux "corail" jusqu'à ce que ce ne soit plus la mode ; alors, à cette époque, je vous verrai avec plaisir, coiffée de ce chapeau-fleur, rival des pavots du beau jardin de mes rêves !

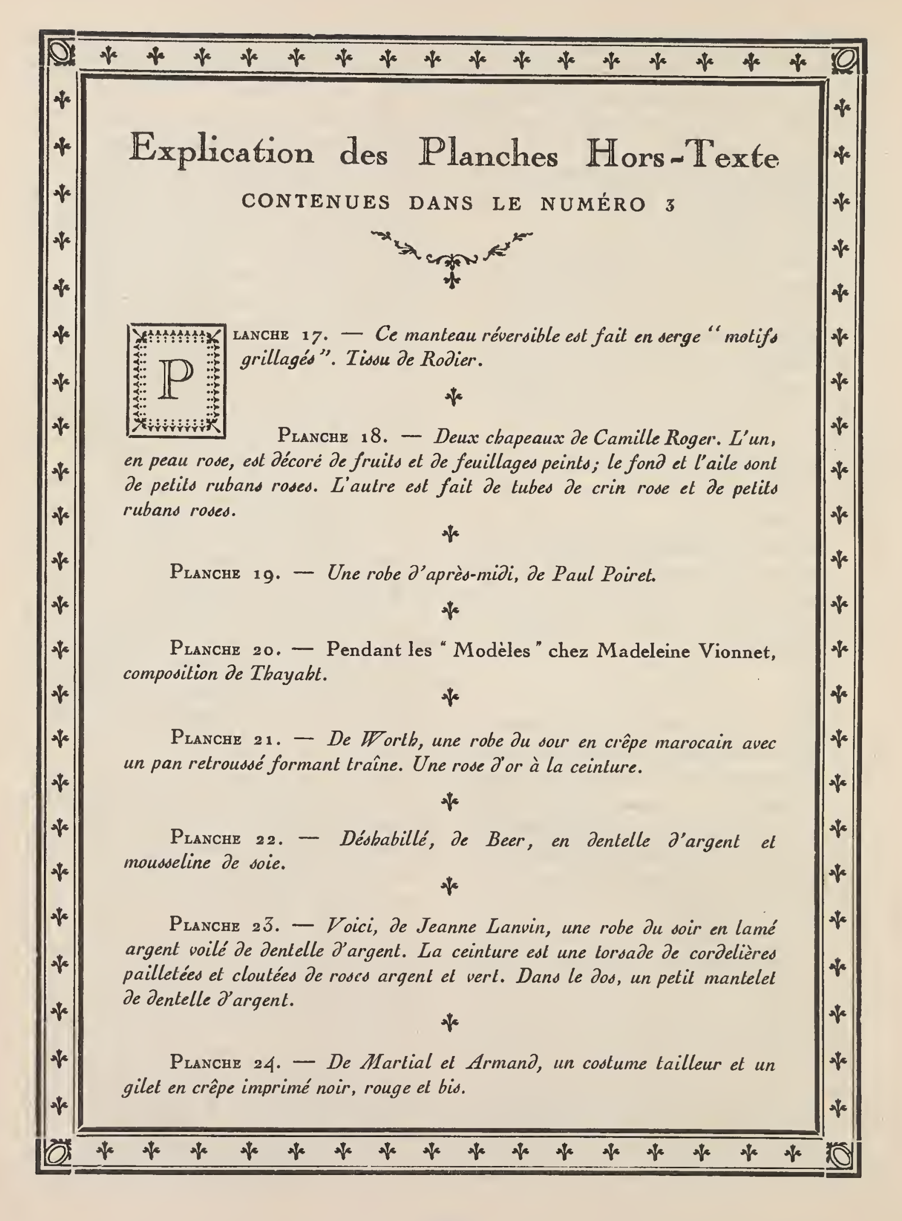
Que de bals costumés nous avons eus cette année, mais si les uns se sont divertis à voir les "Entrées", quel amusement n'ont-ils pas eu ceux qui répétaient ces "Entrées" jusqu'à deux fois par jour !

On se réunissait après le dîner pour répéter ce que déjà deux heures auparavant on avait dansé, et le chic ou la bonne éducation, (les deux se touchent si réellement) voulait que même sans dîner en ville on ne revint qu'en robe du soir, les hommes en smoking : ainsi le veut l'élégance, car, à six heures du soir on est sensé rentrer pour se changer, et, fut-ce pour rester seule avec son mari ou son fils, pas une femme ne doit être autrement qu'en tenue du soir. A ce propos, il y a dans presque toutes les collections des modèles de manteaux de tulle ou de mousseline de soie en couleurs, portables sur toutes les robes, qu'elles soient modernes à l'excès ou bien qu'il s'agisse de ces robes fondamentales dont les femmes élégantes possèdent par trois et quatre à la fois. Il fut un moment où le Japon ou l'Inde fournissaient à cette garde-robe spéciale. Aujourd'hui, c'est la Perse et le Maroc qui pourraient être la source de ces inspirations récentes.

⚜ ⚜

Si vous aviez pu voir M^me^ de Vilmorin le jour du mariage de sa fille, vous auriez vu la plus belle mère de jeune mariée que nous puissions jamais voir ; tout, dans son attitude, dans sa toilette noire (quelle audace !) était une merveille et je souhaite à toutes celles qui marient leur fille ou leur fils, d'atteindre à une aussi parfaite élégance. Son petit chapeau, enveloppant la tête ; son voile passant sous le menton ; tout, je vous le dis, était ce que nous pouvons dans nos jours de rêves, réaliser de plus heureux. Mais, voilà, qui peut prétendre à une aussi réelle élégance que M^me^ de Vilmorin ?

Jeanne Ramon-Fernandez.



# Explication des Planches Hors-Texte

CONTENUES DANS LE NUMÉRO 3

PLANCHE 17. — *Ce manteau réversible est fait en serge " motifs grillagés ". Tissu de Rodier.*

PLANCHE 18. — *Deux chapeaux de Camille Roger. L'un, en peau rose, est décoré de fruits et de feuillages peints; le fond et l'aile sont de petits rubans roses. L'autre est fait de tubes de crin rose et de petits rubans roses.*

PLANCHE 19. — *Une robe d'après-midi, de Paul Poiret.*

PLANCHE 20. — Pendant les " Modèles " chez Madeleine Vionnet, *composition de Thayaht.*

PLANCHE 21. — *De Worth, une robe du soir en crêpe marocain avec un pan retroussé formant traîne. Une rose d'or à la ceinture.*

PLANCHE 22. — *Déshabillé, de Beer, en dentelle d'argent et mousseline de soie.*

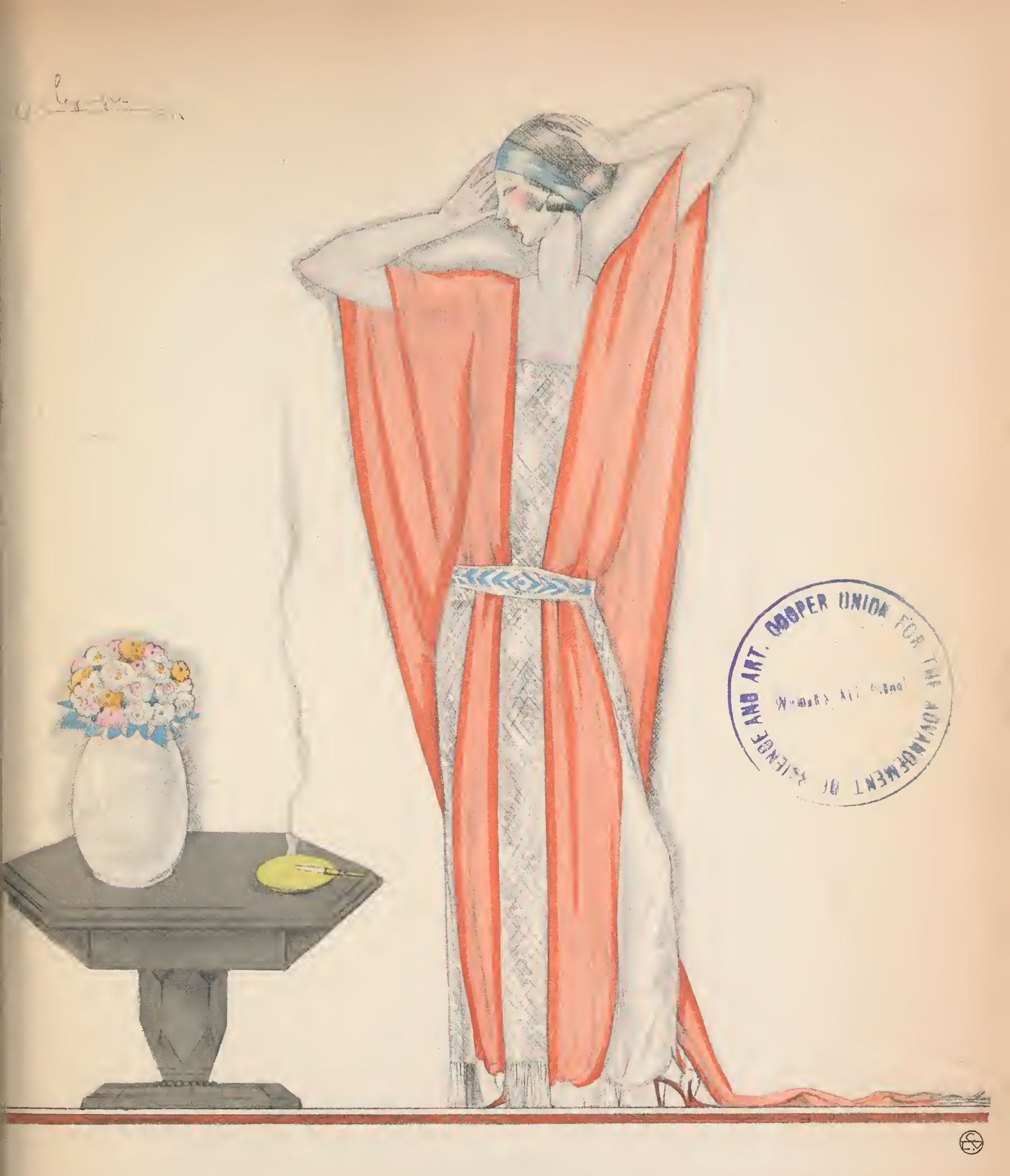
PLANCHE 23. — *Voici, de Jeanne Lanvin, une robe du soir en lamé argent voilé de dentelle d'argent. La ceinture est une torsade de cordelières pailletées et cloutées de roses argent et vert. Dans le dos, un petit mantelet de dentelle d'argent.*

PLANCHE 24. — *De Martial et Armand, un costume tailleur et un gilet en crêpe imprimé noir, rouge et bis.*



L'ÉVEIL
DU PRINTEMPS

MANTEAU RÉVERSIBLE EN SERGE,
"MOTIFS GRILLAGÉS", DE RODIER




## LASSITUDE

DÉSHABILLÉ, DE BEER



# LE RIDEAU D'ARGENT

TAILLEUR, DE MARTIAL ET ARMAND






PENDANT LES "MODÈLES"

CHEZ MADELEINE VIONNET



LA ROSERAIE

ROBE DU SOIR, DE WORTH




CONFIDENCES

CHAPEAUX, DE CAMILLE ROGER



QUE VOUS ÊTES BELLE, MAMAN

ROBE DU SOIR ET ROBE D'ENFANT, DE JEANNE LANVIN



# VOILA LE PRINTEMPS

ROBE D'APRÈS-MIDI, DE PAUL POIRET



*N° 3 de la Gazette du Bon Ton.* *Année 1922. — Croquis N° XVII*


R.D.


David




*N° 3 de la Gazette du Bon Ton.* *Année 1922. — Croquis N° XX*




*N° 3 de la Gazette du Bon Ton.* *Année 1922. — Croquis N° XXI*







*N° 3 de la Gazette du Bon Ton.* *Année 1922. — Croquis N° XXIV*

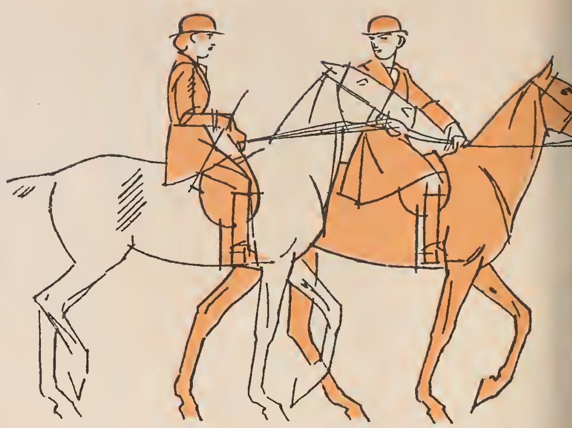


# Les Masculines



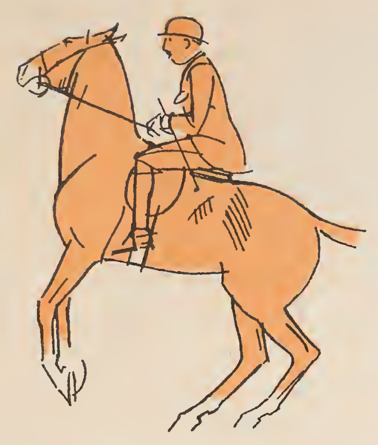
Il y a celles qui se promènent dans les rues en réclamant le vote pour les femmes, celles qui crèvent les toiles dans les musées, celles qui tarabustent M. Lloyd George ou qui s'obstinent à mourir de faim lorsqu'on les met en prison. Mais je n'insisterai pas sur cette catégorie de féministes. Espiègles, mutines, gracieuses, elles ont, les belles petites, mille qualités. On ne peut dire néanmoins qu'elles président aux destinées de la mode, et seule ici la mode nous intéresse. L'avouerai-je, pour ma part, je réserve mes préférences aux dames qui se bornent à traduire par le costume leurs goûts et leurs sentiments. L'espèce n'est pas nouvelle, et déjà sur la scène quelques féministes audacieuses, des féministes avant la lettre, témoignaient de leur zèle en paraissant déguisées en troubadours, en petits pages ou en princes charmants. Est-ce

à elles que nous devons de voir nos contemporaines adopter une mise qui de plus en plus se rapproche de la nôtre ? Il est certain que de ce côté elles paraissent avoir une inclination assez forte et que du théâtre les ajustements virils ont tendance à se répandre dans la vie courante.



Cela commença, si je ne m'abuse, par les pyjamas. Tandis que les hommes endossaient la robe de chambre, les femmes s'habillaient en pierrots. Mon Dieu ! qu'au début ces transformations nous réservèrent de surprises et comme il apparut qu'on pouvait aisément tromper son monde, les unes à l'improviste révélant des appas inconnus, les autres tout à coup diminuant des deux tiers. Quels que fussent les résultats, toutes au surplus se montrèrent enchantées, ravies, au point que certaines élégantes entreprirent de recevoir chez elles en pantalons de soie. Je dis ce que j'ai vu. Le piquant, le fin du fin eût évidemment consisté à se montrer en plein air avec ces mêmes pantalons. Cela n'allait pas sans quelques difficultés. On s'observait, l'on se concertait. Finalement on choisit un moyen terme, on opta pour la culotte. Là encore





cependant il fallait un prétexte et comme il n'y avait pas apparence que sans motif on put du jour au lendemain s'exhiber en travesti, on inventa les exercices en plein air.

Car, n'est-ce pas, inutile de venir nous raconter que les mœurs déterminent les modes. Rien de plus faux. Si l'on observe les choses d'un œil attentif et l'esprit dégagé des superstitions courantes, il est visible au contraire que ce sont les modes qui font les mœurs. L'exemple qui nous occupe en est une preuve certaine, irréfutable, et nul ne me persuadera que le ski et le bobsleigh ne doivent pas leur succès à ce que précisément ils offrent aux femmes une occasion magnifique de se déguiser en hommes. Pourquoi les Anglo-Saxonnes, Ecossaises ou Canadiennes, viendraient-elles jusqu'à Saint-Moritz — Dieu sait que dans leurs pays elles auraient le moyen de s'ébattre ! — si en Europe on ne leur donnait la permission de porter culotte alors que là-bas justement on le leur interdit ? D'aucuns ont trouvé là matière à scandale. J'avoue ne pas être de leur avis. Elles étaient gentilles, ces dames que je vis à Saint-Moritz, avec leurs bas, leurs bottes, leurs vestes de sportman, offrant je ne sais quoi de



pimpant, de fringant, de cavalier. Puis quelle attention gracieuse à notre égard, quelle aimable flatterie que celle qui consiste à nous imiter ainsi en toutes choses. Car, il n'y a pas à dire, pour être dans la note, il faut que tout soit masculin depuis les gants et le chapeau jusqu'au mouchoir, au linge, aux tissus.

De même lorsqu'on monte à cheval, il importe aujourd'hui de monter à califourchon, et cela malgré les périls auxquels on s'expose. Mais, cette fois encore l'occasion était trop belle de se montrer en culotte. J'ai vu que M^lle^ Fanny Heldy réclamait sa licence de jockey. On aurait bien tort de la lui refuser. J'ai lu également qu'une vieille Américaine, M^me^ Alma White s'était muée en évêque. Il est vrai qu'il s'agit ici d'un autre genre de sport et que M^me^ White est en même temps prêtresse et fondatrice de la religion nouvelle. Je pense qu'elle aussi doit porter culotte. Et si l'on me demandait l'origine, le motif réel de cette passion pour les culottes, je répondrais en fin de compte que je n'en sais rien, mais que lorsque les gens ont envie de marcher la tête en bas et les pieds en l'air, il faut se garder de les contrarier si l'on ne veut pas être traité d'ivrogne ou risquer de finir ses jours enfermé dans une maison de fous.

Roger BOUTET DE MONVEL.







# Chapeaux

DE CAMILLE ROGER

UNE tête mille fois chère, coiffée à la mode comme je l'aime c'est-à-dire par un coup de ciseaux tout autour et les cheveux courts, bouffants, ondés, bouclés indéfrisablement, c'est merveille que cela puisse entrer en des chapeaux si petits, la vérité est que cela y entre. Le moindre miroir où se réfléchit, gracieusement renversé, le buste, et le chapeau prestement enlevé des deux mains... on ne sait comment cela s'est fait. En moins de temps, certes, qu'il n'en faut pour l'écrire le tour a été joué.



On ne se lasserait pas d'assister à ces tours de passe-passe de l'ingénieuse beauté. Pour moi, mon plus grand plaisir est de voir essayer tous ces jolis chapeaux; mon plus amer regret est de ne pouvoir les essayer moi-même.

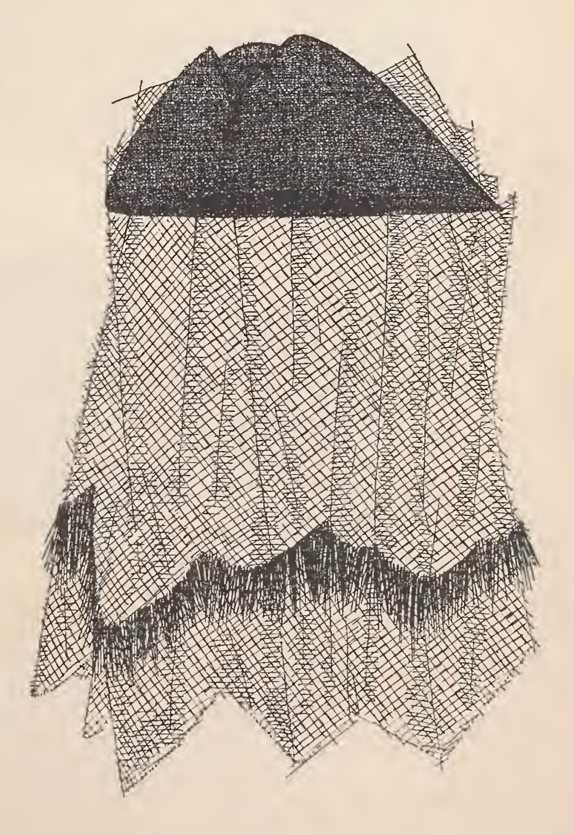
Magasins entresols des modistes parisiens, je vous aime ! D'autres aiment les dancings, je ne sais. J'aime les salons où tout autour et au milieu, sur des tables, poussent sur des supports de différentes hauteurs ces fleurs, merveilles d'ingéniosité et de délicatesse qu'on nomme : chapeaux.

Au milieu de tant de couvre-chefs, positivement je perds la tête. Bientôt, tous ces jolis chapeaux qui m'entourent me semblent non plus inertes et immobiles mais tressaillants sur leurs supports, doucement agités comme ces magots chinois, vous savez, qui remuent perpétuellement la tête. Environné de plumes, d'ailes, je me crois je ne sais où... en quelle république d'oiseaux? Je me sens devenu très raffiné, supérieurement



intelligent. Ayant cessé d'être le masculin grossier qui n'entendait rien aux choses de la mode, voilà qu'un goût tout nouveau naît en moi. Avec une lucidité comme celle qu'on a parfois dans les rêves, je perçois, par exemple, ce qui fait l'originalité de ce chapeau en taffetas coulissé tendu sur trois cercles de laiton.

Cinq minutes plus tôt, j'aurais confondu dans la même banale admiration de commande ces trois chapeaux en picot, pourtant bien différents. L'un est garni d'une écharpe en paille de riz, le second d'une écharpe en petits rubans du même ton dégradé. La troisième écharpe est simplement, nouée autour de la calotte, une peau de chamois pareille à celle dont votre valet de chambre se sert pour faire briller l'argenterie.



C'est nouveau et charmant. Ce petit chapeau vert et noir, depuis ma récente et mystérieuse

initiation je vois bien qu'il est composé d'un bord roulé en tubes de crin vert jade surmonté d'une calotte en tulle noir laissant transparaître les cheveux blonds. Garni sur le côté d'une grappe de raisin vert, et un voile (de tulle noir comme la calotte) retombant sur le visage... n'est-ce pas exactement comme si vous voyiez de vos yeux ce chapeau ?

J'aimerai toujours les chapeaux des femmes, ces jolies œuvres d'art si délicates, si fraîchement imaginées, qui valent bien les autres œuvres d'art. Vif autant que celui que leur vouent les femmes, je prétends que mon culte est plus vrai, étant désintéressé; car moi, après tout, ces chapeaux je ne les mets pas sur ma tête. Bien plutôt, rare amateur, ai-je envie, en une galerie comme de tableaux aménagée tout exprès, de réunir pour le pur amour de l'art la plus belle collection de chapeaux.

de VAUDREUIL.





# Mort de la Danse

On danse moins. On le répète et je le crois. Je le vois bien d'ailleurs. On danse moins. Cela me donne un peu d'ennui. Je n'ai jamais dansé mais j'aimais bien qu'on dansât.

— Quel agrément pouvez-vous prendre à un plaisir auquel vous ne participez pas ?

On m'a souvent posé cette question naïve. Les gens qui m'interrogeaient ainsi oubliaient que cette fête des yeux est l'une des plus établies que les hommes se soient données de tous les temps. Un jour ils ont cru qu'il était plus enivrant d'entrer dans la danse. Un frisson les secouaient, qu'ils réglèrent selon des rythmes imprévus. Ils dansèrent et ne regardèrent plus danser. Moi, pourtant, je savais où était le vrai plaisir. Je ne m'abusais pas sur cette fièvre. Je n'appris aucun des pas que, docilement, tous mes contemporains, apprenaient d'un maître

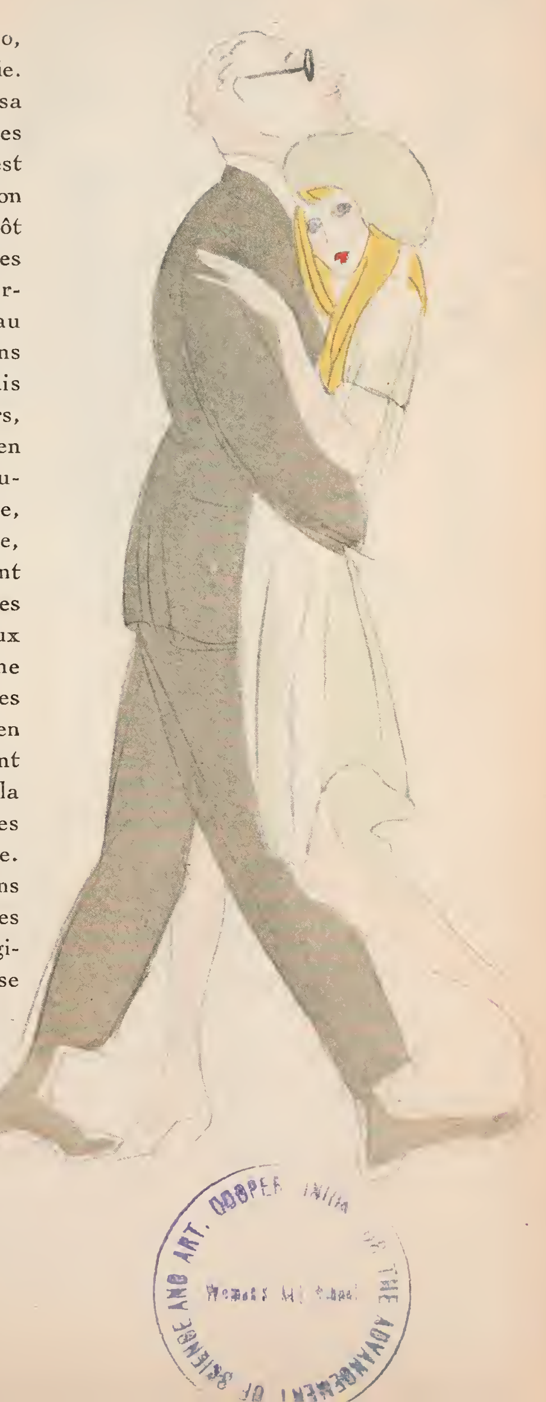


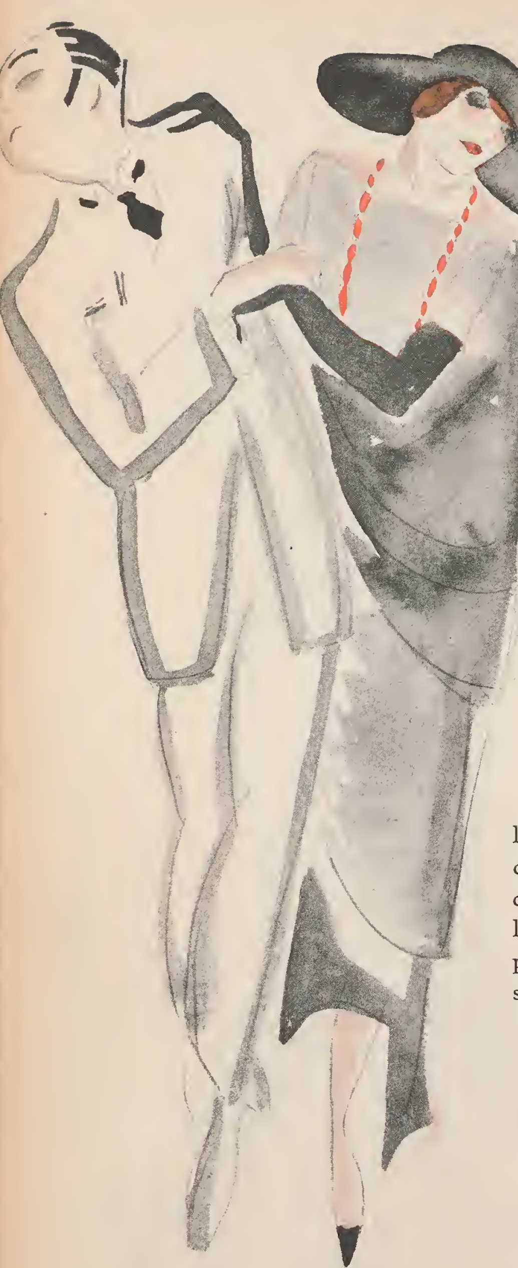
de danses comme d'un caporal au régiment (Une !... Deux !... Une !... Deux !...) Je n'acceptais pas la discipline des bals, la concurrence des beaux jeunes hommes venus d'Argentine ou de Puteaux pour appliquer leur torse arqué sur les femmes dociles et leur joue brune sur les visages parfumés. Non. Mais je vins m'asseoir souvent dans les lieux où l'on dansait. C'étaient comme des serres chaudes où s'entremêlaient des fleurs tropicales et multicolores, où montaient des parfums écœurants, où des cantilènes surprenantes vous tournaient la tête. Ils ne pensaient plus, en dansant. Et moi, que de fois j'ai oublié, en les regardant danser, la boue de la rue, la fuite du temps, et mon pauvre instinct...

Eh quoi? tout cela va finir? Je le sens. On n'a pas besoin de me l'écrire. Les corps sont las. Cette petite fille au sang bleu qui, la première, devant les trois maharadjahs, les quinze bijoutiers, les trente jockeys et les quatre cents banquiers de Deauville, fit frissonner sa

chemise de soie pâle en cet été de 1920, cette petite fille, divorcée, s'est assagie. Elle a entraîné bien des ivresses dans sa retraite. Les autres sont comme les abeilles d'une ruche lorsque la reine est tuée ; elles s'agitent mais avec un abandon qui sent la fin : on retrouvera bientôt immobiles leur taille mince, leurs hanches souples et leur ventre d'or. Parfois pourtant, aux heures crépusculaires, ou au vide de la nuit, je pénètre encore dans ces lieux d'oubli. Naguère je m'y laissais envahir, dès l'entrée, de sons, de couleurs, de lignes mouvantes, comme de chaleur en un hammam. Cela me suffoquait délicieusement : le nègre par sa flûte liquide, l'hawaien par sa tremblante guitare, tous les sorciers de l'endroit m'enivraient soudain des mystères de leurs pays. Les noirs m'enveloppaient de longs morceaux arrachés aux nuits congolaises ; le jaune insulaire me caressait les nerfs avec ses doigts d'acier, et d'autres, accourus en renfort, je ne sais d'où, m'achevaient avec de sombres morceaux, où rôdait la passion. Puis je voyais tourner les couples comme des spirales de fumée. Ils s'enlaçaient, se détachaient, les mains blanches sur l'étoffe brune des dos, les visages graves attendant de cette agitation languide ou furieuse une ivresse d'oubli.

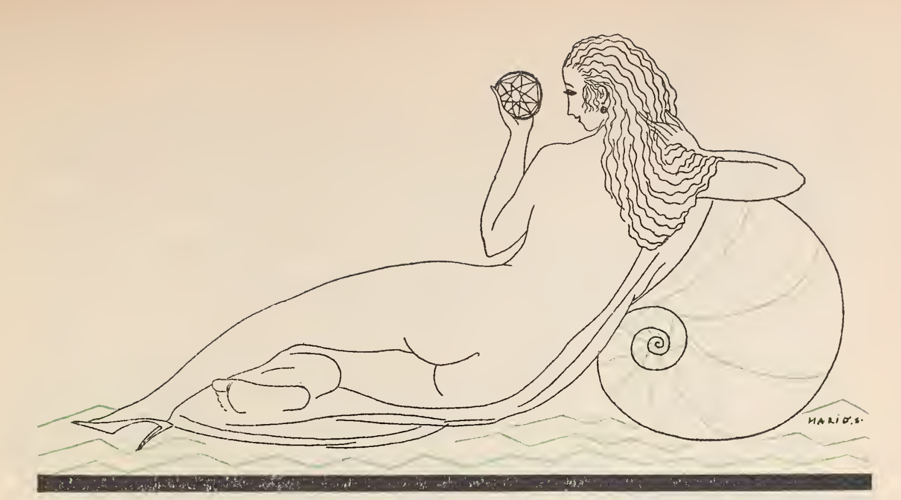
Tandis que maintenant ? Tout cela s'anémie. Il me semble que les genoux tremblent, fatigués, et que le son sort de la flûte en traînant — filet d'eau qui va se tarir... Une





torpeur a saisi toutes ces maisons. D'aucuns se méfient, les désertent et s'en vont comme ces voyageurs inspirés qui quittent la ville avant que la terre ait tremblé. J'y retourne pourtant. Où donc irai-je, les heures où je ne veux plus penser et où mes yeux ne souhaitent rien voir d'autre que ces hanches mouvantes, ces ventres offerts, ces nuques flexibles. J'y cantonne. Je regarde fixement les nègres qui secouent leurs chants grésillants au fond de leurs instruments et je m'abandonne aux russes qui exhalent sur de tendres violons leurs complaintes d'exil. Je respire comme un air endormeur, dans ces lieux, si fiévreux naguère. Un soir, j'ai peur qu'un froid nous glace tous : les nègres achèveront lentement leur tam-tam comme un phonographe épuisé, puis se tairont debout, endormis. Les couples disparaîtront comme des ombres dans la lumière bleue des fumées, et les mélodies, lasses de nous, seront rentrées chez elles, dans les Amériques et dans les îles chaudes, sur les ailes du vent. Alors je verrai la Danse, morte sur le parquet brillant, toute ployée et ses longues épaules nues déjà froides sous sa robe de voile blanc.

Gérard Bauër.



# DU BIJOU UNIQUE

## OU VOYAGE DU SOLITAIRE

S'IL est un mot affreux pour désigner un bijou, c'est bien celui de Solitaire. Solitaire, le gros diamant qu'une femme à la mode est tenue depuis quelques années d'avoir à son doigt. On a un solitaire comme on a un chapeau et une femme a l'impression qu'elle est dévêtue quand sa main n'est pas complétée par l'éclat de son diamant. Mais, tout de même, on aimerait bien, de temps en temps, que ce bijou ne fût pas immeuble par destination. Notre époque est trop enragée de changements, presque de métamorphoses, pour qu'on se résigne à voir toujours à la même place la même tache ou le même reflet. On aurait porté presque en même temps des jupes courtes et des robes longues, des robes chemise et des paniers, de grands chapeaux et de minuscules, et on aurait toujours le même bijou, le Solitaire ! Affreuse destinée et désolante monotonie. Comment l'éviter ? Tout est si cher et la Bourse a une si mauvaise tenue.



Mais il serait inutile d'être une femme à la mode si on n'avait pas assez d'imagination pour utiliser et transformer ce qu'on a. La voilà bien la métamorphose! Puisque, grâce au platine, on peut faire les montures les plus subtiles et les plus variées, il ne s'agit que d'inventer et on invente.

A peu de frais d'ailleurs, si on le veut. Sur un ruban passe un coulant, avec le logement d'une monture à vis ou à baïonnette. Il suffira d'y mettre le brillant de la bague dont le chaton aura été, lui aussi, démontable et muni du même pas de vis. On pourra le porter alors en bracelet, en ferronnière, au cou, suivant son âge, sa toilette ou son goût. Si le ruban de soie est trop facile, trop pauvre, on peut le remplacer par un ruban de perles, des lignes de saphirs, d'émeraudes, de rubis.

Si l'on aime que ce brillant soit mobile et que ses feux agités aient plus de vivacité encore, on peut le suspendre sur le front, ou au bas du cou. Enfin si l'on veut avoir l'air de n'y attacher qu'une faible importance, on le monte sur une épingle et on en attache son corsage ou les draperies de sa jupe, dans ces robes de crêpes souples qui semblent drapées et épinglées sur les femmes. Et c'est là surtout que l'imagination s'en donne. L'épingle droite, évidemment! mais c'est banal, avec le brillant au centre. Celle-ci, qui est très sport, le met aux deux tiers



d'une grosse épingle anglaise, comme les dents de cerfs qui nouent sa cravate, pour les laisser-courre de Chantilly ou de Rambouillet. Cette autre, plus absolue, le mettra au bout de l'épingle, comme une grosse tête bien solide. Celle-là enfin plus capricieuse et plus subtile donnera à son épingle une forme souple et curviligne : on se demandera comment elle retient l'étoffe et si c'est bien prudent de confier à un aussi fragile lien une pierre d'une telle valeur. Toutes les combinaisons peuvent se faire dans cet ordre d'idées, pourvu qu'on arrive à varier son bijou, qu'on parvienne à lui enlever cet aspect de richesse fixe, d'étalon de fortune, de gain rapide ou d'économies patiemment accumulées, qui est si déplaisant dans les bijoux où la pierre seule entre pour sa valeur.

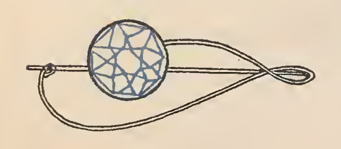


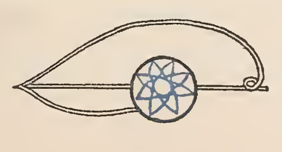
Et le diamant, naguère immuable, indiscrètement se promène des mains au front, à la gorge, aux hanches. Il a cessé d'être ennuyeux ; la femme lui est reconnaissante de l'aider ainsi à renouveler son aspect, sa séduction, sa vanité. « Je ne vous connaissais pas ce bijou, chère amie. »

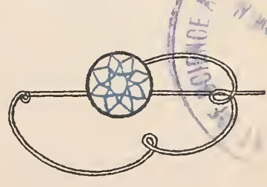
Des souvenirs nouveaux s'attachent à lui. On ne retire pas une bague. Il faut bien enlever une épingle, fût-elle solitaire.



Robert LINZELER.







# ARMORIAL
## DES
# ÉCRIVAINS FRANÇAIS
### *PAR JEAN DE BONNEFON*

Dessins de GASTON JOUBERT DE BUSSY

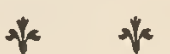
## QUELQUES POÈTES

LA Hongrie, qui a offert au pays de France de beaux maréchaux, nous a peut-être donné un des ancêtres de la poésie moderne. Pierre de Ronsard, né à la Poissonnière près de Vendôme, descendait-il du margrave ou marquis de Ronsard, qui vint du Danube lointain servir Philippe VI contre l'Angleterre? Claude Binet et du Perron l'affirment. En tout cas, celui qui a le mieux mêlé le grec et le latin au verbe de France était gentilhomme et portait " de sable à trois rosses d'argent, nageants d'argent l'un sur l'autre." Or les *Ross* sont poissons du Danube, et les *rosses* de Ronsard furent alliées aux plus illustres maisons, aux Montmorency, aux Beuil, aux Craon, aux la Trémoïlle, aux du Bouchage, aux Bourbon même. Et cette famille porta cent ans bannière, cent ans civière, comme son poète qui connut la très belle fortune et les très glorieux malheurs littéraires.

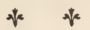
⚜ ⚜

Plus calme, François de Malherbe, fils d'un conseiller normand, compagnon du bon roi Henri, héros de pensions et de gratifications, pédagogue de la Cour et " père la Luxure " selon le dire des dames, notre Malherbe avait de très belles armes, " d'hermine à six roses de gueules."

Son admirateur, Boileau des Préaux, fils de greffier, faux descendant d'Étienne Boileau, prévôt de Paris, appartenait à cette bourgeoisie qui hait la noblesse jusqu'à vouloir y entrer. Cette infortunée victime du bec d'un dindon eut le ridicule d'être correspondant de guerre, comme on dit aujourd'hui, historiographe des armées, comme on disait jadis. Son écu s'inscrit à l'armorial de l'Ile-de-France, " de gueules, au chevron d'argent accompagné de trois molettes d'or. "



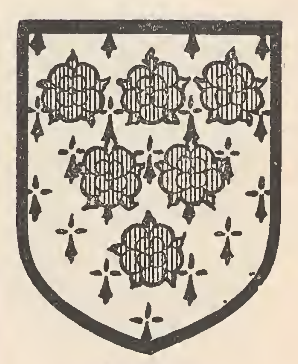
Autre seigneur de robe, mais de noblesse régulière, M. Scarron est le prédécesseur légitime de Louis XIV dans l'ennui prodigué par Françoise d'Aubigné, la future Maintenon. Il fut trompé par le jeune Villarceaux dans une chambre prêtée par Ninon de Lenclos, mais mourut sans rien connaître de son malheur et s'en fut dormir à jamais sous la dalle gravée " d'azur à la bande brettée et contrebrettée d'or. "



Si Scarron fut le poète solitaire, les Dorat sont par contre les innombrables dans la médiocrité : nous avons le Dorat limousin du XVI[e] siècle, professeur de Ronsard au collège Coqueret, poète royal de Charles IX, professeur de grec au Collège de France. Ce premier Dorat est le père de Louis Dorat qui, à dix ans, composait un poème épique de 6.000 vers puis disparaissait et de Madeleine Dorat, marraine des femmes de lettres sans talent.



RONSARD



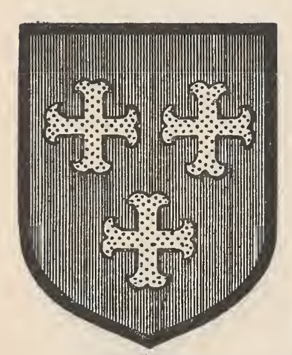
MALHERBE



BOILEAU



SCARRON



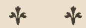
LES DORAT



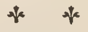
LES CHÉNIER

Au XVIII[e] siècle, le nom reparaît en la personne du parisien Dorat auteur de mille riens, poète de la frivolité, siffleur et persifleur, professeur léger d'élégance, qui mourut sur une chaise longue, coiffé, poudré, habillé de rose et disant au prêtre qui voulait le confesser : " Fi, Monsieur, vous me prenez pour un indiscret, capable de conter sa vie au moment de la perdre ! "

Tous ces Dorat, d'autres encore plus obscurs portaient " de gueules, à trois croix ancrées d'or. "



Par le petit pont de l'échafaud nous passons du XVIII[e] siècle aux temps modernes et nous nous heurtons aux deux Chénier, celui qui fut royaliste et qui en mourut; celui qui fut régicide, conventionnel et accusé d'avoir désiré l'exécution de son frère. Les deux Chénier, André-Marie et Marie-Joseph-Blaise étaient fils de Louis de Chénier, chargé d'affaires de France en Turquie et au Maroc. Nés à Constantinople, ils passèrent leur enfance dans le brûlant Languedoc, avec leur mère, la belle Grecque Santi l'Homaka. Ces jeunes hommes promis à la gloire et donnés aux révolutions avaient des armes recherchées et compliquées : " d'argent au chevron de gueules, accompagné en chef de deux branches de chêne de sinople et en pointe, d'un lévrier courant de sable. "



Les Chénier cachaient leur noblesse autant que M. de Vigny l'étalait, la faisait jouer et l'enflait.

Gentilhomme de Beauce, sans titre, Vigny se donna du comte dès l'enfance. Il voulait même être le martyr de sa couronne et racontait, selon l'affreux Ratisbonne, cette histoire : Au collège il était persécuté par ses camarades : " Tu as un *de* à ton nom. Es-tu noble ? " Et Vigny répondait : " Je le suis ! " Il exagérait à peine. Car il avait de jolies armes : " d'argent à un écusson d'azur en abîme, chargé d'une fasce d'or, accompagné en chef d'une merlette d'or et en pointe d'une merlette encore d'or entre deux coquilles d'argent, le dit écusson cantonné de quatre lions de gueules. " Cet équipage héraldique allait bien au poète qui s'élevait le plus haut sur des ailes molles.



*VIGNY*

⚜ ⚜

D'une noblesse à peu près égale, Alfred de Musset avait une date certaine d'anoblissement : 1660. Il portait " d'azur à l'épervier d'or, chaperonné, longé, perché de gueules. "

Fils de Musset-Pathay, professeur de tout, Alfred était le très incertain cousin du faux marquis de Musset-Cogners, qui fit de l'archéologie romantique et romanesque et eut le mérite de mettre à la mode la *Chanson de Roland*.

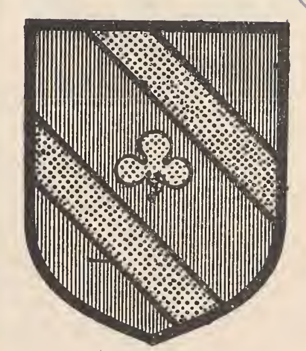


*MUSSET*

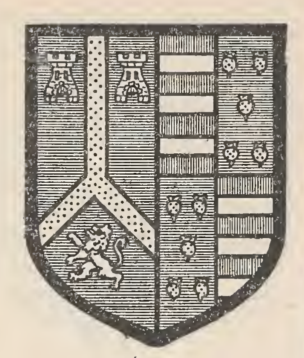


⚜ ⚜

M. de Lamartine était aussi comte que Vigny et Musset. Fils d'un capitaine de chevau-légers et de Mlle Alix des Roys, le grand poète avait des prétentions héraldiques toujours élevées mais vagues et nuageuses comme sa politique. Il mettait sur ses châteaux des écussons variés et



*LAMARTINE*

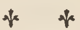


*JOSÉ-MARIA DE HEREDIA*



*HENRI DE RÉGNIER*

des créneaux faits de trois briques. Une dotation impériale de 500.000 francs chargea d'une lourde humiliation l'écu du libéral Lamartine ainsi réglé : " de gueules à deux cotices d'or accompagnées en cœur d'un trèfle d'or. " L'obscure et fantaisiste devise, " Accordisse de la martine ", pourrait être remplacée par ce juste cri : Grandeur et défaillance !



Après Lamartine, il faudrait choisir parmi les contemporains. Mais ils sont trop. Puis beaucoup de poètes tombent dans la prose et nous trouverons ailleurs ces noms à deux faces. On peut noblement fermer le chapitre des poètes par les noms de José-Maria de Heredia, conquistador espagnol tombé merveilleusement dans la civilisation française, et de Henri de Régnier qui interprète avec génie l'émotion des âmes et des paysages. Comme sa vie, comme son œuvre, l'écu d'Henri de Régnier a l'élégance discrète des choses vraies. Il ne s'étale ni sur les meubles, ni sur les portraits. Il se lit dans l'ombre favorable d'une bibliothèque : " d'or au sautoir de gueules cantonné de quatre merlettes de sable. "

Ainsi sont armés les poètes de France.

Jean de BONNEFON.



*Il faut avoir tout l'esprit de la Princesse L. Murat pour se coiffer de cette façon " parlante ", si je puis dire. Il s'y trouve pour qui sait lire, de la ligne dans l'ensemble, du classique dans les rouleaux des côtés; et puis, regardez bien : cette petite mèche à droite, n'est-ce pas l'indication d'une indépendance absolue, d'un " je m'enfichisme " discret et charmant.*

# Cheveux

" COMME elle est belle ! Ses cheveux merveilleux la coiffent tel un casque d'or ! "

" Une forêt de cheveux noirs encadre son visage ".

Ou bien, ces vers admirables de Baudelaire :

*J'irai là-bas où l'arbre et l'homme pleins de sève*
*Se pâment longuement sous l'ardeur des climats.*
*Fortes tresses soyez la houle qui m'enlace*
*Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve*
*De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts.*

Plus brièvement, Mallarmé traitait l'être aimé, de :

*Blonde dont les coiffeurs sont des orfèvres !...*





*Cette manière de masser les cheveux est seyante au visage de la Comtesse E. de Beaumont. Nulle agressivité, un peu d'indifférence, mais tout cela d'un coup défait, en une seconde, pour laisser la place à la coiffure en "téléphone"...*



*Pour mieux voir, voir librement tout ce qu'elle regarde dans la Nature, Mademoiselle Marie Laurencin ne supporte aucune entrave. Ses cheveux, elle les rejette en arrière, les porte courts et ne connaît plus l'ennui de se coiffer; un coup de brosse et c'est tout.*

On le voit, les poètes symbolistes
toison que le Ciel mit au front des femm
heureusement, si peu d'entre nous possèden
Les uns prétendent que le fer ondu
d'autres prétendent que la décoloration
est-il que la mode des beaux cheveux
davantage que sous le règne de la perru
C'est l'amour croissant des sports q
non décolorés, non frisés, que l'on peut
Mais pour cela que de travail, quel
Il faut les voir, nos contemporaines,
autour du lavabo occupant le milieu de la
manchotes, la tête échevelée entre les m
pérorant sur les événements du jour, c
shampoing, celui de la friction, celui de
frisure électrique, mais... ce jour-là dem
Quelques-unes ont déjà passé par l
parce que c'est là, disent-elles, une fris
vagues larges que nous aimons. Du reste,



ent une importance considérable à la
x d'aujourd'hui ont d'autres attirances,
nt la chevelure inspiratrice... Pourquoi?
init de brûler les plus belles toisons;
plus abondantes chevelures. Toujours
ıssé, on ne s'en inquiétait plus; pas

ɛvivre le goût des cheveux bien à soi,
ıt coiffer.

is ou quatre à la fois, chez le coiffeur,
émergeant du peignoir blanc qui les fait
s jeunes filles chargées du traitement,
es se connaissent! Il y a le jour du
celui de l'égalisation et enfin celui de la
huis clos et deux heures de patience!
ıs dissuadent de recourir à ce moyen
tive (ô Einstein!) ne donnant pas les
isme est absolu, aussi, ce qu'il faut c'est



*Le col long, l'allure hautaine, fine et souple, la Baronne de Wendel se coiffe souvent ainsi, avec un chignon haut, pointu, et le front dégagé, suspendant aux oreilles de magnifiques brillants.*





*Quand on est dotée comme la Duchesse de Crussol de la plus belle chevelure qui soit, on se coiffe comme Marty nous l'indique ici, c'est-à-dire : on laisse retomber simplement ses boucles qui, ondulées, encadrent le visage d'une mousse d'or.*

se connaître, s'étudier, afin, pour répondre à ce goût d'intellectualisme poussé à l'extrême, et afin suivant le poète de "n'être ni tout à fait la même ni tout à fait une autre". Ainsi, joignant la littérature à la coquetterie, on se coiffera suivant le milieu dans lequel on se trouvera, suivant l'état d'esprit accompagnant la toilette que l'on porte. On a disposé les marteaux sous un Longhi de velours noir. On a évoqué Salammbô sous le casque de pierreries, un soir d'Opéra; et l'artiste parfois retrouvera en nous Béatrice d'Este ou Madeleine de Van Eyck ! Et ainsi, tour à tour, telles que nous sommes ou telles que l'on peut nous rêver, nous apparaîtrons sans cesse renouvelées, séduisantes ou redoutées, mais à coup sûr à la recherche toujours d'un bonheur plus parfait, puisqu'à chacune de ces métamorphoses ce sera la beauté d'un recommencement !

J. R.-F.



*Seuls des yeux aussi beaux, aussi expressifs que ceux de la Duchesse de Gramont permettront de se coiffer ainsi, avec ces accents envahissant la joue et un bandeau descendant plus bas d'un côté sur le front. Le chignon bas est le seul permis avec cette souple abondance.*



# PORTRAIT DE CASANOVA

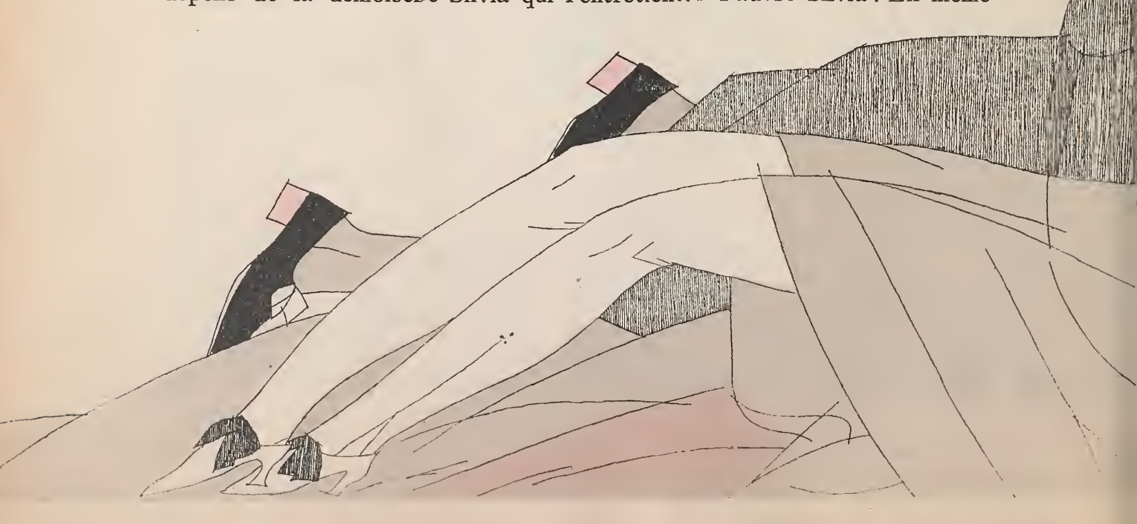
"Ce serait un bien bel homme, s'il n'était pas laid !" lisons-nous dans les *Mélanges* du prince de Ligne. Il a laissé du célèbre aventurier une caricature étourdissante et sous le nom d'Aventuros, nous le montre retiré à Dux, bibliothécaire du comte de Waldstein, aigri, démodé, en proie aux railleries du domestique, vivant de ses souvenirs et arborant aux grands jours une parure surannée. Le personnage plaisait fort à ce grand seigneur inquiet, délicat et insatisfait. Il en goûtait la verve énorme, la faconde, les aventures truculentes. Casanova lui avait lu une partie (alors inédite) de ses *Mémoires*, il en fut charmé et l'image qu'il croqua sur le vif est aussi ressemblante que l'autre, le portrait dessiné et le seul authentique, une assez méchante gravure, frontispice de l'*Icosaméron*, petit roman scientifique fort rare et fort ennuyeux. Le grand nez, le menton en galoche, l'œil vif sont assez de Pulcinella ou d'un oiseau malin et bavard. En interrogeant cette image (qu'un mauvais plaisant afficha dans les privés du château de Dux, à l'extrême fureur de notre philosophe) on cherche en vain à y retrouver les traits du séducteur dans la fleur de sa première jeunesse, alors que sa robustesse défiait la nature et triomphait même de Vénus ennemie.

Il était grand, mince, très bien fait, noir de peau, l'air d'un More avec des yeux de feu et des paupières brûlées, le nez long, la bouche fine ; sans être joli, on peut croire qu'il avait cette grâce à la fois caressante et sauvage, ce ragoût bizarre qui asservit les femmes et auquel les plus fières ne savent pas résister.

Imaginons-le avec ses vêtements couverts de dorures, sa frisure recherchée, ses culottes collantes sur lesquelles retombent les breloques de ses deux montres, avec ses bagues innombrables (vraies ou fausses), ses boîtes et ses tabatières, étincelant comme un miroir aux alouettes.

Sa sincérité aiderait à le faire absoudre ; s'il aimait qu'il soit pardonné ! Mais, dans ses *Mémoires*, dit-il toute la vérité ? Aujourd'hui, cela ne paraît plus certain. Casanova n'a pas résisté au désir de parer ses faiblesses, de paraître sous un aspect avantageux. Assurément, il avoue corriger la fortune du jeu : jouer noblement, voilà comment il qualifie l'attitude du partenaire bénévole et qui se laisse plumer sans trop crier. Pour lui il aidait le hasard, bien mieux il tirait de fausses lettres de change pour se procurer l'argent nécessaire à ses bonnes fortunes. Généreux comme un voleur, l'expression ne fut jamais plus juste, et il faut voir dans son itinéraire à travers l'Europe une fuite perpétuelle devant la justice en éveil. Son magot dépensé, il allait chercher ailleurs des dupes nouvelles.

Il était, on le sait, très aimable avec les vieilles dames, et la marquise d'Urfée laissa entre ses pattes noires et diamantées plus d'un million. Amour et magie noire ! En lisant toutes les simagrées qu'il fit accomplir à cette folle, on est presque désarmé. La comédienne Silvia même, cette célèbre nymphe sur le retour dont il exalte les vertus en termes bucoliques ne lui fut pas cruelle, si nous en croyons certain rapport de police, exhumé de la cendre des greffes par M. Samaran : « Le sieur Casanova vit présentement aux dépens de la demoiselle Silvia qui l'entretient. » Pauvre Silvia ! En même



temps il cherchait à épouser la fille, cette délicieuse Manon Baletti, dont nous possédons les lettres les plus fines, les plus gentilles du monde. Le dénouement du roman est obscur. Manon sut-elle la vérité ? Elle se maria avec un homme qu'elle n'aimait point, par raison, par dépit ou par désespoir.

Enfin, devons-nous croire que Casanova, adolescent, eut pour ses nobles protecteurs des complaisances tout italiennes ? Il s'est toujours défendu d'être un « chevalier de la manchette ». Pourtant son aventure du séminaire est bien socratique, et aussi les louanges qu'il décerne à ces travestis hermaphrodites, scandaleux honneur de la scène romaine. On se demande pourquoi de bons vieux gentilshommes favorisèrent si constamment sa fortune naissante ? Ce fut sans doute grâce aux ducats de M. de Bragadin que l'enfant terrible et cher put s'enfuir des plombs. Des casanovistes ont examiné le problème, et il résulte de l'étude des lieux que l'évasion, comme elle est racontée, fut impossible. En tous les cas, elle demeure un beau roman et qui suffirait à établir sa réputation.

N'oublions pas les lettres à Opiz, brave savantasse allemand, écrites en français et récemment publiées à Leipzig. C'est le seul document qui nous permette de juger du style de Casanova, la maison Brockhaus, propriétaire du manuscrit, s'étant toujours refusée à laisser publier le texte intégral des *Mémoires*, lequel a été revu, poli et adouci quelque peu. Cette correspondance copiée avec soin dans un superbe

cahier, lettres et réponses, est écrite dans un français à l'italienne, incorrect parfois, mais toujours savoureux. On y découvre l'âme même de notre aimable aigrefin, pointu, querelleur, vaniteux, philosophe et essayant, sans succès, de faire éditer par son honorable correspondant un ouvrage de lui, d'un placement difficile.

Ce fut la raison de leur brouille. Cette bonne « tête cavilleuse d'Opiz », toute ronde assurément, avec de longues oreilles bien droites, se refusa à entreprendre une si dangereuse opération ; il en résulta des refus complimenteurs et de doctes aigreurs de beaux esprits en colère qui, aujourd'hui encore, sont à mourir de rire.

Qu'on ne juge pas ce portrait trop poussé au noir, notre aigrefin charmant avait des grâces caressantes, une éloquence parfois profonde, un cœur souvent volage, mais toujours compatissant et généreux, qui le font sinon absoudre, du moins souvent excuser.

Personne comme lui ne sut mêler le vrai et le faux, l'absurde et le raisonnable, se parjurer avec tant de sensibilité ; sa faconde étourdissante ressemble parfois à de l'éloquence et sa facilité à du génie. Relisez les *Mémoires*, les aventures lascives passent au second plan et l'homme se grandit avec ses théories étincelantes comme des bagues, son amour de la vie sous toutes ses formes et sa sensibilité qui le place à côté de Restif, à l'ombre de Jean-Jacques.

George BARBIER.



# COSTUMES
## TAILLEUR
## DE
## FANTAISIE

*ornés de colifichets : cols, cravates,*
*plissés, manchettes,*
*crispins et poignets en organdina*
*mousseline, tulle et linon*



CONTENANT

**Huit Croquis de Tailleurs**

imaginés en des

tissus de fantaisie nouveaux

# LA MODE ET LE BON TON



Où en est la mode avec ce temps qui nous empêche de goûter en paix ces premières heures charmantes du printemps, alors que la bourrasque vient d'emporter les fleurs exquises des pêchers et que la course prématurée et bienfaisante dans le bois encore dépouillé nous est interdite.

On n'avait qu'une idée ces jours derniers : regarder brûler le dernier feu, auquel nous demandions une tiédeur que le ciel nous refusait ; aussi les thés furent-ils nombreux dans un salon très petit, où l'apparition de celles qui venaient d'assister aux séances du Muséum et du Collège de France nous rapportant leurs impressions, faisait une amusante diversion. On ne parlait que de relativité et de bien d'autres choses encore, auxquelles, avouons-le, la plupart d'entre nous ne comprenait rien. Mais peu importe, elles étaient si jolies à regarder ces femmes animées par un sujet passionnant, que pour nous qui n'avions qu'à regarder, nous y prenions un réel plaisir.

A une réunion musicale, chez Mme Mante-Rostang, j'ai aimé la Comtesse de Beauchamp, née Viggiano, si longue et si fine, dans une robe en crêpe mat, noir, si décolletée que l'on aurait pu croire à une robe du soir, sa tête très belle, coiffée du bonnet persan rejeté en arrière, (la forme nouvelle) orné d'un pompon de plume placé très haut devant.

Mme L. Klotz, la femme de l'ancien ministre, très jolie sous une toque emboîtant la tête exactement, sans aucune garniture qu'un biais de velours rouge en bordure : effet charmant, accompagnant une toilette noire également et également très décolletée.

En noir encore et décolletée en rond, à un thé chez la princesse L. Murat, Mme Simone, coiffée d'une toque à trois cornes drôlement piquée de trois pompons de deux tons : noir et rouge. La Comtesse E. de Beaumont en noir et la Comtesse J. de Luvbersac en noir, avec turban de satin et collier ancien fait d'une chaîne d'or, belle et nouvelle de par son ancienneté puisqu'elle remonte au XVIe siècle.

Décidément, qui n'est pas en noir ?

Une femme : la belle Duchesse de Gramont habillée de crêpe " bois de rose " avec jours grands et petits se perdant dans un manteau de zibeline ; ses beaux yeux à l'ombre d'un chapeau de paille brune, d'où retombait un voile de dentelle brune jusqu'à la taille.

⁂

On dit que les femmes ne portent plus de gants ; c'est une erreur, seulement elles retirent ces gants dès qu'elles arrivent dans un salon et ne les remettent qu'en partant.

On dit que les jupes sont plus longues ; on n'a pas tort, mais pour l'après-midi seulement, attendu que pour les courses du matin jamais on ne s'habilla plus court ni plus jeune.

On dit que les robes n'ont plus de manches ; on n'a pas tort. Bien entendu, toutes les robes ne sont pas toutes sans manches, mais souvent vous voyez entrer une femme bien emmitouflée dans une pelisse qui, si elle glisse de ses épaules, laisse le bras apparaître dans toute sa splendeur ; car, disons-le, ce ne sont pas

celles qui ont un bras défectueux qui s'habillent ainsi, elles sont plus fines. Ces dernières ont remis à la mode la longue manche dite manche "florentine" de même qu'elles ont repris depuis un mois à peine le col enveloppant le cou et remontant vers le derrière de l'oreille.

Je viens de vous dire ce que j'ai vu porter, mais si nous parlions un peu de ce que l'on va porter? Il est évidemment bien osé de vous dire : c'est ceci qui se portera et non cela, attendu que c'est peut-être tout le contraire qui arrivera, mais il est intéressant de parler avec vous de cette fameuse mode de 1890 dont un récent bal costumé a fait revivre les poufs et les coiffures posées sur le nez. Certain, d'entre les plus susceptibles de "sentir" ce qui va se faire, prétend que nous marchons insensiblement vers cette ligne... Elle rajeunissait, de fait, toutes celles qui la portaient, le soir du bal Terry, et si vous regardez bien dans quantité de détails de la mode actuelle, nous pourrions voir un mouvement, en effet, rappelant une partie de jupe ou de corsage de cette époque. Ici c'est une draperie, là c'est un montage de manche, et même le mouvement de "pagne" qui est le contraire de ce qui fait le sujet de ce paragraphe, pourrait être justement le point de transition entre ces deux modes... qui sait ?

En tous cas, à l'heure où j'écris ces lignes, on n'est qu'aux formes droites, transparentes, décolletées et sans manches le plus souvent. Le manteau est enveloppant, à ailes ou à pèlerine posée dans le dos seulement et non retombant par devant, distinction très importante.

⚜ ⚜

Et maintenant, si nous parlions un peu littérature ou peinture ?

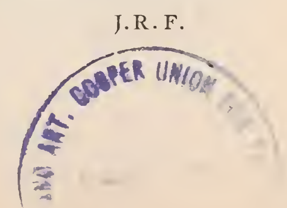
Je sais quelques charmantes femmes qui ne peuvent supporter ce genre de conversation et qui quitteraient la table plutôt que de donner leur avis sur la dernière exposition ou le dernier livre dont on parle. Cela est la réplique à l'autre genre de snobisme : celui qui consiste à savoir tout, à parler de tout, même de science, sans être le moins du monde au courant. Les deux manières sont excessives.

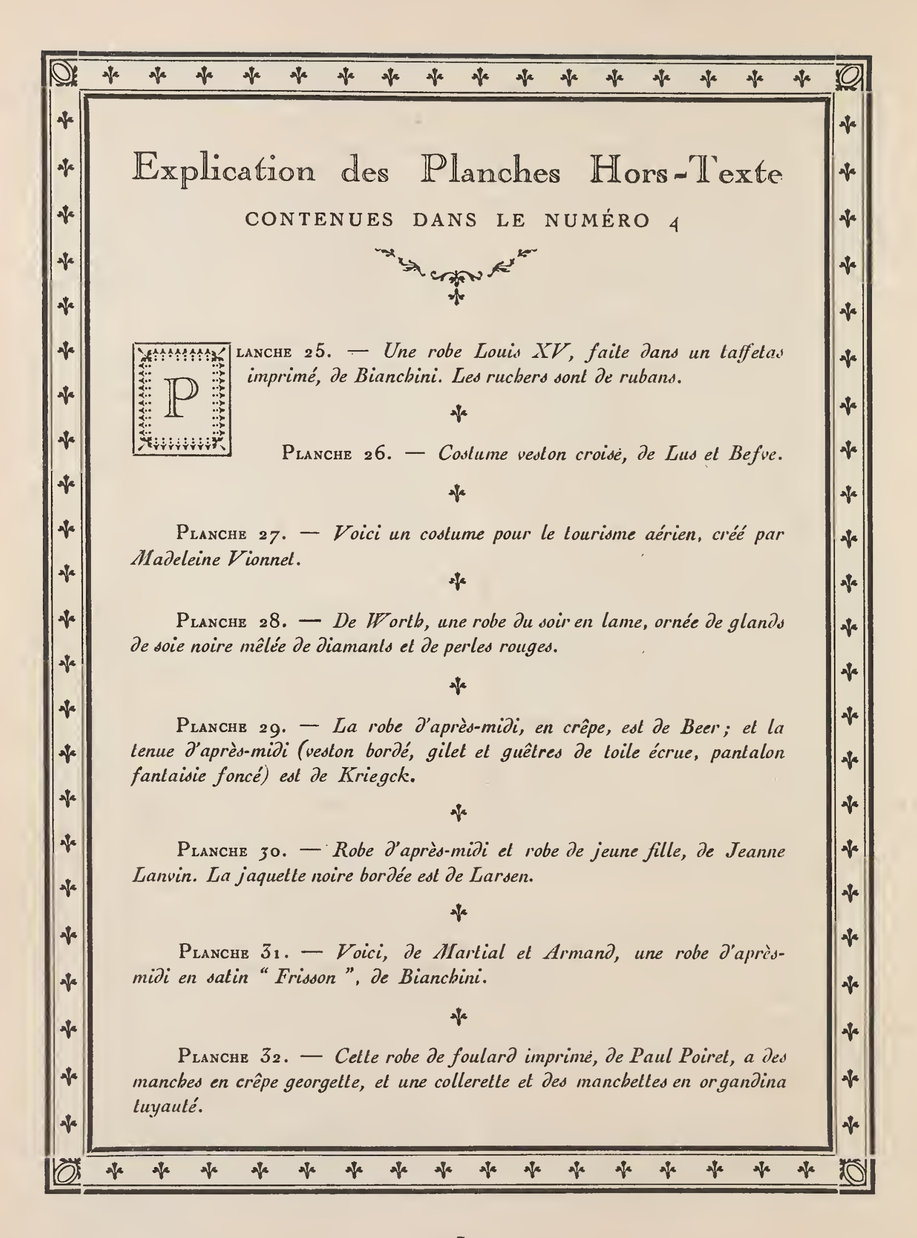
Pourquoi avoir l'horreur de ce qui est intéressant, car enfin on ne peut éternellement danser ou jouer au golf, même quand on se pique d'être très "nature"; il y a temps pour tout et il me semble que les belles choses sont aussi désirables que le parcours le plus parfait ou le pas le plus joli; il me semble qu'il n'y a pas l'ombre de pose à vouloir contempler de temps à autre *La Cène* de Léonard de Vinci, dont l'ordonnance vous satisfait complètement, et que la pose serait justement dans cette ostentation à ne regarder aucun des chefs-d'œuvre dont nos musées ou notre langue sont dotés.

Si vous ne sortiez jamais, si vous ne viviez en aucune manière avec les gens de votre société, peut-être pourriez-vous ignorer ce qui se passe, mais comme les plus affolées de mondanités sont justement celles qui font fi de tout ce qui a été conçu par un artiste, il me paraît qu'il y a là actuellement un snobisme marqué et un illogisme absolu. Or, je suis reconnaissante aux femmes qui savent ce que je veux dire quand je parle du portrait de Mme Gonse et ne rient pas quand je m'extasie sur la *Colline en fleurs* de Renoir, car, si à l'heure actuelle, il s'en trouve encore quelques-unes qui n'ont pas vu l'exposition de "Cent ans de peinture française" je le regrette pour elles : elles se sont privées d'une grande joie.

J.R.F.







# Explication des Planches Hors-Texte

CONTENUES DANS LE NUMÉRO 4

PLANCHE 25. — *Une robe Louis XV, faite dans un taffetas imprimé, de Bianchini. Les ruchers sont de rubans.*

PLANCHE 26. — *Costume veston croisé, de Lus et Befve.*

PLANCHE 27. — *Voici un costume pour le tourisme aérien, créé par Madeleine Vionnet.*

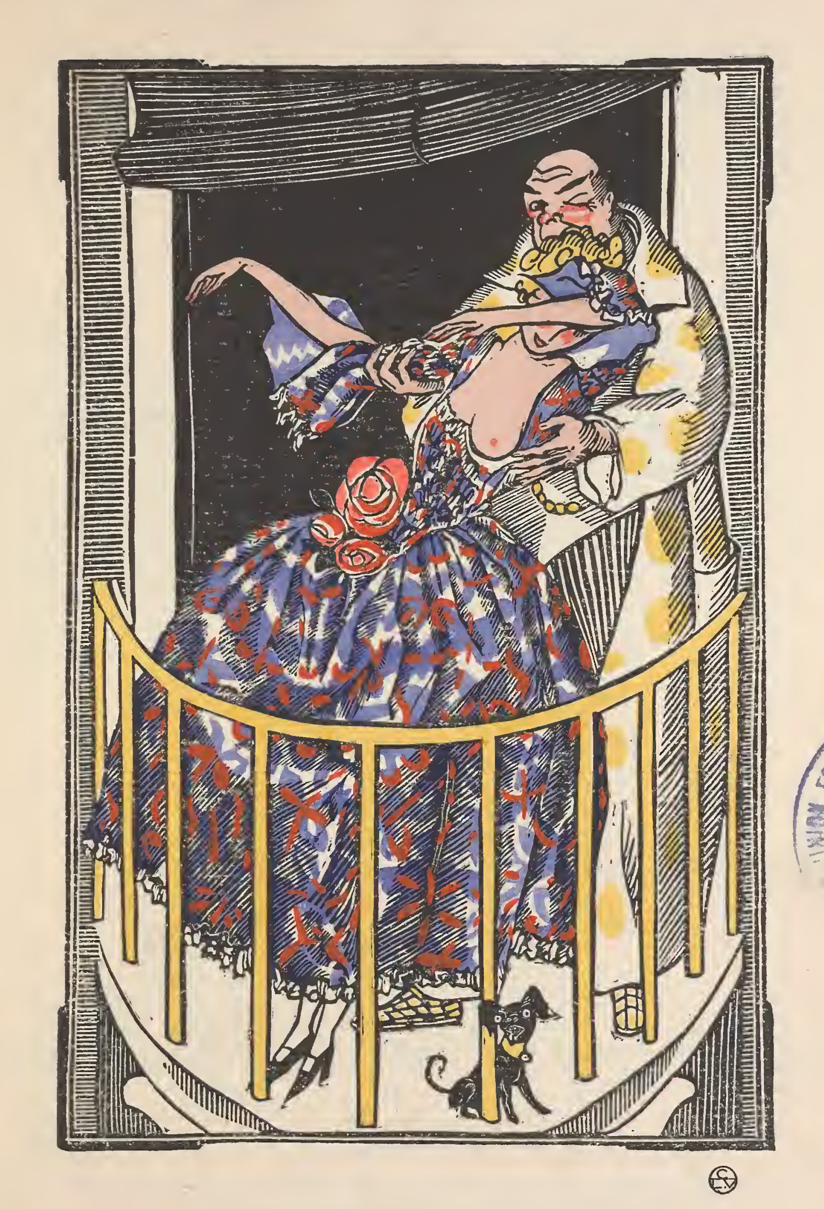
PLANCHE 28. — *De Worth, une robe du soir en lame, ornée de glands de soie noire mêlée de diamants et de perles rouges.*

PLANCHE 29. — *La robe d'après-midi, en crêpe, est de Beer; et la tenue d'après-midi (veston bordé, gilet et guêtres de toile écrue, pantalon fantaisie foncé) est de Kriegck.*

PLANCHE 30. — *Robe d'après-midi et robe de jeune fille, de Jeanne Lanvin. La jaquette noire bordée est de Larsen.*

PLANCHE 31. — *Voici, de Martial et Armand, une robe d'après-midi en satin " Frisson ", de Bianchini.*

PLANCHE 32. — *Cette robe de foulard imprimé, de Paul Poiret, a des manches en crêpe georgette, et une collerette et des manchettes en organdina tuyauté.*



LE COCU MAGNIFIQUE

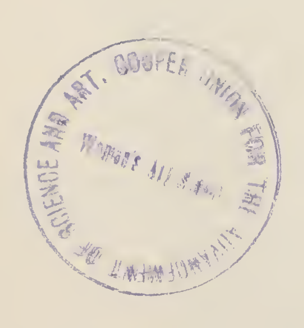
ROBE EN TAFFETAS IMPRIMÉ, DE BIANCHINI





"J'AI FAILLI ATTENDRE"

COSTUME VESTON, DE LUS ET BEFVE


COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART.





L'ESSAYAGE A PARIS (CROYDON-BOURGET)

COSTUME POUR TOURISME AÉRIEN, DE MADELEINE VIONNET

TRAVERSÉE A BORD D'UN AVION DE " L'INSTONE AIR LINE "

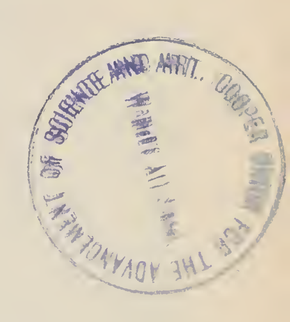







QUI NE VOUS AIMERAIT ?

ROBE DU SOIR, DE WORTH


COOPER
FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART.




# L'OFFRANDE DU POÈTE

OU

## " JE NE SAIS COMMENT VOUS REMERCIER "

ROBE D'APRÈS-MIDI, DE BEER

VESTON BORDÉ, POUR L'APRÈS-MIDI, DE KRIEGCK





LE TEMPS SE GATE

OU

" CELA N'ARRIVE QU'A MOI "

ROBE D'APRÈS-MIDI ET ROBE DE JEUNE FILLE, DE JEANNE LANVIN

JAQUETTE BORDÉE, DE LARSEN





## LE BON ACCUEIL

ROBE D'APRÈS-MIDI, DE MARTIAL ET ARMAND




LA BICHE APPRIVOISÉE

ROBE, DE PAUL POIRET





*N° 4 de la Gazette du Bon Ton.* *Année 1922. — Croquis N° XX*







*N° 4 de la Gazette du Bon Ton.* *Année 1922. — Croquis N° XXVIII*




SCIENCE AND ART. COOPER UNION FOR THE


DAVID

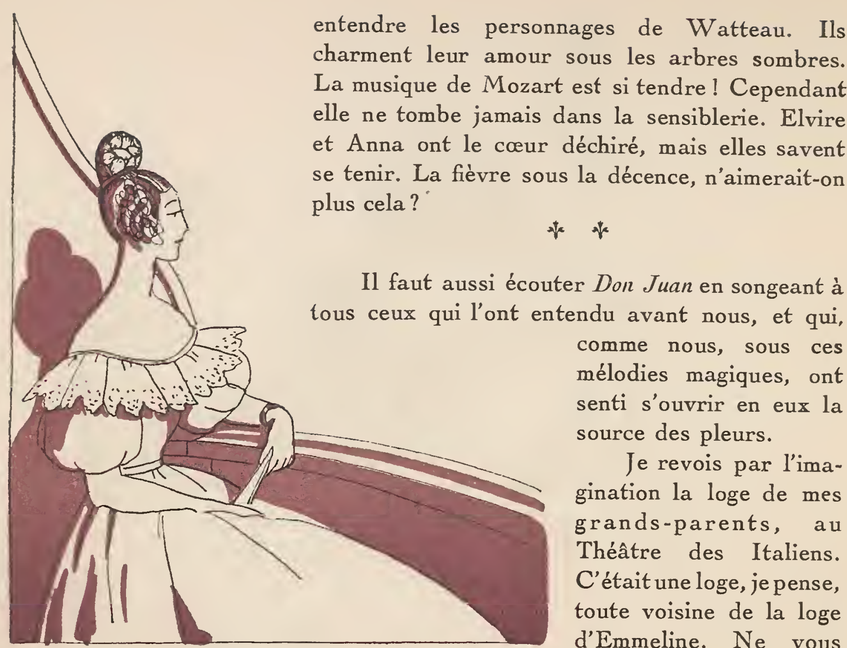



# DON JUAN

Nous fermerons les yeux pour écouter la musique de Mozart. Nous ne voulons pas voir ces décors trop bêtes : faire chanter ce qui devrait être le « final au Trio-des-Masques » dans un décor d'Alhambra ! Peut-on supporter cela ? Essayons aussi d'oublier cette vieille soirée si chère, entre l'Exposition et la Guerre, où, au Nouveau-Théâtre (maintenant Théâtre de Paris) Mme Lili Lehmann chanta Donna Anna avec une perfection et une pureté de style qui faisaient penser à Raphaël peignant l'*École d'Athènes*. Reynaldo Hahn dirigeait un petit orchestre réduit, et *Don Juan* ne s'appelait plus *Don Juan*, mais *Don Giovanni*.

Fermons les yeux. Ecoutons Mme Balguerie dont la voix est si belle. C'est une Donna Anna jeune et fiévreuse, sans ce calme apparent que l'âge donnait à Mme Lehmann. Le grand air de désespoir s'élève comme une architecture de flammes. N'osera-t-on jamais, dans un théâtre subventionné, représenter *Don Juan* en italien ? Le français impose, à cette musique sublime, je ne sais quelle froideur, quelle précision qui justifieraient presque ceux que *Don Juan* ennuie.

Croyez-vous cela possible, mon Amie ? Il y a des mortels qui peuvent écouter sans émotion ces ensembles prodigieux ! Pour moi, il me semble



entendre les personnages de Watteau. Ils charment leur amour sous les arbres sombres. La musique de Mozart est si tendre ! Cependant elle ne tombe jamais dans la sensiblerie. Elvire et Anna ont le cœur déchiré, mais elles savent se tenir. La fièvre sous la décence, n'aimerait-on plus cela ?

⚜ ⚜

Il faut aussi écouter *Don Juan* en songeant à tous ceux qui l'ont entendu avant nous, et qui, comme nous, sous ces mélodies magiques, ont senti s'ouvrir en eux la source des pleurs.

Je revois par l'imagination la loge de mes grands-parents, au Théâtre des Italiens. C'était une loge, je pense, toute voisine de la loge d'Emmeline. Ne vous souvenez-vous pas d'Emmeline, dont Alfred de Musset a raconté l'histoire ?

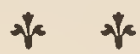
Emmeline laissait aisément *Don Juan* prendre son cœur. Et, dans la loge en question, c'est en écoutant Rubini, Mme Heinefetter et Mme Sontag, qu'elle s'aperçut qu'elle n'aimait personne, et qu'elle voulait aimer.

N'était-ce pas *Don Juan* encore qu'on jouait, à ce même théâtre, le soir où Madeleine de Nièvres s'y trouva seule avec Dominique ? « On donnait un immortel chef-d'œuvre, écrit Fromentin, des chanteurs incomparables y causaient des transports de fête... » La pauvre Madeleine est toute palpitante de passion retenue ; Dominique se tient derrière elle. Dans cette musique de *Don Juan*, le seul air qui exprime directement et expressément l'amour (l'air de Don Ottavio) est assez quelconque ; mais, d'un bout à l'autre de l'œuvre, c'est l'amour qui circule, caché, secret, actif, impérieux, brûlant, pareil au sang dans les veines ; un amour souvent inavoué, comme celui que Donna Anna éprouve pour l'homme qui l'a séduite.

En sortant du théâtre, ce soir-là, Madeleine était comme ivre. Souvenez-vous de cet épisode où la malheureuse déchire et mord le bouquet

qu'elle a tenu contre elle pendant toute la soirée. Une moitié de ces fleurs, elle la jette à la tête de celui qu'elle aime. Puis elle quitte Dominique ; elle se sauve. C'est une scène d'aveu.

Ainsi un opéra du dix-huitième siècle, d'une grande pureté classique, ouvre-t-il des perspectives romantiques à nos songeries. Une Espagne de Van Loo, une Espagne sortie de Gil Blas, devient, grâce au génie universel de Mozart, l'Espagne de Musset et de Gautier, celle même de Baudelaire. Le fameux *Don Juan aux Enfers* est né sans doute dû dernier acte de *Don Giovanni*. Ce soir-là, Baudelaire s'était laissé prendre par la musique « comme par une mer ». Écoutez les mouvements de l'orchestre, la voix sonore et surnaturelle du Commandeur, ce sont les échos de l'onde souterraine, de la voix du vieux nocher qui attend son damné.



La salle est pleine. Une jeune femme, dans l'ombre de cette loge, incline languissamment la tête. Peut-être est-elle de celles que *Don Juan* ennuie. Ce doux air penché, faut-il que ce soit le sommeil qui le lui donne ? Mais non, elle ne dort point. Pourtant elle n'est pas émue. Elle écoute *Don Juan* parce que c'est l'année où l'on aime Mozart. Et au surplus, elle est d'une génération où l'on ne tient pas à ce que la musique exprime des sentiments d'amour. Un romancier, en 1922, pourrait-il écrire d'une jeune femme ce



que Musset, en 1837, écrivait d'Emmeline : « ... Elle courut à son piano et voulut jouer son trio des Masques; mais, aux premiers accords, elle fondit en larmes, et resta pensive et découragée... »

Il y a des époques où la musique est faite pour émouvoir les cœurs; d'autres où elle se contente d'émouvoir les jambes. Depuis les Russes, la musique nouvelle est presque toujours de la musique de danse. *Pelléas et Mélisande,* le dernier grand ouvrage qui s'adresse au sentiment, est antérieur aux célèbres ballets.

Pourtant, vous et moi, ma Chère, nous cherchons encore, en écoutant *Don Juan,* à atteindre ces pays où la musique seule sait rapidement vous conduire. Mozart nous offre toujours ce voyage imaginaire à travers le temps, à travers l'espace; il nous offre le voyage que l'on fait sur le tapis magique du conteur persan.

Jean-Louis VAUDOYER.





*Batiste Bulla* — *Filéola* — *Les Fleurs Bulla*

# ECRIT SUR LE SABLE

L'ÉTÉ qui vient, je me promènerai, comme tous les étés passés et les prochains pendant trente ans encore ou quarante ans, moi en pantalon de flanelle blanche, chemise de soie échancrée, jonc à capsule d'or tenu dans le dos, avec des dames grandes et belles; des jeunes filles roses, blanches, blondes, de toutes les couleurs ; nous irons là où elles voudront, nous nous assiérons dans le sable lorsqu'elles seront lasses : alors je remonterai sur chaque genou le pli de mon pantalon pour découvrir des chaussettes étonnantes, jaune maïs pâle, sur l'effet desquelles je compte énormément. De temps à autre j'attraperai bien une isolée derrière une cabine, et là, mettant avec précaution un genou en terre dans le sable qui ne tache




pas : « Madame, je vous aime à la folie, j'ai l'honneur de vous l'apprendre si vous ne le savez pas. — Je crois que vous êtes fou, en effet... Derrière cette cabine où l'on est vus de partout !

— Alors, Madame, entrons dedans. »

Voilà !... Il faut être résolu, dans la vie. L'été est la plus belle saison de l'année, parce que c'est la saison des vacances, celle qui se rapproche le plus de l'état de nature où tout ne doit être que loisir, plaisir et liberté, comme pour quelques mois sur les plages où, pour peu que vous enfonciez dans les dunes vos pas, vous êtes sûr de ne pas rencontrer une personne autre que l'amie que vous avez avec vous... Et là, la mer qui se balance au soleil, ce sable énervant chaud comme une caresse qui se fourre partout, quelques touffes d'ajoncs, uniques témoins, rappelant en outre les aspects de ces grands âges dépouillés d'hypocrisie... tout cela concourt à remettre l'homme et la femme dans un état primitif pendant trois ou quatre minutes.

Vous pensez, dans ces conditions, à quel point j'adore la mer ! Je m'y trouverai, cette année, dès la première semaine

avec un lot d'amies exclusivement habillées sans en excepter une seule avec la dernière élégance d'une quinzaine de robes apportées dans des malles tout exprès : au bout d'un mois d'hôtel, chacune d'elle ayant changé de robe à chaque repas doit avoir mis trois fois en tout la même robe.

Ainsi, voyez... Toutes ces robes (mes amies me l'ont dit) sont faites de tissus nouveaux de chez Rodier, qui tous portent un nom approprié. Il y a le *Piquella fleuri*, les *Toiles agrestes*, les *Ornements roseaux*, les *Vitraux fleuris*, le *Filéola*, les *Toiles*

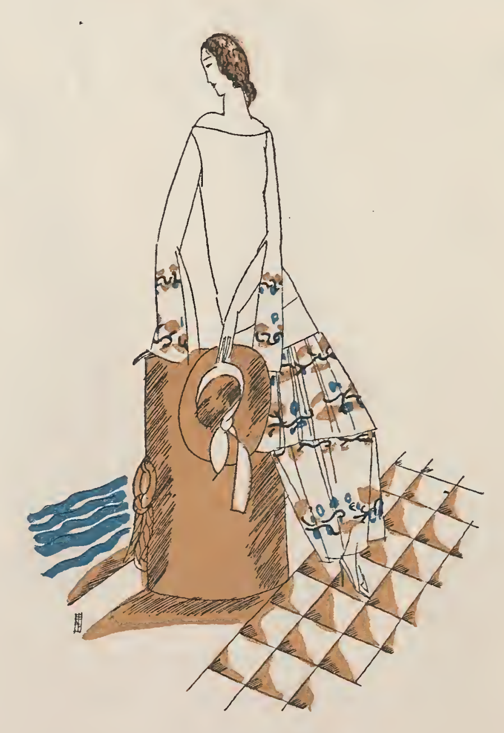



*Piquella fleuri* *Les Arabesques Bulla* *Les Ramages Bulla*

*perforées*, les *Arabesques Bulla,* les *Fleurs Bulla*, les *Ramages Bulla*... Le Bulla, gagnant et placé, fait une très belle cote et arrive facilement en tête.

J'ajoute que ce sont toutes robes de toile, voile, crêpe, piqué, batiste, douces à la peau, transparentes au regard. La chair y paraît plus rose, la peau plus fraîche, plus tentante la femme aimée. Les autres femmes y peuvent paraître plus désirables que la femme aimée, mais en période de vacances ça ne fait rien, il n'y a pas péché, la morale n'est plus la même. On n'est pas plus tôt revenu en chemin de fer que tout cela est à mille lieues.

Marcel ASTRUC.



*Les Toiles agrestes*





# BONNETS
## ET CHAPEAUX

*D.* — Qu'appelle-t-on chapeau ?

*R.* — On appelle chapeau, dans le langage du journalisme, un paragraphe liminaire, destiné à présenter succinctement au public un auteur qu'il est supposé ne pas connaître ou connaître imparfaitement.

*D.* — Mais *quid* en matière de modes ?

*R.* — J'y arrivais : par analogie, on appelle également « chapeau » un appareil, de forme, dimensions et couleur variables, que les femmes ajustent sur leur tête et qui a pour objet de renseigner, au premier coup d'œil, le passant sur l'élégance d'une personne qu'il voit pour la première fois.

*D.* — Qu'appelle-t-on bonnet ?

*R.* — On appelle bonnet une coiffure, de dentelle ou d'étoffe légère, dont les femmes, principalement celles qui se rangent dans la catégorie « femme-enfant » ou « femme-poupée », emprisonnent le soir leur chevelure, afin d'empêcher que leur cervelle ne s'évapore pendant la nuit.

*D.* — Existe-t-il une différence radicale entre le chapeau et le bonnet ?



*R.* — Assurément. Le chapeau est, par essence, diurne, et le bonnet, nocturne ; ou, pour plus d'exactitude, le chapeau est réservé à l'usage externe, je veux dire extérieur, tandis que le bonnet appartient à la classe des vêtements intimes. Le bonnet est la coiffure généralement usitée pour les scènes de jalousie, les colères sur l'oreiller. De là



l'expression : avoir la tête près du bonnet. Il est également l'accessoire obligé de l'amour, comme en témoigne la locution proverbiale : jeter son bonnet par-dessus les moulins.

*D.* — Arrive-t-il que l'on porte simultanément le bonnet et le chapeau ?

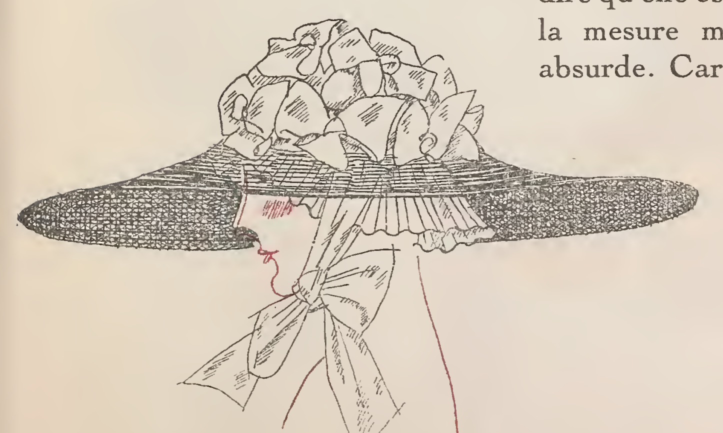
*R.* — Jusqu'à l'an de grâce 1922, il n'apparaît pas que cette idée assez paradoxale ait traversé l'esprit des régents de la Mode. Mais précisément nous voici arrivés à un tournant de l'histoire, car ces combinaisons qui peut-être eussent choqué le bon sens un peu étroit de nos grand'mères, elles menacent, à ce qu'on assure, de faire fureur l'été prochain.

*D.* — Quelle autorité, quelles sources pouvez-vous invoquer à l'appui de votre réponse ?

*R.* — Lepape, dont l'infaillibilité constitue un article de foi.

*D.* — A votre avis, que faut-il penser de cette innovation ?

*R.* — Elle est absurde, mais charmante ; j'oserai presque dire qu'elle est charmante dans la mesure même où elle est absurde. Car telle est la règle, dans le domaine de la frivolité, et il faut appliquer à la mode ce que Platon dit de la



poésie, c'est à savoir, qu'un grain de folie n'y fait jamais de mal.

*D.* — Cette question des bonnets et des chapeaux ne réveille en vous aucun souvenir historique ?

*R.* — Si fait. Au XVIIIe siècle, en Suède, deux factions se disputèrent le pouvoir et allumèrent des guerres civiles : le parti des bonnets et celui des chapeaux. L'un préconisait l'alliance avec la Russie, l'autre n'en voulait point entendre parler. C'était un peu, comme qui dirait, communistes et bloc national.

*D.* — Dès lors, que peut-on espérer, politiquement parlant, d'une mode qui établit la concorde entre bonnets et chapeaux ?

*R.* — La paix de l'Europe et la hausse du rouble.

*D.* — Je vous remercie. A vous, Mademoiselle. Dites-moi, je vous prie, qu'entend-on par le mot béguin ?

Georges Armand MASSON.



# DE MIL HUIT CENT SOIXANTE-QUINZE A MIL NEUF CENT

Il vous est arrivé comme à moi de feuilleter un album de photographies, certain soir d'automne, à la campagne, alors que la promenade écourtée par la saison oblige à s'enfermer très tôt. Nous avons regardé avec mélancolie, parfois aussi avec un sourire moqueur, ces figures de tante ou de cousine, presque inconnues, rarement nous trouvâmes joli le petit « saute-en-barque » qui s'évasait du bas sur une jupe trop ample ; le visage nous paraissait toujours froid et triste sous l'amoncellement de cheveux échafaudés, formant un chignon trop gros, à notre avis. Même celles de ces lointaines parentes qui étaient jolies nous paraissaient difficilement agréables, parées de ces robes que l'éloignement nous rendait ridicules. Eh bien, au bal qu'organisa M. Emilio Terry, bal 1875-1899, nous avons trouvé jolies presque toutes les femmes



*Madame Valentine J. Hugo*

qui y furent conviées. Pourquoi ? C'est un mystère. Mais mon souvenir gardera, ineffaçable, l'impression que j'eus en rencontrant à l'entrée du salon, la princesse Lucien Murat qui, ce soir-là, personnifiait un des plus beaux Carolus Duran qu'il nous a été donné de voir, même parmi les premières œuvres de ce grand coloriste. Vêtue de noir, elle portait une perruque blonde, dans laquelle retombaient de tendres glycines mauves, s'harmonisant avec les fleurs de la jupe. Le décolleté rond qui prenait les épaules, le drapé de la jupe, tout, donnait une telle impression de passé élégant que le Temps nous prouve qu'il n'y a pas de mode laide à proprement parler.

*Comtesse O. de Kergorl*




*Comtesse J. de Moustiers*

Dans le brouhaha des entrées plus ou moins préparées amenant la danseuse de Degas à côté de la canotière de Bougival, au milieu de toutes ces couleurs et de ces formes tellement éloignées de celles que nous portons aujourd'hui, toutes les femmes causaient un extrême plaisir à regarder. Ici, brune,

trop frisée, le chignon parsemé d'oiseaux et de plumes exotiques, c'est la comtesse Etienne de Beaumont, dont les yeux rieurs sont pétillants d'intelligence ; puis, la jupe gonflée d'une tournure grotesque, c'est Mlle Béatrice de Yturbe, charmante dans sa robe de foulard à fleurs et son corsage « ponceau ». La duchesse de Grammont, sous son haut de forme blanc, évoque un Manet d'une poésie romantique. La comtesse François de Castries, le corsage boutonné haut, avec son petit col ridicule et ses manches longues trop courtes, n'est-elle pas un pur Gervex ?



*Mademoiselle d'Hinnisdal*

La comtesse Wladimir Rehbinder éclatante de jeunesse et de beauté sous sa petite toque de velours noir, abrite son teint resplendissant sous une ombrelle « Marquise » des plus amusantes. Elle a dix-huit ans à peine, habillée ainsi, et c'est justement ce qui nous frappe, c'est que toutes les femmes venues au bal Terry, étaient rajeunies sensiblement, même les plus jeunes paraissaient quinze ans. Alors ? Devons-nous reprendre ces modes, nous qui sommes à tel point affolées de jeunesse que nous en arrivons à paraître, bien souvent, plus jeunes que nos filles ? Méditons sur ce point : essayons des robes au corsage trop ajusté ; ouvrons notre encolure en carré ou en rond,

suivant l'heure, et demandons à notre miroir si telle coupe ne nous sied pas davantage que celles proposées ces dernières saisons. Il me semble voir venir à nous, d'ici une ou deux saisons, peut-être, non pas l'exacte mode de 1875 ou de 1900, mais des détails se rattachant aux atours de ce temps, qui fut pour quelques-unes d'entre nous l'enfance et pour d'autres la jeunesse : souvenirs pleins de gaieté ou... de mélancolie...

Qu'importe, pourvu que nous soyons jolies à présent !

Jeanne RAMON-FERNANDEZ.



*Comtesse G. de Castries*



# Robes de Bain

De prime abord cela n'est pas très raisonnable. A la réflexion, cependant, c'est logique : de cette logique féminine, aux postulats sans doute assez baroques, mais à la suite imperturbable, aux conséquences sans défaut. Du moment qu'elles vont au bal toutes nues, à deux rubans près, il est naturel que les dames s'habillent pour aller au bain. On peut bien montrer son dos jusqu'aux lombes, dans les couloirs de l'Opéra ou au Claridge : ce sont des endroits faits pour ça. Et puis, le nu est chaste, comme chacun sait, car ce n'est pas ce que l'on voit qui porte trouble. — Le trouble vient de l'incertain, du deviné. On voit bien que la volupté est un art perdu, dans ce siècle étrange qui a banni les falbalas, chassé le frou-frou, raccourci la jupe. O siècle épris du seul commode, ô siècle pressé ! — Mais voici une indication charmante, qui



signale peut-être un retour, un sentiment plus nuancé de l'art de plaire : afin de se tremper dans l'eau, l'été, sur le bord des plages, il va falloir être habillée. Le maillot collant a vécu. Les vieux messieurs qui ne se baignent plus ne s'en consoleront pas. La bienséance, la vertu, la décence, la modestie ne sont pas seules à y gagner : les raffinés seront charmés. Plus que le jersey qui accuse, et parfois condamne, le voile qui cache à demi, la tunique aux longs plis flottants leur ménagent des sorties de bain savoureuses. Les anciens grecs l'ont bien compris : c'est sous les plis du lin mouillé, transparent comme une eau qui coule, qu'ils ont modelé leurs plus émouvantes statues. La beauté d'une pure ligne est plus délicate au point qu'elle se perd ; elle préfère être rompue. La nudité est insolente. Elle ne laisse rien au spectateur, du doux plaisir d'imaginer.

J'ajouterai pour achever de discréditer l'antique maillot






qu'il est en lui-même fort laid, et d'un usage difficile. Il implique le peignoir-éponge. Il n'est possible que de la cabine au tremplin, d'où l'on va plonger. Orné de volants aux épaules, ou muni d'une courte jupe, il est ridicule. Et sans elle, il est indiscret, il dit tout. Au lieu qu'une de ces molles et flottantes tuniques (mais très courtes) comme on en voit aux pupilles de miss Isadora Duncan, et mieux encore, à Lydie, à la jeune Atalante, à Nausicaa, c'est un très joli vêtement, qui permet aussi de faire plage avant la trempette ; de jouer au tennis, au besoin, voire de risquer un cent mètres. Dans l'eau même, ces légers voiles ajouteront à nos naïades, entre deux vagues, autour de leurs corps vigoureux, ce halo vaporeux qu'on voit aux méduses, aux traînes des poissons chinois. Les rubans ne sont pas interdits ; les ceintures peuvent s'orner de coquillages, imiter des algues, des perles, des grains de corail. Aux peureuses ,



on peut conseiller d'emprunter au liège, pour la décoration de ces aquatiques robes de bal marin, le parement des manches courtes, des colliers et des bracelets, ou bien l'ornement du bonnet : elles auront ainsi l'illusion de pouvoir, le cas échéant, assurer elles-mêmes leur propre sauvetage.

Maintenant, je sais bien qu'il faut toujours compter avec la fantaisie, et qu'il y a de par le monde, d'extraordinaires créatures qui ne font point les choses pour être vues, mais seulement pour le plaisir. A cet égard, le meilleur bain, c'est encore celui qui se prend sans aucun costume, dans une crique abandonnée sous le seul regard des oiseaux. On en sait d'augustes exemples, mais ils ne sont pas sans danger : Suzanne, il faut toujours compter sur la surprise. Vénus seule n'y a rien à craindre. Pour Diane, j'ai toujours pensé qu'elle n'était pas si parfaite. Une belle fille sûre de soi n'aurait pas été si méchante avec ce pauvre Actéon.

Nicolas BONNECHOSE.

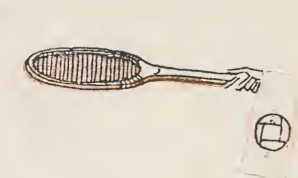




# ANTEAUX
## OUR TOUS LES SPORTS

DÉBRAYEZ... Passez en seconde... Accélérez... Ça va bien. Maintenant passez en troisième. Aïe ! Vous n'avez pas débrayé à temps ; tous les engrenages de la boîte de vitesses en ont hurlé d'indignation et de douleur. Tenez toujours la droite de la route. Il n'y a personne, mais c'est un principe à observer... Attention à la charrette de foin ! Coin !... Coin !... Doublez !... Un peu trop près ; vous avez failli accrocher... Bien pour le virage... Ne redressez pas si fort, bon Dieu !... Heureusement que j'étais là... Vous alliez nous envoyer dans le champ de blé... Ne vous énervez pas. Lancez la voiture dans la descente... Maintenant, revenez en seconde... Vous voyez, nous sommes presque en haut de la côte... Une belle route droite ; rien ni personne à l'horizon... on peut y aller !... En troisième !... Accélérez, accélérez. Passez en quatrième. Ne lâchez pas

l'accélérateur. Bravo ! Ça gaze ! Si nous ne rencontrons pas un poteau télégraphique, nous allons loin... Qu'est-ce que c'est ?... L'eau du radiateur qui saute en l'air !... Vous n'entendez pas un bruit ?... Arrêtez ! C'est le moteur qui cogne... Passez-moi mes gants ; le capot brûle comme du feu... Impossible de remettre en marche... C'est bien ce que je pensais : pour tourner la manivelle, c'est midi... Le bec de la burette, plongé dans le carter, revient tout brillant de régule : Nous avons fondu une bielle... Plus qu'à attendre le confrère qui voudra bien nous prendre en remorque, et nous ramener chez nous — au bout d'une ficelle...



... Play... Oui (On ne dit plus : ready). La première balle dans le filet, la seconde dans le grillage. Jouez *long*. Ne courez pas au-devant de la balle ; ne tapez pas de toutes vos forces dans le grillage, à cause des malheureuses roses ; n'envoyez pas la balle promener par-dessus toutes barrières sur les bords de la Seine, où c'est votre partenaire qui devra l'aller rechercher à tout coup, en flairant parmi l'herbe.

A cheval, tenez-vous droite, les coudes au corps, le regard assuré, bien assise en selle et non pas constamment sur

l'enfourchure, comme les jockeys. Ne tirez pas sur la bouche de votre cheval... Les rênes de filet ajustées ; les rênes de bride plutôt flottantes.

La pointe des pieds en dedans, le genou tourné contre la selle, le talon bas, l'étrier chaussé au tiers du pied, exactement.

Pour sauter l'obstacle, serrez votre cheval dans les



jambes... Un coup de cravache! Fermez les yeux; lâchez les rênes; recommandez votre âme à Dieu.

... Et cette parade, afin de montrer aux dames des manteaux pour tous les sports, que leur vue seule leur donnera envie, rien que pour porter ces divers vêtements, de pratiquer tous exercices de plein air où ils sont indispensables. De quoi leur santé physique recevra, assure-t-on, grand réconfort et bénéfice par-dessus le marché.

de VAUDREUIL.






# LE FLIRTING A TRAVERS LE MONDE

*QUELQUES PETITS RENSEIGNEMENTS.*

Le *flirting*, d'où vient son origine? Quel pays a eu l'honneur de donner le jour à ce passe-temps si agréable, si répandu? Quel est l'exact sens de ce mot anglais?

⚜ ⚜ ⚜

Je vous renseignerai, ô lecteurs — et lectrices — intrigués. Un peu de recherche ; quelques voyages aux extrémités du monde, de l'expérience (dans l'intérêt de ce sport particulier); et le savant a le droit de parler avec autorité. Ayant étudié à fond cette science intéressante, je suis en mesure d'instruire celles qui veulent s'instruire.

L'actuelle origine du mot *flirting* est enterrée dans les mystères du passé; personne n'en peut lever le voile. Mais c'est la tendre Madame Putiphar qui nous fournit des preuves incontestables que l'Égypte était la scène du premier *flirtation,* le jeune Joseph étant le partenaire de Madame. Et la signification du mot, qui, même qu'il ne soit pas admis par l'Académie française, est devenu un ornement de la conversation moderne? Selon les Anglais, le *flirting* signifie *attention, without intention.* Cela veut dire que les deux participants s'intéressent, mais que Monsieur courtise Mademoiselle, ou Madame, sans aucune idée de joindre sa destinée à la sienne. Très souvent la charmeuse est déjà fiancée, ou elle a horreur de se remarier. Néanmoins, la déesse de l'occasion est toute prête à profiter des heures dorées. Comme Manon...



" Les coupables! Que c'est choquant! " me dites-vous? Un véridique chroniqueur n'a pas le droit de juger. Son métier est moins désagréable.

✣ ✣ ✣

*DES FLIRTS ROYAUX.*

Il y avait des rois français qui étaient très partisans du *flirting.* L'on aime bien parler des nombreuses " affaires " du " Grand Monarque " et de celles de Napoléon III — qui était si épris de la séduisante Lola Montez, et d'une jeune fille londonienne de l'aristocratie. Mais l'Angleterre a aussi connu des *flirts* royaux. Charles II ne vivait que pour augmenter sa liste de conquêtes. Comme Don Juan, Charles favorisait le système " mille et trois ", mais il était trop honorable pour se servir d'un Leporello. Au lieu de commander à un domestique qu'il fasse un catalogue pour attrister l'épouse fidèle de son maître, le " Gai Monarque " créa ses *flirts* duchesse

ou comtesse — selon la profondeur de sa passion errante. Il ne parlait jamais de ses aventures ; " la justice et la discrétion, voici ma devise " affirmait l'admirable amant.

✤ ✤ ✤

Henri VIII était le plus grand *flirt* de tous les soupirants royaux. Il avait l'habitude de prendre au grand sérieux ses *flirtations*. " Qui donc commande quand il aime ? " disait le prétendant perpétuel à l'ambassadeur espagnol. La citation n'est peut-être pas authentique, mais elle est tirée du compte rendu de *Henri VIII,* opéra de Saint-Saëns. Toutefois, Henri n'aimait qu'à la folie, et il ne manquait pas de pratique...



Élisabeth, " la vierge reine " hérita les traits amoureux de son père Henri. Sir Walter Raleigh, débonnaire et galant, avait la permission d'arranger la jarretière de sa souveraine, et le charmant Earl de Leicester était au mieux avec Élisabeth. Les heureux mortels.

✤ ✤ ✤

*LE HAREM INTERVERTI.*

Dans les pays étrangers tout le monde flirte — à outrance. Au Tibet les femmes se marient avec sept époux. Pour commencer, la jeune fille à marier



a du goût pour le fils aîné de la famille, et, peu à peu, elle fait collection des six frères. Dans l'intention d'accroître ses biens maritaux, Madame s'abandonne à une *flirtation* avec chaque beau-frère. Vraiment, la Tibétaine mariée est une femme rangée... Aux Indes les Mahométanes caressent les barbes prodigieuses de leurs adorateurs, mais sans passer le Rubicon. A Ceylan l'indigène à la couleur chocolat murmure quelques doux mots à l'oreille de sa belle. " Soyez sage " dit-elle...

En Espagne la *señorita,* aussi bien que la *señora,* s'arme d'un éventail. Elle jette un regard souriant sur le *señor* de sa préférence, faisant retirer sa figure délicieuse derrière l'éventail demi-transparent. Rodriguez, mangeur de femmes, fait une œillade, et Dulcinea, mangeuse d'hommes, soupire. Rodriguez, le conquérant, s'avance; Dulcinea, la taquine, s'enfuit.



Quant aux Italiens, ils ont (quelquefois) plus d'ardeur que de finesse... " Margherita! Il y a trois jours depuis que nous nous sommes rencontrés pour la première fois! Je vous ai envoyé trois corbeilles d'orchidées; mais vous restez froide, indifférente à ma passion brûlante! Voulez-vous que je vous mette à la porte de mon cœur? " *Corpo di Bacchol!*



En Birmanie et en Suède le Monsieur qui sait bien flirter ne néglige jamais d'offrir un cigare à la divinité. Mã Chït de Mandalay raffole des *cheroots* blancs et gros : — l'exigeante Suédoise demande un havane. A l'Est et à l'Ouest le *flirtation* se termine en fumée...

George Cecil.



# ROBES
# A DANSER

## INSPIRÉES DES COSTUMES DE FEMMES DE COULEUR DE L'AFRIQUE CENTRALE

GRANDES DANSEUSES, LE SOIR, AUTOUR DES FEUX DE LA TRIBU

pour ce qu'elles offrent

CES ORNEMENTS SAUVAGES, TRESSES DE PAILLE, COLLIERS DE BOIS, QUI SUIVENT LES ONDULA TIONS DU CORPS, S'ENTRECHO QUENT, ET VOLENT TOUT AUTOUR DANS LA FRÉNÉSIE DE LA DANSE

contenant

# H U I T
# CROQUIS DE ROBES
## PARFAITES POUR DANSER

# LA MODE ET LE BON TON



*Dix heures du soir.* — Le salon de l'hôtel ancestral regorge de monde. Tous les lustres sont allumés comme au temps heureux d'avant-guerre ; on fait de la musique en l'honneur d'un souverain de passage à Paris. A droite, à gauche, partout, l'or, l'argent, le lamé miroitent comme autant de bassins et de lacs sous le soleil de juin. Je ne vois nulle part une robe sombre ; si : une, celle de la Duchesse d'Harcourt sur laquelle retombent des fils innombrables de perles, parmi lesquels à la pointe gauche de la poitrine, brille la rosette de la Légion d'honneur.

La Comtesse Jean de Castellane, dans une superbe robe de satin blanc, est coiffée d'un diadème si haut qu'il semble une coiffure de reine.

La Princesse Lucien Murat, dans un arrangement persan, du moins comme coloris, est vraiment d'un très grand caractère : velours géranium, très décolleté, sur lequel une écharpe de tulle bleu "nuit" met une note artistique au plus haut point, d'autant que sur la tête, la Princesse Murat porte un bandeau de même tulle, avec aigrette monumentale, telle celle que nous voyons sur les souverains persans, retenue à sa base par un énorme croissant de diamants. Effet à retenir, même en le transposant.

La jeune Duchesse Anne de Rohan est très belle, dans une robe de style qui n'a rien de commun avec aucune mode actuelle : ses épaules ressortent d'une berthe de dentelle, et sa tête, si bien attachée aux épaules, est ravissante sous la coiffure Louis XVI.

Madame Antonia Addison, tout en blanc, sans un bijou, extrêmement décolletée, une écharpe de tulle bleu ciel accrochée à l'épaule droite par un énorme bijou, nous donne l'impression de *la Diane* de Jean Goujon qui se serait parée pour un bal ; on ne peut être plus belle.

*Cinq heures du soir.* — Des femmes sont groupées et prennent le thé dans un intérieur où le moindre objet est une pièce de collection. Sur la nappe de la table à thé, nappe en véritable Venise, posée à même le bois d'acajou rosé, les tasses sont toutes anciennes, d'un Directoire compliqué et précieux où les couleurs tendres et violentes se mélangent aux personnages finement peints. On voudrait avoir des doigts de fée pour soulever ces coupes rares !

Toutes les femmes assises dans cette atmosphère tiède et parfumée, portent du noir : crêpe mat, transparent, même à la jupe (!) chapeaux immenses clairs, et drapés de satin clair également. Aucune d'entre elles n'a de manches ou bien alors une cape, si bien posée et combinée qu'elle remplace la manche de la robe.

Madame Verdé Delisle, la grande cantatrice mondaine, apparaît habillée de rouge ponceau, cape et robe avec capeline immense chargée de fleurs assorties. Ici, l'harmonie n'est point rompue puisque ce rouge s'allie aux toilettes noires présentes.

La maîtresse de la maison reçoit en robe de crêpe rose pâle, très décolletée au corsage, de petites manches très courtes laissant le bras complètement dégagé, éclairé de gourmettes de brillants vers le poignet.

*Cinq heures du soir encore.* — Un salon très moderne. Le thé servi sur une table de bois rouge, sans nappe, et le service, de ce beau jaune uni, récemment créé. La maîtresse de la maison est en costume tailleur, le chapeau sur la tête ; ses gants et son sac sont posés sur le fauteuil à côté d'elle. Deux ou trois femmes, pas plus, l'entourent, habillées comme elle, très simplement : elles reviennent du golf. Elles sont en jupe assez courte, blouse droite sans ceinture entièrement brodée. Veste ou cape assortie à la jupe, rappelant un des tons de la blouse. Petit chapeau à bords baissés, à peine garni, ombrageant complètement le visage. Souliers à talons plats et bas clairs. Voilà, en deux oppositions très nettes, la manière qu'ont les Parisiennes de prendre le thé en ce moment. Il est de plus en plus à la mode de rentrer chez soi vers cinq heures, afin d'y retrouver ceux que le hasard vous envoie, et pour lesquels vous ne ferez ni toilette ni goûter spécial. Peut-être même allez-vous ressortir vers six heures pour un rendez-vous au dehors, quand vos amis vous auront laissée.

*Trois heures, rue de la Paix.* — Deux femmes sortent de chez le couturier pour remonter en voiture L'une d'elles porte un petit tailleur noir si étriqué et si court, qu'elle semble une enfant sortant du cours. Ses jambes sont très fines, elle porte des bas de soie grise, ultra-transparents et des souliers vernis noirs lacés sans aucun ornement. Son renard argenté monte très haut et sa capeline immense, à peine nouée d'un ruban de satin noir, met si bien à l abri son visage, qu'il est presque impossible de le voir. Elle monte non pas dans sa limousine, mais à côté du chauffeur... et la voiture file. Pour quelle raison ? Je ne saurais vous le dire.

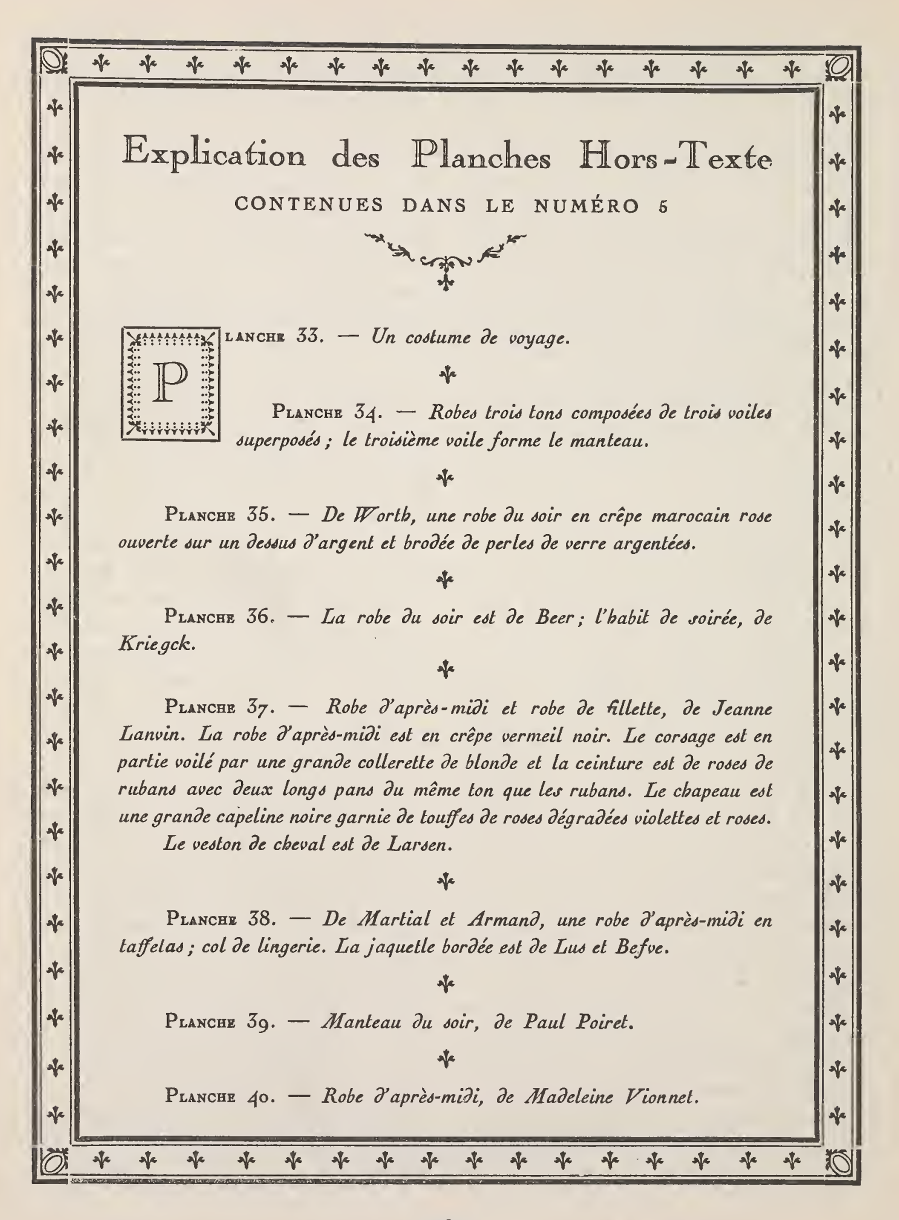
L'autre femme est enveloppée des pieds à la tête dans une cape de crêpe de Chine noir frangée de singe, mais cette cape ne s'arrête pas comme toutes celles que nous connaissons, à la cheville. Celle-ci est si longue, qu'elle dissimule jusqu'à la pointe du pied et qu'ainsi enveloppée, la femme nous donne une impression extrêmement nouvelle. Son chapeau est petit, posé sur l'oreille, où une grosse coque de ruban semble accentuer le mouvement.

*Dimanche aux courses.* — M^rs Fellow exquise en beige, jupe très étroite et serrée, très courte. Veste étroite, assez longue, serrée aux hanches par deux bandes de même étoffe se croisant par derrière, et venant se terminer sur le devant à deux hauteurs différentes sous un nœud plat. La blouse n'est pas décolletée mais du même ton, en petite soie, couverte de fils de perles. Petit chapeau en soie beige comme l'ensemble. A la main elle porte un mouchoir en gaze transparente avec sa bourse en or mat et ses deux cartes de course.

Princesse de Lucinge en gris argent avec le chapeau froncé de Reboux, et sur le devant, deux plumes trempées dans un bain d'argent. Sa cape est accrochée très bas dans le dos. Quantités de capes souples plutôt courtes ; en tout cas, les manteaux étaient tous pourvus d'une manière de cape repliée à la taille où elle se fronce, ou bien formant une sorte de capuchon pointu et lâche dans le dos, en crêpe de Chine. Quelques manteaux se croisent et se ferment sous un bijou à hauteur de la hanche sur le côté.

Madame Barrachin en petit tailleur rouge corail à veste courte, est coiffée de crosses noires.

J. R.-F.



# Explication des Planches Hors-Texte

CONTENUES DANS LE NUMÉRO 5

PLANCHE 33. — *Un costume de voyage.*

PLANCHE 34. — *Robes trois tons composées de trois voiles superposés ; le troisième voile forme le manteau.*

PLANCHE 35. — *De Worth, une robe du soir en crêpe marocain rose ouverte sur un dessus d'argent et brodée de perles de verre argentées.*

PLANCHE 36. — *La robe du soir est de Beer; l'habit de soirée, de Kriegck.*

PLANCHE 37. — *Robe d'après-midi et robe de fillette, de Jeanne Lanvin. La robe d'après-midi est en crêpe vermeil noir. Le corsage est en partie voilé par une grande collerette de blonde et la ceinture est de roses de rubans avec deux longs pans du même ton que les rubans. Le chapeau est une grande capeline noire garnie de touffes de roses dégradées violettes et roses.*

*Le veston de cheval est de Larsen.*

PLANCHE 38. — *De Martial et Armand, une robe d'après-midi en taffetas ; col de lingerie. La jaquette bordée est de Lus et Befve.*

PLANCHE 39. — *Manteau du soir, de Paul Poiret.*

PLANCHE 40. — *Robe d'après-midi, de Madeleine Vionnet.*




LE CHAPITEAU CORINTHIEN

COSTUME DE VOYAGE


AND ART,



# LES SOEURS JUMELLES

ROBES TROIS VOILES



## ARAIGNÉE DU SOIR... ESPOIR

ROBE DU SOIR, DE WORTH





# PENDANT L'ENTRACTE

ROBE DU SOIR, DE BEER

HABIT, DE KRIEGCK


SCIENCE AND ART, COOPER
OF



# L'ALLÉE CAVALIÈRE

ROBE D'APRÈS-MIDI ET ROBE DE JEUNE FILLE, DE JEANNE LANVIN
VESTON DE CHEVAL, DE LARSEN



## FIANÇAILLES

ROBE D'APRÈS-MIDI, DE MARTIAL ET ARMAND

JAQUETTE BORDÉE, DE LUS ET BEFVE



# C'EST MOI

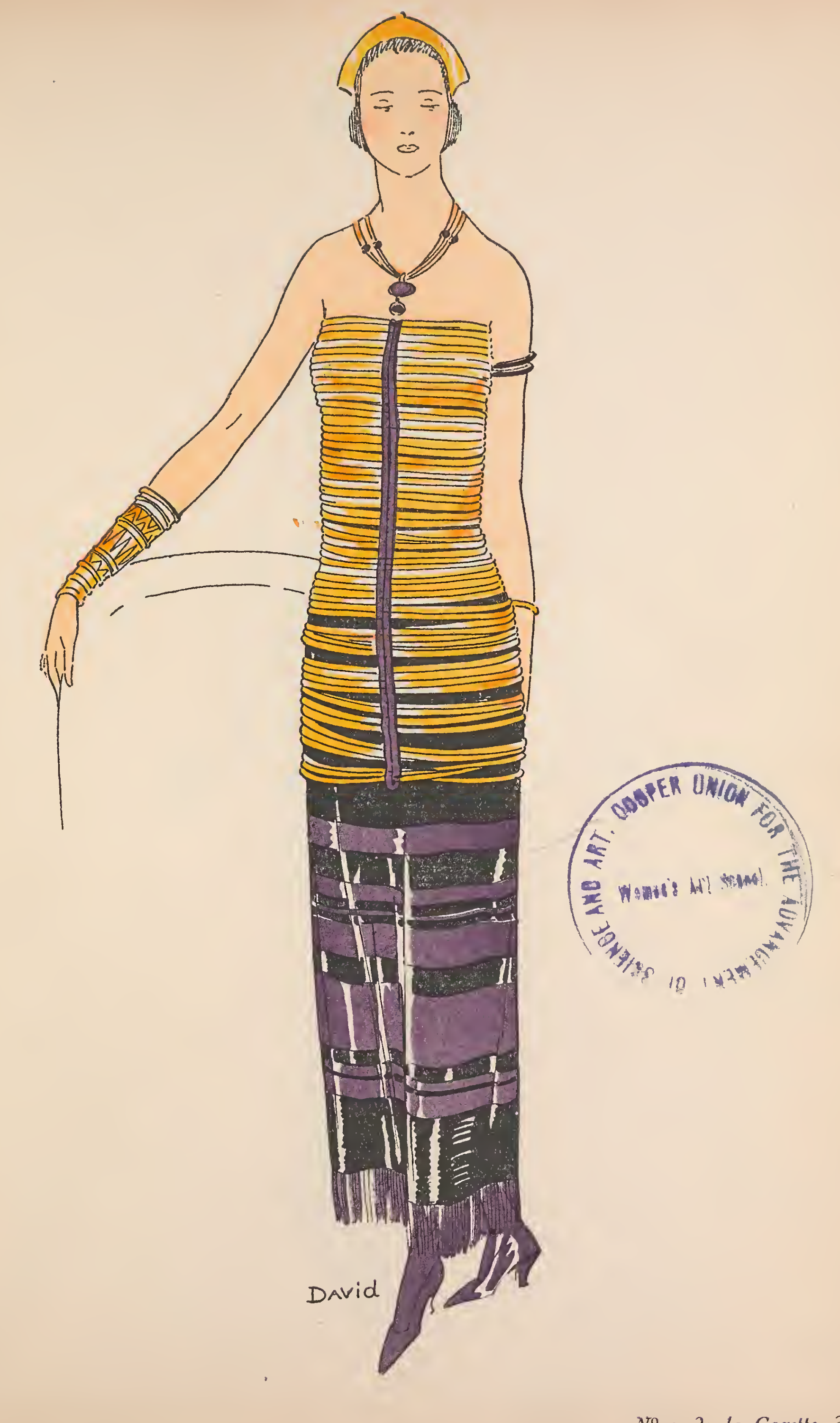
MANTEAU, DE PAUL POIRET


SCIENCE AND ART. COOPER
ADVANCEMENT OF




# SOUVENIR DE PAQUES A ROME

ROBE D'APRÈS-MIDI, DE MADELEINE VIONNET





FEMME DE BORNÉO

*N° 5 de la Gazette du Bon To*
*Année 1922. — Croquis N° XXXII*





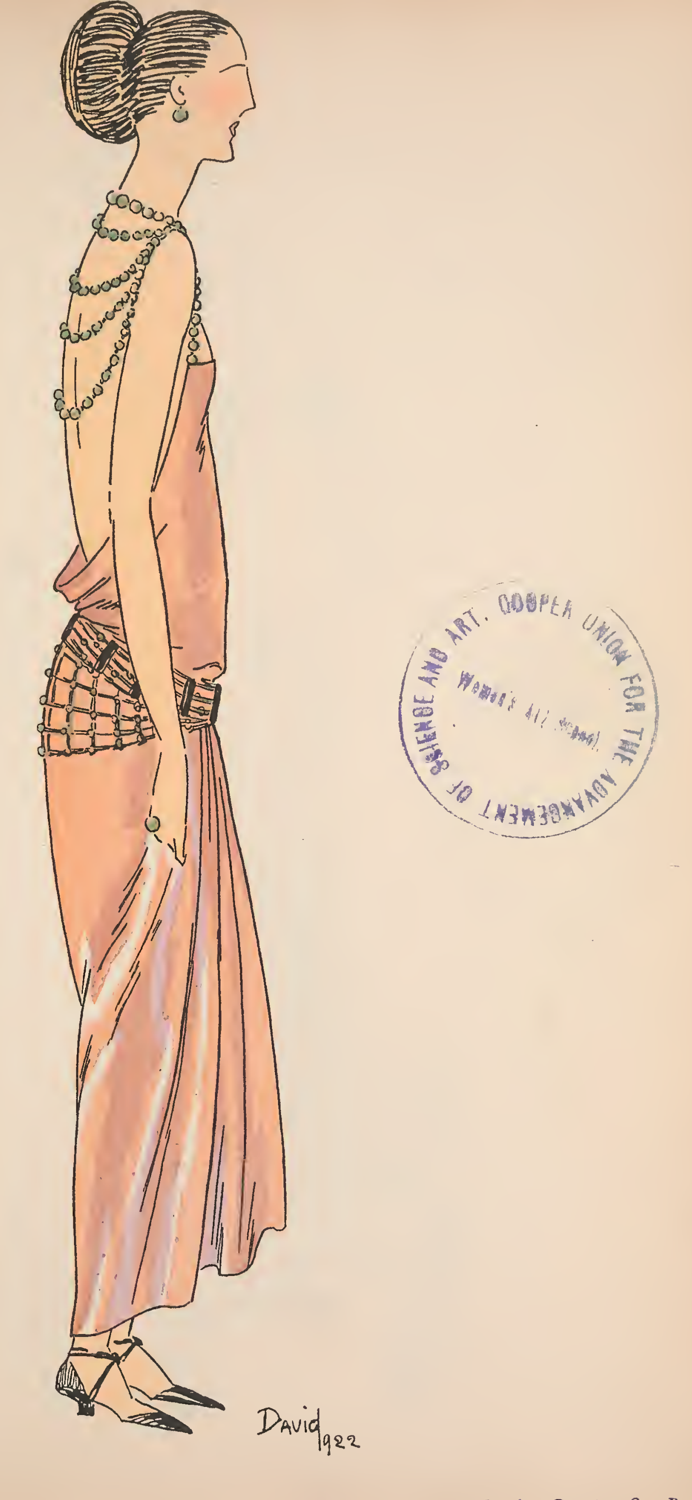
PRINCESSE BARA (AFRIQUE)

*N° 5 de la Gazette du Bon T*
*Année 1922. — Croquis N° XXXI*



VALLÉE DU CHARI

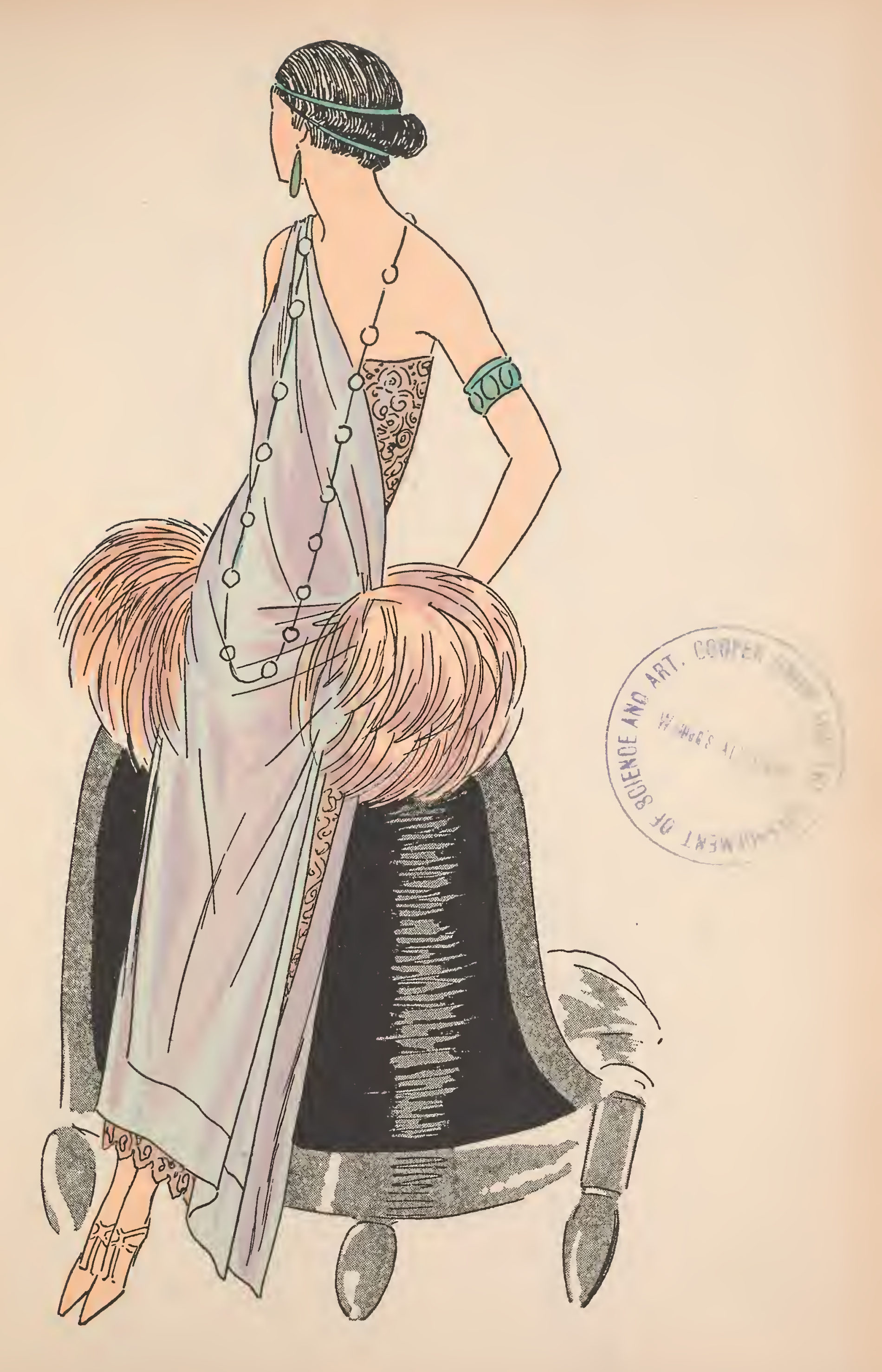
Nº 5 de la Gazette du Bon Ton
Année 1922. — Croquis Nº XXXV






FEMME BAGUIRMIENNE
(AFRIQUE)

*Nº 5 de la Gazette du Bon Ton*
*Année 1922. — Croquis Nº XXXVI*





FEMME BATANG-PADANG

*N° 5 de la Gazette du Bon Ton*
*Année 1922. — Croquis N° XXXVII*



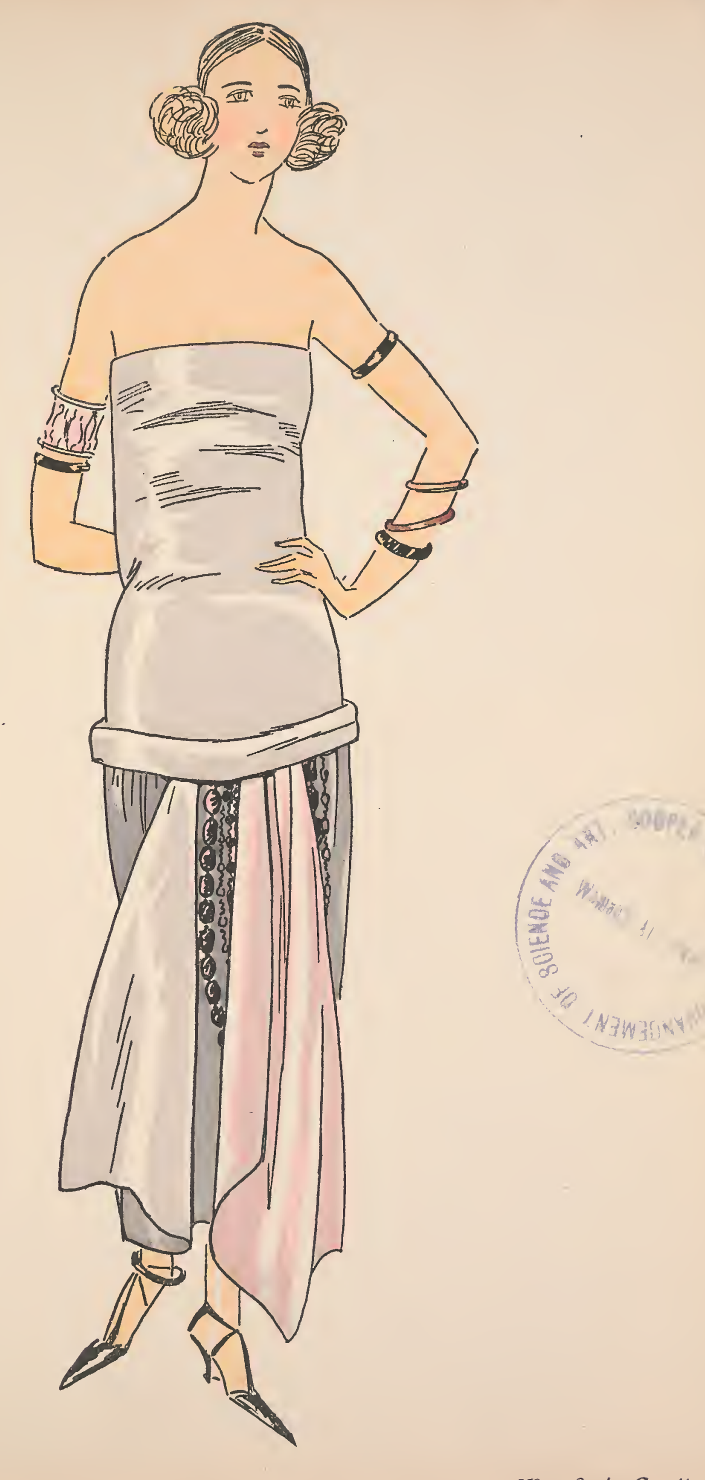

FEMME AMAGUILLA
(AFRIQUE)

*Nº 5 de la Gazette du Bon Ton*
*Année 1922 — Croquis Nº XXXVIII*



FEMME MOUSSGUI
(AFRIQUE)

Nº 5 de la Gazette du Bon Ton
Année [illegible] — Croquis Nº XXXIX





OUBANGUI

*Nº 5 de la Gazette du Bon Ton*

